

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PIGAULT-LEBRUN

MON ONCLE THOMAS

TOME II

PARIS
Librairie de la **BIBLIOTHÈQUE NATIONALE**
L. BERTHIER, Éditeur
Rue Richelieu, 8, près le Théâtre-Français

25 Centimes

RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE : 35 CENT

MON ONCLE THOMAS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

PIGAULT-LEBRUN

MON ONCLE THOMAS

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

RUE DE RICHELIEU, 8, PRÈS LE THÉATRE-FRANÇAIS

Ci-devant rue de Valois

1889

MON ONCLE THOMAS

PREMIÈRE PARTIE

(SUITE)

Pendant qu'on s'interroge, qu'on se répond, qu'on allume les lanternes, qu'on se met en état de se présenter plus décemment, le poteau a cédé aux efforts soutenus de mes aventuriers ; ils ont démêlé les chaînes, ils se sont emparés du meilleur bateau et ont poussé les autres à la dérive pour qu'on ne coure pas après eux.

La mer était houleuse, et il n'était pas possible de gagner le large dans un aussi frêle bateau, que la moindre lame devait emplir ou renverser. Il fallut ramer en longeant la côte, et tâcher de repasser devant le port d'Yarmouth pour entrer dans la Manche. Les ténèbres favorisaient les fugitifs; ils avaient du courage, de la force, et ils espéraient avoir dépassé le port avant que le jour permît à la garde du fort de les signaler. Si le vent tombait, ils se proposaient de s'éloigner de la côte et ils comptaient rencontrer quelque bâtiment français qui les prendrait à son bord.

Le succès cependant ne répondait point à leurs efforts. D'abord ils avancèrent peu ;

bientôt le bateau demeura immobile. Ils s'aperçurent enfin qu'ils rétrogradaient. Ils ne savaient à quoi attribuer ce prodige et ils se donnaient au diable pour en démêler la cause; elle était très simple : ils étaient près du golfe de Boston ; la mer montait, et les flots, qui de toutes parts se réunissaient et se précipitaient vers l'embouchure du golfe, entraînaient le bateau. Hors d'haleine et découragés, ils abandonnèrent les avirons et se livrèrent à la merci des flots.

Bientôt ils se trouvèrent à l'entrée du golfe, dans lequel les courants les portèrent avec rapidité. Ils allaient retoucher cette terre qu'ils avaient tant d'intérêt de fuir et leur perte paraissait inévitable. Un hasard inespéré les sauva.

Une chaloupe à mat et à voile triangulaire sortait de Boston, vent arrière. Quatre rameurs secondaient le vent et hâtaient la marche, malgré l'impétuosité de la marée contraire. Le bateau de nos Français, sans gouvernail, sans manœuvres, emporté à l'aventure, allait se croiser avec la chaloupe, ou peut-être l'accrocher, et la violence du choc devait submerger le plus petit des deux bâtiments. L'amour de la vie se réveille dans le cœur de l'homme le plus malheureux à l'aspect d'un danger imminent. Nos aventuriers reprirent leurs rames pour éviter la chaloupe ; mais ils n'avaient parmi eux que trois matelots. Les autres, qui pouvaient les aider dans toute autre circonstance, leur nuisaient dans celle-ci, et rendirent inutiles leur adresse et leurs efforts. Des contre-temps, ou des coups d'aviron contraires à la manœuvre que voulaient faire les trois matelots, mirent le bateau en travers. L'avant de la chaloupe lui donna dans le flanc et le fit aussitôt chavirer. A l'instant où le bateau est totalement

incliné, où la mer y entre avec abondance, mes sept aventuriers, par un mouvement machinal et prompt comme la pensée, saisissent le bordage de la chaloupe et sautent dedans, sans autre intention que d'échapper à la mer.

Les rameurs tournent le dos au but vers lequel ils se dirigent. Les Anglais qui conduisaient la chaloupe n'avaient donc pas vu le bateau qui venait d'être englouti. Figurez-vous leur étonnement, lorsqu'ils voient au milieu d'eux sept Français qui semblent tomber du ciel. La frayeur s'empare d'eux, ils tombent à genoux et demandent la vie. Nos Français, qui allaient la leur demander, reprennent courage et profitent de l'occasion que la fortune leur présente. Ils confisquent la chaloupe à leur profit, et après s'être assurés que les quatre Anglais sont sans armes comme eux, ils leur ordonnent de continuer la manœuvre. Les trois matelots français travaillent avec eux, les autres veillent sur les prisonniers.

Quel changement de situation! Cinq minutes avant, tout était désespéré, et maintenant nos aventuriers sont maîtres d'une grande chaloupe bien gréée, bien conduite, et qui peut, en trente-six heures, les mener à la côte de France. Mon oncle, ravi, enchanté, oubliait que depuis seize heures il n'avait eu pour se restaurer qu'un peu de houblon, qui n'est pas très restaurant. Il allait chantant d'un bout de la chaloupe à l'autre, portant sur l'épaule, en guise de fusil, un mauvais aviron dont il se proposait de casser les reins au premier Anglais qui ne ramerait pas comme il faut.

En allant et venant, lorsque Thomas fut las de chanter, et que le silence qui régnait sur la plaine liquide ne fut plus interrompu

que par le bruit mesuré des rames, il crut entendre quelques gémissements partir de dessous un abri formé, à l'arrière de la chaloupe, avec un morceau de toile soutenu sur deux bâtons croisés. Il s'approche, il se baisse, il allonge le bras : c'est une femme qui pleure... Ce n'est rien pour mon oncle; mais auprès d'elle est un sac, et près du sac un petit baril. O surcroît de bonheur! le sac est rempli de pain frais, et le baril contient du rhum d'excellente qualité. Thomas jure, rit et saute d'aise; il distribue des vivres à ses compagnons, leur fait boire un grand coup, mais rien qu'un, parce qu'il est essentiel de conserver sa tête, et il va remettre le petit baril auprès de la femme, qui continue à se lamenter et à gémir.

« Qu'est-ce donc? demanda-t-il à un matelot anglais, que cette guenon qui pleure là-bas au bout? — C'est une malheureuse que nous conduisons à Botany-Bay. — Vous alliez en Amérique dans une chaloupe? — Nous allions joindre notre vaisseau, qui est mouillé à une demi-lieue à l'entrée du golfe. — Ah! vous avez un vaisseau... Et qu'est-ce que c'est que ce vaisseau-là? — C'est un bâtiment de trois cents tonneaux, chargé de toiles pour les colonies. — Ah diable!... Armé en guerre? — Non. — Et de combien d'hommes? — Dix. — Il n'en reste donc que six à bord... Mes amis, l'appétit vient en mangeant; il faut prendre ce vaisseau-là. — Il faut le prendre, répètent les six autres. — Nous le vendrons à Dunkerque, poursuit mon oncle. — Nous le vendrons... — Jusqu'à la quille, et nous nous divertirons tant que nous aurons de l'argent. — Bravo, Thomas! bravo, mon ami!

« — Ah çà, coquin, reprit mon oncle en s'adressant au matelot anglais, si tu nous a

dit vrai, on reconnaîtra la chaloupe et on nous laissera aborder sans difficulté; alors nous te prouverons que nous sommes de bons enfants. Si, au contraire, tu as menti, si ton capitaine brûle seulement une amorce, nous vous jetons tous quatre à la mer. »

Le pauvre anglais jura ses grands dieux qu'il avait dit l'exacte vérité. Mon oncle lui fit boire un coup, et on mit le cap sur le vaisseau qu'on voulait enlever. Quand on fut à la portée du mousquet, on lia fortement les quatre Anglais à leurs bancs, et on aborda comme on l'avait prévu. Mon oncle et trois autres sautèrent après les manœuvres et grimpèrent sur le tillac comme des écureuils. Deux hommes faisaient le quart et fumaient tranquillement leur pipe en attendant leur chaloupe. Avant qu'ils pussent se reconnaître, avant même qu'ils eussent jeté un cri, mon oncle et un de ses camarades avaient empoigné le premier; deux autres avaient saisi le second et les avaient envoyés avec les merlans et les marsouins.

Armés chacun d'un levier du cabestan, ils descendent dans l'entrepont et en assomment trois autres qui dormaient dans leurs hamacs, et qui passent, sans s'en douter, du sommeil à la mort. Après cette expédition, qui assurait la victoire, nos gens entrent dans la chambre du capitaine.

Il tenait un verre de punch, que venait de lui verser son mousse. A l'aspect de quatre inconnus, armés de leviers teints de sang, le verre lui tombe des mains. Il n'a pas la force de se lever de son fauteuil, et demande d'une voix tremblante ce que cela signifie. « Rien, lui répond mon oncle, une bagatelle. Ton vaisseau a changé de maître, et tu vas descendre dans la cale jusqu'à nouvel ordre. » Le capitaine marche sans répliquer un mot

saute sans se faire prier sur les ballots de toile, et on ferme les écoutilles par-dessus lui.

Ceux qui étaient restés dans la chaloupe montèrent alors à bord avec les quatre Anglais que sept hommes pouvaient aisément contenir, et à qui, par cette raison, on ne fit aucun mal. Mon oncle, rétabli par ce coup de maître dans l'estime de ses compagnons, fut aussitôt proclamé capitaine.

Il ordonna d'abord de mettre le vaisseau sous voiles et de cingler vers Dunkerque. Deux ou trois de ses camarades ne voulaient pas qu'on perdît la chaloupe, qui valait son prix ; mais mon oncle jugea qu'il ne fallait pas s'amuser à la bagatelle ; que, pour conserver le vaisseau, il n'y avait pas de temps à perdre, et il en fallait pour hisser la chaloupe sur le tillac. On se rendit à ses raisons, et un des siens dénouait les amarres qui retenaient l'esquif... Thomas, à qui une bonne action n'a jamais rien coûté, tant qu'elle n'a pas blessé ses intérêts, Thomas arrêta cet homme et fit une réflexion qui fut généralement approuvée : « A propos, dit-il, et cette pleureuse qui est restée là dedans? Il est inutile de l'exposer à se noyer ; il faut la mettre dans un coin de l'entre-pont, nous la mènerons en France. Si elle sait un métier, elle travaillera ; si elle n'en a point, et qu'elle soit jolie, elle fera comme tant d'autres. »

Deux hommes descendirent donc dans la chaloupe, prirent cette femme et la mirent à bord. Elle s'évanouit dès qu'elle fut sur le vaisseau, et mon oncle, ennemi des petits soins, et plus encore de l'embarras, la fit descendre dans un des hamacs. Les porteurs, aussi peu galants que Thomas, la jetèrent au hasard auprès d'un des Anglais

qu'ils avaient assommés, et revinrent faire le service.

Le jour commençait à paraître; les côtes de France se montraient dans l'éloignement, et le faîte de la tour de Dunkerque semblait sortir du sein des eaux. On courait trois lieues à l'heure, avec un vent de côté qui enflait toutes les voiles; les matelots anglais, sans défense et sans ressources, secondaient franchement nos flibustiers. Deux heures au plus encore, et ils seront dans le port.

Le capitaine Thomas, très mauvais marin, mais officier très actif, avait l'œil à tout. En examinant le dehors du navire, il s'aperçut qu'un des sabords de la cale était entr'ouvert. Il soupçonna celui qu'il avait dépouillé de son grade et de son vaisseau de chercher à se jeter à la nage, ou de tenter à introduire l'eau de la mer dans le bâtiment, et d'envoyer à fond les vainqueurs et les vaincus. Comme sa présence n'était pas de première nécessité sur le tillac, il descendit pour s'assurer de la vérité. Heureusement le pauvre capitaine ne pensait qu'à déplorer la perte de sa fortune, car un incident assez extraordinaire lui eût laissé la liberté de faire ce qu'il aurait voulu.

En traversant l'entre-pont, mon oncle passa près du hamac où l'on avait déposé la pleureuse, et lui trouva une partie du visage baignée dans la cervelle du malheureux auquel on l'avait accolée. Mon oncle, qui avait comme un autre une façon d'honnêteté, jeta le défunt en bas du hamac et se mit en devoir de débarbouiller avec la couverture l'infortunée dont l'évanouissement durait encore. En frottant, en essuyant, il regardait, il s'arrêtait, il essuyait encore; il s'étonnait, il croyait reconnaître... « Sacredieu! c'est elle! c'est elle! » s'écria-t-il enfin. Et il l'enlève et

il la porte dans la chambre du capitaine. Il la met sur le lit, il force toutes les armoires. Il trouve du linge blanc et des cordiaux; il en fait avaler quelques gouttes, il en frotte les tempes, il lave le joli visage avec de l'eau et du vinaigre; il a enfin la satisfaction de rendre les sens à celle pour qui il donnerait sa vie.

« C'est vous, madame!... c'est vous!... Hé! par quel diable de hasard alliez-vous à Botany-Bay, seule, et dans cet équipage? Qu'avez-vous fait de milord Seymour? » Et sans écouter ce que lui répondait Fanny, il se repentait, il s'accusait, il se désespérait de l'avoir laissée si longtemps sans secours.

La jeune dame, également étonnée de retrouver Thomas, ne parlait d'abord, comme lui, qu'en mots entrecoupés et sans liaison. Ils se remirent insensiblement, la conversation prit un tour raisonnable, et lorsque Fanny sut qu'elle n'était plus au pouvoir des Anglais, elle jeta un cri de joie et s'évanouit une seconde fois.

Thomas craignit qu'elle ne fût morte, et il perdit la tête tout à fait. « Venez! venez!... courez!... A moi! criait-il de la porte de la chambre. Qu'on ne la touche pas! disait-il à ceux qui descendaient à la hâte. Qu'on me donne de l'eau-de-vie, du rhum, tout ce qu'il y a de plus fort; mais qu'on ne la touche pas : je voudrais pouvoir ne pas la toucher moi-même. C'est la femme la plus jolie, la plus respectable, la plus bienfaisante des Iles britanniques. Ma part de prise, mon autorité, mon bras, mon sang. tout est à elle. » Et il était à genoux devant son lit, et il lui baisait les pieds, et il lui entr'ouvrait la bouche avec une cuillère d'argent, et il y versait un peu de rhum, et il prenait le bas de sa robe, et il le portait sur son cœur.

Ses camarades le croyaient fou et il en avait tout à fait l'air. Extrême en tout, Thomas ne pouvait rien faire comme un autre. L'excès de son agitation ne l'empêcha pourtant pas de réfléchir que si elle n'était pas morte, l'air ferait peut-être plus d'effet que le rhum. Il ouvrit les fenêtres de la chambre; il en approcha le fauteuil du capitaine; il enveloppa avec respect dans une pièce de voile les jambes et le corps de Fanny, sur laquelle il se croyait indigne de porter la main, et il l'assit dans le fauteuil, la tête appuyée sur son épaule, qu'il avait couverte d'une serviette blanche.

Bientôt une légère teinte rose perça à travers la pâleur; la respiration devint sensible, les yeux se rouvrirent, et un souris obligeant fut la récompense des soins de Thomas. Les esprits se remirent tout à fait, et cet évanouissement, causé par une joie immodérée, fut le dernier accident qu'éprouva cette intéressante victime. Vous allez juger de ce qu'elle avait dû souffrir.

Les deux pauvres témoins à son mariage avaient reçu de Seymour une gratification qui les avait fait exister pendant quelque temps. Il n'est pas d'habitude qui se contracte aussi aisément et dont on se défasse avec plus de peine que celle de l'aisance. L'un de ces gueux vit avec effroi les privations qu'allait lui imposer encore le défaut d'argent, et il résolut de se soustraire une seconde fois à la misère. Il était clair que le jeune lord s'était marié à l'insu de ses parents; il était donc certain qu'il avait fait un mariage disproportionné; il était donc évident que le service le plus essentiel qu'on pût rendre à son père c'était de l'en instruire, et il n'était pas douteux qu'il ne payât chèrement un tel avis. C'était souffler le chaud et

le froid, c'était crier : *Vive le roi! Vive la Ligue!* Mais tant de gens font tous les jours ce métier-là sans qu'on s'en étonne, que la conduite du mendiant ne paraîtra pas du tout extraordinaire.

Il se rendit à l'hôtel du vieux lord Seymour, dont l'entrée lui fut interdite : un malheureux de cette espèce n'approche pas d'un vice-roi d'Irlande. Celui-ci, poussé par la famine, supportait avec constance les rebuffades des valets et revenait tous les jours à la charge ; il aborda enfin milord au moment où il montait en carrosse. Il s'étendit sur son respect et son attachement pour la famille des Seymour ; il s'apitoya sur le sort des pères qui ont des enfants indignes d'eux ; il déclara enfin au vice-roi que son fils était marié à la fille de Robert Thompson, marchand de la Cité.

Il aurait parlé deux heures encore que milord n'eût pensé à l'interrompre. Ce qu'il venait d'apprendre l'avait frappé à l'endroit sensible. Furieux et accablé en même temps, il rentra à l'hôtel, se renferma dans son cabinet, et laissa à sa misère le coquin qui ne pouvait plus lui être utile : ces drôles-là devraient toujours se faire payer d'avance.

Ce n'était pas le mariage de Seymour qui excitait la colère du vieux lord. Le défaut de formes légales le rassurait entièrement ; mais il était indigné que son fils eût pensé à une alliance qui lui semblait une des monstruosités impossibles à concevoir. L'audace de Thompson lui paraissait plus révoltante encore. Il aurait donné la moitié de sa fortune pour se venger d'une manière éclatante du bonhomme et de sa famille. Cependant comme en Angleterre, où on nous assure qu'on n'est pas libre, le roi lui-même ne peut attenter à la sûreté d'un citoyen, milord,

après avoir exhalé sa fureur, fut contraint de chercher des moyens doux qui le conduisissent au but qu'il se proposait : c'était de détacher son fils d'une femme qui n'aurait dû être pour lui que l'objet d'un simple amusement.

Il fit chercher le père Thompson, qu'on trouva facilement, et il le manda chez lui. Thompson se présenta avec la simplicité des mœurs antiques et la confiance que donne une sévère probité. Il écouta d'un front calme les reproches de milord, qui l'accusait d'avoir donné les mains à ce qu'il appelait la honte des Seymour ; mais il s'indigna de la proposition que lui fit ce seigneur de recevoir dix mille guinées pour faire passer sa fille sur le continent. Il répondit avec fermeté que le mariage s'était fait à son insu : qu'il avait blâmé le premier l'imprudence des jeunes époux, mais que jamais il ne trafiquerait de l'honneur de sa fille. Milord chassa durement l'homme qui venait de se montrer digne de son estime, et il se rendit chez milord Chatham.

Celui-ci apprit avec peine la nouvelle d'un engagement qui, bien que frivole en apparence, pouvait renverser le projet d'établissement concerté entre le vieux Seymour et lui. Encore un an et le jeune homme devait jouir du bien de sa mère, et la droiture de ses principes était assez connue de milord Chatham pour lui faire craindre qu'il ne ratifiât son mariage à sa majorité. C'était ce qu'il fallait prévenir ; mais quel biais employer ? Milord Chatham était revêtu de toute l'autorité que peut avoir un ministre anglais : mais cette autorité est restreinte par la loi, et on ne peut, sans danger, franchir les limites qu'elle a posées. La nation entière avait les yeux sur lui ; sa conduite était sé-

vèrement scrutée. Les journaux du parti de l'opposition relevaient ses moindres fautes, lui en attribuaient quelquefois qu'il n'avait pas commises, et il n'osait ni saisir les presses ni faire déporter les journalistes, même en se servant de ces grands mots dont on abuse encore ailleurs à l'année quand on veut prendre quelqu'un avec des apparences légales; mots usés qui n'ont plus de sens et qui n'en imposent qu'aux imbéciles.

Les seules ressources que put et que voulut employer le ministre furent la dissimulation, la ruse et l'adresse. Il convint avec le vieux Seymour qu'il resterait quelque temps dans une inaction absolue pour détruire la défiance qu'avait inspirée à Thompson son entrevue avec milord: qu'ensuite on attacherait des gens affidés et adroits à tous les pas de Fanny; qu'on lui tendrait des pièges; qu'on l'entraînerait à des démarches hasardées qui la perdraient dans l'esprit de Seymour. Si cela ne réussissait pas, on l'attirerait à quelque endroit écarté; on la ferait enlever par quelques-uns de ces malheureux prêts à tout tenter pour un peu d'or, et à qui on ne laisse pas connaître la main qui les fait agir. On l'embarquerait; on la descendrait en Norwège ou en Suède; on la vendrait aux directeurs des mines de cuivre, qui l'emploieraient au service des ouvriers; enfin on arrangerait pour le jeune Seymour l'histoire d'une prétendue infidélité, moyen de roman connu, mais qui produit toujours son effet sur un cerveau de vingt ans.

Dès le mois suivant on mit en œuvre plusieurs de ces espions insinuants et porteurs de ce genre de physionomie qui inspire d'abord la confiance. Ils se faufilèrent chez les voisins de Thompson et n'en apprirent rien de relatif à Fanny, si ce n'est que depuis un

an à peu près elle vivait chez une tante à Harford. Le nom et l'adresse de la tante connus, les mouchards partirent pour cette ville.

Arabella Thompson était une fille vieille et infirme. En conséquence, en sortant du lit, elle se mettait dans son fauteuil à roulettes et se faisait pousser à sa croisée, où elle passait la journée à prendre du thé et à regarder les passants. En face de sa maison était une auberge, et c'est là que mes coquins se logèrent. Ils ébauchèrent d'abord la connaissance d'un travers de la rue à l'autre par des révérences qu'Arabella rendait avec beaucoup d'exactitude. Le lendemain on prit la liberté de lui souhaiter le bonjour; on hasarda quelques mots honnêtes auxquels la vieille répondit par un sourire qu'elle s'efforça de rendre agréable, et qui ne fut qu'une assez laide grimace. Le troisième jour, Harris, le plus jeune et le plus insinuant de la bande, se présenta chez elle.

Il s'annonça comme un marchand qui allait à la foire de Cambridge et qui ne voulait pas quitter Harford sans lui faire des compliments de son frère, avec qui il était en relation de commerce. Il l'entretint de sa famille en homme qui avait pris à Londres tous les renseignements imaginables; il parla peu de Fanny, sur laquelle il ne savait rien; mais il en dit assez pour mettre Arabella sur la voie. Une fille vieille et infirme reçoit rarement des visites; une fille vieille et infirme aime passionnément à parler, c'est le seul plaisir qui lui reste: aussi Arabella s'en donna pour la veille, le jour et le lendemain. Elle raconta beaucoup plus longuement que moi les amours de sa nièce, son mariage, son départ de Londres... Harris savait tout cela. Elle

entra dans le détail de son voyage et de son séjour auprès d'elle ; de la voiture et des chevaux qui l'avait conduite à Oxford... Cela commençait à devenir intéressant.. Elle s'étendit sur la vie douce qu'elle comptait y mener auprès de son mari, logée sous le même toit, et trompant tous les yeux sous des habits d'homme, qu'elle portait avec une grâce toute particulière... C'était ce qu'on voulait savoir. Elle fit l'énumération de ses fracs, de ses gilets ; elle ne fit grâce de rien, pas même d'une cravate ; enfin elle crut faire un acte de discrétion marquée en taisant le nom de l'époux, qui pourtant, disait-elle, était le fils d'un des plus grands seigneurs des trois royaumes.

Harris, enchanté de sa découverte, quitta la tante comme on quitte ordinairement les vieilles dont on n'hérite pas, c'est-à-dire sans beaucoup de cérémonies. Il retourna à son auberge, fit venir des chevaux de poste ; mes drôles remontèrent dans leur chaise, retournèrent à Londres, et rendirent compte à milord Chatham du succès de leur mission.

Le ministre, certain maintenant de ne pas se compromettre, écrivit aussitôt au shérif d'Oxford :

« Je sais qu'une fille de Londres, travestie en homme, vit dans le libertinage avec les écoliers de l'Université. On m'assure qu'elle s'attache particulièrement au jeune lord Seymour, dont l'opulence est un attrait pour les femmes de cette espèce. Il est du devoir d'un magistrat de faire cesser ces désordres.

« Cependant, pour ménager les mœurs publiques, vous ne ferez arrêter cette fille que la nuit. Vous la ferez aussitôt conduire à Boston. Le shérif de cette ville recevra mes ordres. »

Et il écrivit à cet autre magistrat :

« On vous amènera d'Oxford une fille dont

les excès ont mérité la déportation. Comme elle tient à une famille honnête, vous la ferez embarquer secrètement sur le premier vaisseau qui partira pour Botany-Bay, jusque-là vous la tiendrez en prison et au secret. »

Milord Chatam, qui ne voulait pas donner sur lui la moindre prise, se serait bien gardé de faire embarquer Fanny à Londres. Sa famille eût pu être instruite de l'acte de violence commis envers elle; le bon Thompson, généralement estimé, eût trouvé des amis chauds, et, quoique les apparences fussent contre sa fille, il eût été difficile de ne pas se rendre aux instances, et peut-être aux clameurs de ceux qui eussent pris sa défense. Cachée, au contraire, dans une petite ville dont le port est peu fréquenté, il n'était pas probable que personne la réclamât.

Le shérif d'Oxford, pour prouver son respect et son dévouement aux ordres du ministre, se mit lui-même à la tête de ses constables, et se rendit la nuit à la maison qu'habitait Seymour. A l'aspect des marques de sa dignité, toutes les portes lui furent ouvertes, et il alla frapper à celles des jeunes époux, qui goûtaient, avec sécurité, des plaisirs purs, toujours nouveaux pour eux.

Le vieux Dick fut étonné d'entendre frapper à cette heure: mais comme il était sans défiance, il se leva tranquillement, et demanda ce qu'on voulait. On le somma, au nom du roi, d'ouvrir à l'instant même. Dick, certain que son maître n'avait rien à se reprocher, crut que le magistrat se trompait d'appartement. Pour l'en convaincre, il ouvrit, et il commença un discours tendant à dissuader le shérif; on ne l'écouta point.

Deux hommes s'assurèrent de lui; les autres pénétrèrent dans la chambre où Fanny

reposait dans les bras de Seymour. Ils se réveillent en sursaut, et voient leur lit entouré d'étrangers. L'effroi glace d'abord la jeune épouse, et une douleur poignante froisse son cœur, quand le shérif lui ordonne de se lever et de le suivre. Seymour, furieux, fait de vains efforts pour la défendre : il est nu, et sans armes. On le remet dans son lit ; on emploie la force pour l'y retenir. Il se répand en reproches, en imprécations, dernière et inutile ressource de l'homme désespéré qui n'a pas la faculté d'agir.

On ouvre les armoires; on oblige Fanny à reprendre les habits de son sexe. On laisse auprès de Seymour et de son valet cinq ou six gardes, pour les empêcher de sortir de la nuit ; on met dans une voiture sa jeune épouse, baignée de larmes et suffoquée de sanglots.

Ceux qui la conduisaient la jugeaient d'après la lettre que le shérif avait reçue du ministre. Ils l'accablèrent d'outrages et d'opprobres. Propos obscènes, actions libres, procédés cruels, elle éprouva ce qu'on réserve à ces malheureuses, la honte d'un sexe et le mépris de l'autre. Elle appelait la mort, elle l'appelait à grand cris, et on insultait à sa douleur, qu'on croyait simulée.

Arrivée à Boston, elle eut quelques moments de relâche. Seule dans une chambre, où il n'y avait pour meubles qu'un peu de paille, pour aliments que du pain et de l'eau, du moins ses oreilles pures n'étaient plus blessées des infamies qu'elle avait été forcée d'entendre. Elle n'était plus que malheureuse, et elle avait pour consolateurs sa vertu et l'espérance.

Mais le lendemain, le shérif de Boston brisa tout à fait son cœur, anéantit toutes

les facultés de son âme, et la jeta dans le dernier désespoir. Elle apprit qu'on allait la transporter aux colonies; qu'elle y vivrait avec le rebut de la société; que la fuite lui serait impossible, et qu'il fallait renoncer à Seymour et à l'estime des honnêtes gens. L'excès même de sa douleur lui rendit des forces, et lui donna le courage de se défendre. Elle retrouva une suite d'idées; elle entreprit de désabuser le magistrat; elle lui conta sa déplorable histoire; elle invoqua sa pitié, elle l'attendrit. Elle crut avoir trouvé un protecteur.

Le shérif était humain. La jeunesse, la beauté, l'infortune de Fanny, le touchèrent en effet. Il la plaignit, il la fit loger et traiter convenablement; mais ce fut tout ce qu'il osa se permettre. Comment désobéir au ministre? Pourquoi se faire un ennemi capital d'un homme aussi puissant que le lord Seymour? Qui répondrait, d'ailleurs, que les efforts qu'on tenterait pour sauver l'infortunée auraient quelques succès? Voilà les réflexions d'un homme du monde, qui n'a pas le cœur gâté, mais que l'intérêt personnel conduit.

Le vaisseau que nos Français avaient pris finissait son chargement; les marées étaient de midi : il devait donc sortir de Boston en plein jour. Le shérif voulait épargner à Fanny la honte d'être publiquement conduite à bord. Ce procédé, d'ailleurs, s'accordait avec les vues et l'ordre du ministre. Il convint, en conséquence, avec le capitaine, que son bâtiment mouillerait à l'entrée du golfe; qu'il enverrait sa chaloupe à minuit, et qu'il accorderait à Fanny les adoucissements qui seraient en son pouvoir.

L'innocente et malheureuse femme s'était évanouie quand on la livra aux matelots,

qu'on l'éloigna de cette terre, où elle laissait son bonheur et sa vie. La vivacité de l'air, les sels dont il est chargé sur la mer, l'avaient fait revenir, et l'avaient rendue au sentiment de son affreuse situation. Elle avait pleuré, gémi, jusqu'au moment où on aborda le vaisseau. Elle s'était évanouie lorsqu'on l'y transporta ; enfin l'espérance l'avait ranimée, quand elle s'était vue délivrée par un jeune homme qui lui avait des obligations, et les premiers procédés de Thomas la rendirent presque à la certitude de revoir son cher Seymour.

Vous allez me demander comment Fanny a su ce qui avait préparé et amené son arrestation. Je vous répondrai que c'est ce que mon oncle a oublié de me dire. Il s'est contenté de me rappeler les faits, et vous ne serez pas plus exigeant que moi, si vous le voulez bien.

Quoi qu'il en soit, mon oncle, enragé contre le lord Chatam, le shérif d'Oxford et les autres, et ne pouvant rien sur eux, jugea très convenable de punir au moins le capitaine qui s'était chargé de l'exécution de leurs ordres. Il le fit monter, lui prononça un très beau discours sur les égards dus à l'innocence et au malheur; il conclut en lui déclarant qu'il allait le faire pendre à sa grande vergue, et il l'avertit que s'il voulait auparavant dire deux mots au Père éternel, il n'avait pas de temps à perdre. Le capitaine, consterné et tremblant, s'excusa sur l'obéissance qu'il devait au ministre. « Coquin, reprit mon oncle, le roi, l'empereur, le diable, t'aurait donné de pareils ordres, qu'il fallait t'en moquer et respecter dans madame la beauté, la vertu, l'amie du capitaine Thomas... Pendu, sans rémission : ne me romps pas la tête davantage. »

Il allait le faire comme il le disait. Fanny, bonne et aimante, incapable de goûter l'affreux plaisir de la vengeance, Fanny s'opposa de tout son pouvoir à l'exécution d'un pareil jugement. Elle embrassa la défense du capitaine; elle plaida sa cause avec le charme de la sensibilité et la grâce que met à tout une femme accomplie. Mon oncle, à demi-vaincu, était debout devant elle; il écoutait avec respect, en se grattant l'oreille et en faisant une grimace qui voulait dire : Je ne peux rien vous refuser, mais pourtant je ne veux point pardonner au capitaine. Elle termina ses irrésolutions. « Thomas, mon cher Thomas, mon véritable ami, lui dit-elle, vous ne me refuserez pas la première grâce que je vous demande. » Et elle lui prit une main, qu'elle pressa en le regardant avec un sourire si doux!... Thomas, désarmé, étonné et fâché de se trouver sensible, se tourna vers le capitaine : « Baise la poussière de ses pieds, lui dit-il. Vis, puisqu'elle l'ordonne ainsi, et retourne dans ton trou. »

Cependant on approchait du port si désiré. Plus d'ennemis, plus d'événements à craindre. La gaieté régnait dans tous les cœurs; la joie se peignait dans tous les yeux. Déjà le vaisseau était sous la protection des forts; déjà un pilote de Dunkerque était venu prendre la barre du gouvernail. Le bâtiment entre à pleines voiles dans le chenal, il est amarré au quai.

C'est partout un événement qu'une prise qui arrive. Les curieux et les oisifs accoururent de tous les coins de la ville, et félicitèrent mon oncle et ses compagnons. Jusque-là tout allait fort bien. Le capitaine du port, un caporal et quatre hommes de la garde, passèrent à bord, selon l'usage, et se disposèrent à mener les Anglais en prison. Mon

oncle trouva cela tout simple; mais ils voulurent aussi y conduire milady, parce qu'elle était Anglaise, et ici mon oncle se récria. Ils insistèrent; il commença à jurer très énergiquement. Il couvrit Fanny de son corps; il dit que le roi de France ne faisait point la guerre aux femmes, et qu'on le tuerait avant d'attenter à la liberté de celle-ci. Comme on ne tue pas, à propos de botte, un homme qui vient de se signaler, le capitaine du port envoya chercher le commissaire de la marine.

Cet officier était un de ces Français aimables qui honorent la nation. Il écouta mon oncle avec bienveillance et intérêt. Le premier coup d'œil de Fanny le rangea de son parti; il ordonna qu'on la laissât libre, et Thomas, en reconnaissance de ce bon office, colla sa figure barbouillée de sang, de fumée et de poudre, à celle du commissaire, qui voulait en vain s'en défendre.

Les officiers de l'amirauté vinrent à leur tour exercer des fonctions, très lucratives pour eux, et très à charge aux autres. Ils examinèrent les papiers du capitaine, déclarèrent son vaisseau de bonne prise et, pendant qu'ils verbalisaient et qu'ils apposaient les scellés, Thomas, qui ne s'occupait que de Fanny, avait pris son bras; il allait avec elle par les rues, cherchant la meilleure auberge.

Ils arrivèrent à la Conciergerie, dans un équipage qui ne commandait pas la confiance. La jeune dame ne possédait que la robe blanche qu'on lui avait fait prendre lors de son enlèvement; cette robe était tachée de goudron; son bonnet était chiffonné; ses bas et ses souliers pleins de vase. Mon oncle avait un habit percé aux deux coudes, une culotte usée aux deux genoux, les cheveux

gras et un chapeau déchiré. A eux deux ils ne pouvaient disposer d'un écu. Tout cela n'empêcha pas Thomas de trancher du grand seigneur. Il demanda, d'un ton de maître, la plus belle chambre et le meilleur dîner. L'aubergiste le regarda de la tête aux pieds, et lui tourna le dos en levant les épaules.

Mon oncle n'a jamais été endurant. Il réitéra l'ordre en élevant le ton, et en menaçant le crâne de l'hôtelier d'un large et lourd couperet qu'il trouva sous sa main. Celui-ci s'esquiva, et mon oncle monta l'escalier, tenant toujours sa jeune lady sous le bras. Il ouvrit toutes les chambres, choisit en effet la plus belle, et avança un fauteuil à Fanny, au grand étonnement d'un gros prébendier qui occupait l'appartement. Le propriétaire fit à mon oncle les représentations d'usage; mon oncle lui répondit qu'il était trop heureux que milady voulût bien accepter sa chambre. Le prébendier répliqua avec humeur; mon oncle le prit par les épaules, le mit dehors, et lui jeta sur le carré sa valise, sa robe de chambre de damas brun, et des papiers qui étaient sur une table.

Fanny lui fit des observations sur la bizarrerie de ses procédés : il ne l'écouta point et se mit en devoir de prévenir ses autres besoins. Il sortit, ferma la porte, mit la clé dans sa poche, rit en passant au nez du prébendier, et descendit à la cuisine, où il inspecta les casseroles qui bouillottaient sur les fourneaux. Le cuisinier venait de rentrer. Il ne savait rien de ce qui s'était passé entre le maître et mon oncle, et il trouva très mauvais qu'un inconnu découvrît ses casseroles les unes après les autres. Mon oncle le laissa dire, et alla son train. Une chose l'embarrassait : il ne connaissait pas les goûts de

Fanny. Il ne voulait pas l'engager à descendre, de peur qu'elle ne voulût plus remonter. Il prit le parti de lui porter toutes les casseroles. Il en tenait deux de chaque main, et il allait les monter. Le cuisinier se fâcha tout de bon, et voulut reprendre ses fricassées. Mon oncle n'entendait pas perdre de temps en explications : il lui vida sur la tête une matelotte d'anguilles ; et pendant que le cuisinier hurlait et se débarbouillait, mon oncle, en deux ou trois voyages, rangea dix ou douze casseroles autour du fauteuil de Fanny. La jeune femme ne pouvait tenir à tant d'extravagances. Elle parla raison ; mais parler raison à Thomas, c'était vouloir blanchir un nègre. Il répondait à tous ses raisonnements qu'il fallait qu'une femme comme elle dînât et dînât bien.

Elle n'en avait nulle envie. Les cris du cuisinier, les plaintes du prébendier et le désordre où mon oncle mettait la maison, étaient bien faits pour ôter l'appétit à quelqu'un qui n'a pas de quoi payer son écot. Quelque services que lui eût rendus Thomas, elle pensait sérieusement à se séparer de lui, quand un nouveau personnage vint dissiper la plus forte de ses inquiétudes.

C'était un usurier : il y en a partout. Il avait appris que le capitaine aurait au moins trente mille francs pour sa part de prise, et il venait lui offrir sa bourse, parce qu'il savait que les marins aiment l'argent frais, et le payent aussi cher qu'on veut.

Il s'annonça à mon oncle, qui lui sourit en lui voyant tirer un petit sac plein d'or ; qui l'embrassa lorsqu'il le lui offrit, et qui fit gaiement sa croix au bas d'un effet de huit mille francs, à solder par l'huissier-priseur qui ferait la vente du navire anglais. Fanny

se permit encore un mot sur l'énormité des intérêts ; Thomas répondit qu'il ne pouvait trop acheter une somme dont elle avait le plus pressant besoin, et il reconduisit poliment son prêteur jusqu'à la porte de la rue.

Il était à peine remonté, que l'aubergiste parut, suivi d'un commissaire, qu'il avait été prier de le débarrasser d'un gueux qui mettait son auberge en combustion. « Le voilà, s'écria-t-il en entrant, le voilà ce coquin et sa prétendue lady... A la porte, canailles ! » — « Apprends, maraud, répliqua Thomas, qu'un homme qui a pris un fort, canonné une ville, enlevé un vaisseau, et surtout sauvé milady, a droit à tes respects, et en voici une dernière preuve à laquelle tu ne résisteras pas. Il prend le sac par le fond, et arrose le parquet de deux cents louis qu'il renferme. Eh bien, reprit Thomas, te voilà la bouche ouverte, le chapeau à la main, le dos ployé, et l'air aussi plat que tu étais insolent tout à l'heure... Allons, renvoie ton commissaire; rappelle tes filles de chambre, qui sont allées se cacher à la cave ou au grenier. Qu'on mette la table, qu'on serve chaud, et pendant que milady dînera, qu'on aille lui chercher une couturière et une lingère des plus expéditives du pays : il faut que ce soir madame soit mise comme la femme d'un bourgmestre. » Tout cela fut fait dans un tour de main.

On avait mis deux couverts ; mon oncle en ôta un. Quelques instances que lui fît milady, il dîna à une petite table qu'il plaça en face de la sienne; mais le respect dont la jeune femme le pénétrait ne l'empêcha point de festoyer tous les plats.

Laissons mon oncle et milady à table, et pendant qu'ils se remettent de leurs fatigues,

trouvez bon, s'il vous plaît, que je reprenne haleine. Reposez-vous vous-même, et je rêverai demain aux nouvelles fadaises qui feront le sujet de la suite de cette histoire aussi intéressante qu'elle est authentique.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Premiers arrangements de milady et de mon oncle.

Pendant le dîner, dont Fanny avait le plus grand besoin, elle s'arrêtait de temps en temps. Ses jolis yeux se fixaient au plafond: elle soupirait. Le nom de Seymour venait mourir sur ses lèvres, et elle revenait à son assiette, car de tous les appétits, le plus impératif est peut-être celui de l'estomac.

Cet appétit satisfait, et une femme sensible mange peu, milady se parlait, pendant que mon oncle, sans soins, sans inquiétudes, se livrait au plaisir de la table, le seul à peu près qu'il eût connu encore. « Où est-il? disait la tendre lady. — A Oxford, répondait Thomas en déchirant à belles dents une cuisse de dindon. — Qu'y fait-il? — Il s'y désole. — Comment le consoler? — Il faut lui écrire. — Et comment, en temps de guerre,

faire passer ma lettre? — Ma foi, je n'en sais rien. » Et mon oncle d'achever sa cuisse et de vider sa bouteille, et Fanny de relever ses yeux, et de consulter le plafond.

Le commissaire de la marine, je crois vous l'avoir dit, était un homme aimable : c'était aussi un homme aimant. Il n'avait pas donné entièrement dans l'histoire que mon oncle lui avait faite des malheurs de milady, et, en effet, il était assez difficile de croire à la qualité d'une femme protégée par mon oncle; mais, nous autres Français, nous tenons singulièrement aux grâces, et celle qui en est pourvue a fait toutes ses preuves.

Le commissaire avait donc trouvé la petite Anglaise fort jolie, et il avait raison. Il était bien aise de faire valoir le service qu'il lui avait rendu, et cela est assez naturel. Prenez garde, mesdames; ne vous laissez pas obliger indistinctement par tous les hommes. Défiez-vous du plus aimable, et n'oubliez pas qu'un magot est quelquefois aussi exigeant qu'un autre.

Mon commissaire, auquel je reviens, se présente à la fin du dîner, et s'annonce, non avec ce ton qui répugne, moins encore avec cet air à prétention qui avertit du danger, mais avec une physionomie ouverte, affable honnête, une de ces physionomies enfin qui font dire bien bas à la femme la plus décente : Je l'aimerais, si je n'en aimais déjà un autre.

Il se présenta donc en homme qui compte la jouissance pour beaucoup, mais qui met avant tout le bonheur de plaire.

Fanny le reçut comme quelqu'un à qui on a des obligations; elle lui parla avec cette candeur qui atteste la sagesse, avec ce charme qui ajoute à l'amour, avec cette tendresse pour son époux qui désespère un amant.

Le commissaire, homme du meilleur ton,

ne s'était pas indiscrètement avancé; il ne s'etait même pas permis un mot qui pût faire froncer le sourcil à mon oncle, très chatouilleux sur ce qui concernait milady. Il sentit qu'il fallait se borner à prétendre à de l'amitié, et il se décida à la mériter. Un Français aimable est toujours flatté d'inspirer un sentiment.

Il écouta avec sensibilité le récit des infortunes de l'aimable Anglaise; il la plaignit sincèrement, et ce qui valait mieux pour elle, il lui indiqua l'adresse d'un négociant de Hambourg, qui recevrait sous double enveloppe et ferait parvenir en Angleterre les lettres de la jeune et tendre épouse.

Femme qui aime n'oublie rien. Celle-ci jugea que l'inaction et une grande douleur ne s'accordent jamais. Elle en conclut que son cher Seymour ne se serait pas borné à déplorer sa perte dans les salles d'une université; qu'il devait être parti en poste, être tombé aux pieds de son père, à ceux de lord Chatam, à ceux du roi peut-être, qui ne pouvait, selon elle, se dispenser de prendre le plus vif intérêt à son sort. Pauvre jeune femme! des rois, des courtisans s'occuper d'une affaire de cœur!

Elle ne doutait pas que, dans tous les cas, son digne époux n'eût été voir le vieux Thompson : elle écrivit donc à son père et à Oxford. « Et de l'argent, disait-elle en pleurant... Avec quoi viendra-t-il, si ses parents, si ses amis lui en refusent? » Le commissaire ne répondit rien : la galanterie et la bourse n'ont ordinairement rien de commun. « En voilà, dit mon oncle, et il mit son petit sac devant Fanny.— Bon! reprit le commissaire; je vais prendre une lettre de change sur Hambourg, dont milord touchera le montant par toute l'Angleterre. — Bravo! s'écria mon

oncle; et il embrassa encore une fois le commissaire.

Celui-ci sort avec les espèces de Thomas; et à peine est-il dehors, qu'on introduit la couturière et la lingère. Fanny demande les choses les plus simples et en très petite quantité. Thomas l'interrompt brusquement : « Qu'est-ce que c'est, madame, qu'est-ce que c'est ? voulez-vous ressembler à une grisette ? Lingère, je veux des bonnets et des fichus en dentelle ; des chemises et des mouchoirs de batiste... Otez donc votre main, milady. Que diable ! laissez-moi la parole libre. » Et, s'adressant à la couturière, il lui commande trois jupons de brocart d'or, et six robes de velours de différentes couleurs, brodées en argent sur les tailles et le pourtour; le tout pour le soir, parce qu'on donnait au spectacle *Toinon et Toinette*, et que l'hôtelier, depuis qu'il était devenu poli, lui avait assuré qu'il y avait beaucoup d'analogie entre lui et le capitaine *Sabord*, ce qu'il était bien aise de vérifier.

Toute préoccupée qu'était Fanny, elle ne put s'empêcher de rire en écoutant les ordres que donnait mon oncle. Elle voulut absolument donner les siens à son tour, et Thomas fit une mine de réprouvé quand elle eut déclaré nettement qu'elle ne voulait pas ressembler à la reine Elisabeth ou à la reine Anne.

« Et vous, mon brave ami, lui dit-elle, ne vous arrangerez-vous pas un peu ?— Corbleu ! madame, cet habit est mon habit d'honneur; il est teint du sang des ennemis, et ces déchirures attestent mes travaux.— A la bonne heure ; mais... — Pas de mais, milady. Je vous conduis ce soir à la comédie comme me voilà. Je me place avec vous aux premières loges ; et si quelque mirliflore s'avise de me regarder de travers, je lui ferai voir de quel

bois je me chauffe. — Non, Thomas, vous ne vous donnerez pas ce ridicule. Mon ami, mon bon ami, habillez-vous convenablement; faites encore cela pour moi, je vous en prie. » Et ce sourire si doux et si persuasif achève de vaincre mon oncle. « Allons donc, puisqu'il faut vouloir tout ce que vous voulez, lui dit-il. Mais, ventrebleu, je ne changerai ces honorables guenilles que contre un habit des plus somptueux, et puisque vous voulez du luxe, je vous jetterai de la poudre aux yeux. Qu'on m'aille chercher un tailleur.— Mon mari l'est, monsieur, reprend la couturière. — Eh bien, va me chercher ton mari.— Je vous prendrai mesure aussi bien que lui, et vous n'avez qu'à dire votre goût.— Habit, veste et culotte de drap écarlate. — C'est bien éclatant, murmurait Fanny. — Oui, madame, de l'écarlate, et de la première qualité. Ah! vous voulez que je me pare... Doublure de satin blanc...— Mais nous sommes en été. — C'est égal. Un galon d'or à la bourgogne, de quatre doigts de largeur. — Cela sera d'un poids insupportable. — C'est égal, milady. De l'or, de l'or partout. Un chapeau à plumet, bordé du plus beau point d'Espagne. — Mais, mon ami, il me semble avoir lu que les gentilshommes seuls ont le droit en France de porter le plumet. — C'est égal. D'ailleurs comme je ne connais pas mon père, je peux me supposer noble ainsi que roturier, et puis j'aurai une épée, je sais m'en servir, et je prouverai ma noblesse à quiconque me la contestera, en lui crevant le ventre à la minute. — Joli moyen! — Il n'en est pas de plus sûr. Allons voilà qui est arrangé, dit-il à la couturière. Que tout cela soit prêt pour six heures. — Mais, monsieur, il en est trois. — Que tout cela soit prêt pour six heures. — Mais monsieur... — Pas de raisons, et qu'on se mette

à l'ouvrage. — Réfléchissez donc, mon ami, dit la jolie Anglaise. Ce que vous demandez est impossible. — Je payerai le double, le triple, milady; mais je veux être servi au commandement. Qu'on y mette trente ouvriers s'il le faut. — Vous serez obéi, monsieur, reprend la couturière, à qui une façon payée triple faisait ouvrir les oreilles. A six heures donc? — A six heures.— Et le trousseau de milady aussi. — De milady aussi. » Mon oncle, en reconnaissance, prend un énorme gobelet, l'emplit d'eau-de-vie, et veut faire avaler le contenu, et peut être le contenant, à la couturière. Elle se défend, il insiste; elle s'obstine, il s'emporte. Milady lui représente qu'il ne faut pas enivrer les gens quand on veut qu'ils agissent avec célérité. Thomas se rend à cette raison; la couturière s'esquive, et court procéder à la métamorphose de Fanny et de son compagnon d'aventures.

Le commissaire rentre avec un effet sur Hambourg, tiré par une des meilleures maisons de Dunkerque. Cet effet rappelle à Fanny ce qu'elle n'aurait pas oublié, si son imagination n'avait été travaillé dans tous les sens à la fois: c'est qu'il ne restait pas un écu, et que les commandes faites monteraient à plus de cent louis. « C'est égal, dit mon oncle. Il faut que milord arrive. Envoyez-lui ce brimborion de papier, et pendant qu'on fait nos habits, je vais courir la ville, et chercher de quoi les payer. »

Fanny était délicate : elle souffrait d'avance des brusqueries qu'il faudrait éprouver, si mon oncle ne trouvait pas de fonds; un jour perdu pour l'amour lui semblait plus dur encore. Elle se flattait intérieurement que les ouvriers ne résisteraient pas à son esprit conciliant, et qu'elle les déterminerait à attendre la vente du vaisseau anglais. Cela était assez

incertain ; mais, comme l'avait très bien observé mon oncle, il fallait que le cher lord arrivât, et promptement. La lettre de change fut donc enfermée dans le paquet, et le paquet porté à la poste.

Mon oncle sort, et cherche son prêteur. Il ne savait pas son nom, et il avait beau demander un usurier, on lui répondait : « Duquel parlez-vous ? il y en a tant ici ! » En effet, c'est une espèce de petit Paris que Dunkerque. On y trouve tous les vices de la capitale, avec la morgue stupide de l'opulence ; l'impudeur d'une banqueroute qu'on prépare ; un luxe au-dessus de ses facultés ; un baragouin mi-français, mi-flamand, qui rappelle le langage du faubourg Saint Marceau ; des grâces épaisses, que sais-je encore ! et tout cela en quantité... On y trouve aussi des négociants qui honorent leur profession, quelques hommes d'esprit, quelques autres d'un jugement solide, trois ou quatre jolies femmes, cinq ou six vraiment aimables, et c'est beaucoup pour une petite ville.

Revenons à mon oncle. Il courait donc, cherchant son usurier qu'il ne trouvait pas. Il courut, cherchant le premier huissier-priseur, espèce d'animal vorace qu'on trouve facilement partout. Habitué à faire les choses en grand, il demanda à celui-ci dix mille francs, qu'il reprendrait, avec les intérêts, sur le produit de la prise.

Un huissier-priseur prête facilement, tout le monde le sait, mais avec connaissance de cause, et l'exterieur de mon oncle ne promettait pas d'hypothèque bien solide. On n'ignorait pas qu'il fût capitaine de prise ; mais les scellés étaient sur le vaisseau ; les marchandises pouvaient être avariées, détériorées, et un homme dont tout le mérite est en spéculations doit spéculer juste. Pour cela

il faut tout prévoir, et l'huissier prévit qu'il n'était pas prudent d'exposer ses fonds. Il éconduisit très poliment mon oncle, qui sortit en l'envoyant au diable, et qui alla répéter sa demande à quatre ou cinq négociants, chez lesquels il reçut aussi des politesses et des refus très positifs.

Cependant il fallait que milady fût habillée, et qu'elle eût de l'argent à sa disposition. Mon oncle avait bien dîné, et il pouvait coucher sous le portique de la paroisse ou sur le fascinage de la jetée... Mais milady, morbleu, milady !... l'exposer aux brusqueries d'un maître d'auberge, d'une lingère, d'une couturière ! cette idée était révoltante, insoutenable.

Il y avait deux heures qu'il vaguait par les rues, en se rongeant la main gauche, se froissant de l'autre le sein droit et jurant, ah !... comme devait jurer mon oncle. Il passa devant un cabaret, d'où partaient des éclats de rire et les chants aigres de cinq ou six gosiers éraillés. C'étaient ses camarades, qui n'avaient pas sauvé de ladys, qui étaient sans soucis et qui déposaient gaiement, au fond d'un broc de forte bière, l'oubli de leurs peines passées.

Mon oncle entre, et tout le monde se lève. On lui passe la *cannette* d'étain, on lui présente la *tartine* de beurre salé, et la tranche de fromage de Hollande. « Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, répond Thomas. Avez-vous de l'argent, vous autres ? — Pas le sou, capitaine; mais nous avons trouvé un brave homme qui nous héberge à crédit, jusqu'à ce que nous touchions nos parts. — Veux-tu, dit mon oncle au cabaretier, héberger aussi milady et moi aux mêmes conditions ? Pourquoi pas, mon officier ? — Voyons où tu logeras cette femme incomparable. » C'était un

taudis en mansarde, où l'on entrait en se ployant en deux; où il n'y avait qu'une mauvaise couchette, deux matelas plus mauvais encore, un poêle de fonte, sur lequel on faisait le gargottage et une odeur de fumée de pipe à faire reculer un Allemand. Mon oncle descend sans dire un mot, il vide une cannette d'un trait (on jure avec plus d'aisance quand on a le gosier humecté), et il s'écrie : « C'est de l'argent qu'il me faut, il m'en faut sacrebleu ! il m'en faut à tout prix ! Nous avons à cent toises d'ici l'Océan à parcourir et les Anglais à dépouiller. Venez avec moi. Demandons une barque au capitaine du port, des fusils au commandant de la place. Partons pour la dune ; enlevons la caisse de l'amiral anglais ; partageons-la, sans que l'amirauté et les huissiers-priseurs s'en mêlent, et que je ne me présente devant milady que les poches pleines d'or. » Il parlait à des héros qui ne se souciaient pas de se faire casser la gueule sans nécesité, et qui trouvaient fort agréable la vie qu'ils menaient à Dunkerque. Ils se récrièrent sur l'extravagance de ce projet, qui, en effet, était fou. Ils entreprirent d'en dissuader Thomas, qui trouva leurs raisons détestables, leur tourna les talons, et s'achemina vers l'auberge de Fanny le désespoir dans l'âme.

Il ouvre d'un coup de pied la porte de milady étonnée. « Madame, lui dit-il, je ne peux plus rien pour vous ; vous êtes sans ressources, et je viens vous proposer de finir à l'anglaise. Prenez mon bras ; je vais vous mener sur le quai de la Corderie ; je vous jetterai à l'eau, je m'y jetterai après vous, et demain quand on ouvrira l'écluse, nous irons partager la sépulture de tant de grands hommes de mer qu'ont mangés des merlans que nous avons peut-être mangés à notre tour. »

Tant qu'on aime, on tient à la vie. La proposition de se noyer de compagnie parut aussi déplacée à Fanny que celle d'aller enlever la caisse de l'amiral anglais avait été jugée extravagante par les braves du cabaret à bière. D'ailleurs, pendant l'absence de Thomas, les affaires avaient changé de face. Le commissaire ne prêtait pas d'argent; cet article excepté, tout était au service de Fanny. Il avait représenté au maître d'auberge qu'il était de son intérêt de ne pas mécontenter ses hôtes; que mon oncle jetait tout par les fenêtres, et que quand il palperait ses fonds il n'examinerait pas seulement son mémoire. Un commissaire de la marine est un personnage important à Dunkerque, et il a nécessairement beaucoup d'ascendant sur un aubergiste. Il avait facilement obtenu de celui-ci pour le capitaine Thomas et sa compagne ce que le gargotier avait fait de lui-même pour l'équipage. Il ne restait qu'à composer avec la couturière et la lingère, et si elles ne voulaient pas entendre raison, Fanny se décidait à garder la chambre, ce qui était plus raisonnable que le coup de tête qu'avait imaginé mon oncle.

Rassuré sur les premiers besoins de milady, Thomas reprit goût à la vie, et il se fit apporter un bol de punch : il fallait passer le temps à quelque chose en attendant le linge et les habits : il en buvait de fréquentes rasades, pour éviter, disait-il l'oisiveté. Or, comme il ne savait que boire et se battre, il fallait pour s'occuper qu'il bût, quand il ne se battait pas.

La jeune femme ne savait qu'aimer ; elle ne pouvait parler tendresse à Seymour : il fallait donc lui écrire pour n'être pas désœuvrée. Elle avait rempli, deux, trois, quatre pages, lorsque la lingère et la couturière parurent.

La tendre émotion dont Fanny s'était pénétrée en écrivant avait répandu sur sa figure, dans ses manières, dans son ton de voix, un charme, des grâces naïves, une expression douce, auxquels rien ne pouvait résister. Dès les premiers mots, les ouvrières, sans défense, déposèrent leurs paquets sur des fauteuils, et s'estimèrent heureuses de pouvoir obliger une femme aussi intéressante.

Mon oncle, ébahi, ouvrait de grands yeux. Depuis qu'il connaissait Fanny, il éprouvait que le vrai mérite joint aux qualités aimables est un aimant qui attire tout, et il ne concevait pas que deux femmes mieux élevées que lui eussent autant de sensibilité. Le chien d'amour-propre!... Il n'est pas de goujat qui ne se croie intérieurement l'homme par excellence... Mon porteur d'eau accepterait le consulat... j'espère qu'on ne le lui offrira point.

CHAPITRE II

Mon oncle va à la comédie.

« Ah ça, mesdames, puisque vous êtes si bénévoles, vous prendrez un verre de punch. — Ah, monsieur!... — Il est doux; il n'y a que deux tiers de rhum. » Et Thomas versait, et ces dames, qui, par décence, ne buvaient pas d'eau-de-vie, s'étaient armées chacune d'un verre à pied, et attendaient respectueusement que Fanny levât les yeux sur elles pour la saluer. Thomas, étranger au cérémonial, continuait de boire en examinant l'intérieur des paquets. Il y trouva ce qu'avait

demandé milady. C'était beaucoup ; mais cela ne suffisait pas. Il retournait tout, et cherchait l'habit galonné qu'on lui avait aussi promis pour le soir, et qu'il grillait d'endosser depuis qu'il avait renoncé à la fantaisie de se noyer. La couturière, vidant son verre, et s'essuyant les lèvres du revers de sa main, lui dit qu'elle avait cru remplir ses intentions en servant milady la première, et que, d'après le peu de temps qu'on avait eu, il n'avait été possible que de faufiler son habit. « Je le mettrai faufilé...— Et où irez-vous, dit Fanny. — A la comédie. — Quelle idée ! — Je veux faire connaissance avec le capitaine *Sabord.* — Mais, monsieur, reprend la couturière...— Quoi ? — Le collet n'est pas monté. — J'irai sans collet. — Vous savez que je ne suis pas chapelière, et... — J'irai sans chapeau. Vous vous montrez notre amie, allez me chercher l'habit tel qu'il est, et ne vous inquiétez pas du reste. « La couturière balançait... « Hé, sacredieu ! je vous en prie. » Le moyen de résister à cette manière de prière ! La couturière part pour aller chercher l'habit.

« Vous ne croyez pas, monsieur, lui dit Fanny, que je vous accompagne dans le costume grotesque que vous allez prendre. — Aimez-vous mieux, celui-ci, milady ? — Ni l'un ni l'autre, en vérité. D'ailleurs j'ai un violent mal de tête, et vous permettrez que je reste ici. — Qu'appelez-vous permettre ? Ordonnez aujourd'hui, demain, dans cent ans. Thomas est et ne doit être que votre très humble serviteur. J'irai seul à la comédie, et je vais vous faire monter une rôtie au vin, avec la bigarade, la cannelle, la muscade... — Non, non, j'écrirai ; cela vaudra mieux. — J'en doute. Je n'ai jamais ouï dire qu'une écritoire guérit le mal de tête. Au reste, ce sera comme il vous plaira. »

La couturière, qui demeurait à deux pas, arrive avec l'habit tant désiré. Mon oncle arrache ses guenilles, ouvre la croisée, et les jette dans la rue. Par respect pour milady, il passe sur le carré, il enfourche la culotte à jarretières d'or, et il n'a pas de boucles à jarretières. Il boutonne les côtés sur ses bas noirs drapés, et avec la manche de sa chemise bleue il essuie ses gros souliers ferrés. Il endosse la veste, qu'il boutonne de la ceinture au menton, pour cacher ladite chemise. Il a enfin l'habit sur le corps. Il gagne le milieu de la salle, il se promène, il se pavane, il s'arrête devant une glace. Le col de la chemise dépassait le haut de l'habit; il prend par le bas un rideau de taffetas jonquille, le déchire d'un bout à l'autre, fait du morceau cinq ou six tours qui lui masquent le menton et la moitié des joues, ce qui est très joli aujourd'hui, ce qui était et qui sera toujours ridicule, quand les hommes ne voudront pas gâter les formes que leur a données la nature.

Pendant que mon oncle faisait sa toilette, Fanny continuait avec douceur ses observations, et mon oncle ne répondait pas, buvait toujours et copieusement. Il n'était pas ivre; mais il se trouvait au point où l'on veut fortement, et où l'on est sourd aux remontrances. Il refusa même obstinément de se laver le visage et les mains, parce qu'il voulait, disait-il, conserver au moins ces marques glorieuses de ses exploits. Il descend, il prend une fille servante pour le conduire. En le voyant ainsi fagoté, elle part d'un éclat de rire. Mon oncle lui allonge un coup de pied au cul si bien conditionné que les larmes succèdent aux ris, et il la fait marcher devant lui.

Ils arrivent à la porte du spectacle. Mon oncle entre comme un trait. On l'arrête, et

on lui demande son billet: il ne sait ce qu'on veut lui dire. L'ambassadrice d'Espagne qu'il avait quelquefois conduite à l'Opéra ou ailleurs, entrait partout sans payer, parce que partout elle avait des loges à l'année, et mon oncle croyait fermement que les comédiens jouaient la comédie pour rien, ce qui est assez généralement vrai aujourd'hui.

Mais aussi pourquoi vingt théâtres à Paris, tandis qu'il y en avait cinq lorsque la population était plus nombreuse et l'argent plus commun? Pourquoi tels ou tels théâtres sont-ils en faillite régulièrement deux fois chaque année, si ce n'est parce qu'il y en a deux tiers de trop? Pourquoi n'abroge-t-on pas une loi qui paraît favoriser l'industrie, et qui perd totalement l'art en ôtant à ceux qui le cultivent leurs moyens d'existence? Pourquoi de prétendus artistes ne reprendraient-ils pas l'art mécanique qui les faisait vivre honnêtement, au lieu de faire des dettes et d'inspirer le dégoût? Pourquoi la classe laborieuse continuerait-elle à se démoraliser devant des tréteaux, si pourtant du côté moral il reste quelque chose à perdre? Pourquoi le petit nombre de gens aisés et occupés ne se concentrerait-il pas à la République, à l'Opéra, aux Italiens et à Feydeau? Les vrais artistes attachés à ces théâtres vivraient, sinon dans l'opulence, du moins dans une aisance indispensable à la culture des arts. Pourquoi....... Pourquoi?........ Hé, allez vous promener. On ferait vingt volumes du chapitre des *pourquoi*.

Mon oncle n'avait pas de billet; il demande où cela se trouve; on lui montre le bureau. Il passe la main à la chatière: Quelle place veut monsieur? — Une première, morbleu! — La voilà: trente sous. — Comment, trente sous! — Vous n'avez donc pas lu l'affiche? — Je ne sais pas lire. Mon billet, et, foi de

corsaire, je payerai demain. — Pas de crédit ici, monsieur. — Hé, mille tonnerres, voilà bien des simagrées. Y a-t-il un orfèvre sur cette place? — Oui, monsieur, à deux pas, la troisième porte à gauche. » Et voilà Thomas parti.

Il entre, il arrive, il trouve le *bourgeois* : « Dites donc, papa, coupez-moi pour trente sous de galon, et comptez-moi ma somme. » L'orfèvre, étonné, regarde et ne répond pas. Mon oncle, impatienté, arrache tout le galon d'un devant de son habit, qui ne tient, vous le savez, qu'au premier fil. « Finissons, vieux reître. Je n'ai pas de temps à perdre ici. Donnez moi la valeur de ce bout de dorure.» L'orfèvre donne douze francs de ce qui en valait quarante, et mon oncle, enchanté, revient au bureau, prend son billet d'une main, sa monnaie de l'autre, monte fier comme un paon, et se campe au balcon avec un sérieux impertubable.

Son habit dégalonné d'un côté, la doublure faufilée, qui au moindre mouvement faisait le soufflet avec le dessus, ses cheveux noirs, gras et mêlés, sa figure barbouillée, ses mains crasseuses qu'il étendait sur le bord de sa loge, pour qu'on vît bien la richesse de ses parements, tout cela excitait le rire général et les huées du parterre, toujours plus insolent ou plus juste que le reste des spectateurs. Mon oncle, persuadé, et cela était vrai, que personne n'était mis aussi richement que lui, ne s'imagina point qu'il pût être l'objet de ce tintamarre. Il n'eût pas manqué de sauter dans le parterre et de cogner nos Flamands, qui, pour être aussi railleurs que d'autres, ne laissent point parfois de faire rire partout ailleurs qu'en Flandre.

On commença l'ouverture de *l'Amoureux de quinze ans*. La musique a vieilli; mais le

poème est dicté par les grâces, qui sont toujours jeunes. Mon oncle, qui n'avait rien de commun avec les grâces ni avec l'esprit, s'ennuya dès la seconde scène, et lâcha un vigoureux coup de sifflet. *A bas le siffleur!* cria le parterre, qui veut avoir seul le droit de siffler, et qui applaudit par habitude à Dunkerque *l'Amoureux de quinze ans*; parce qu'il est de bon ton de faire partout ce qu'on fait à Paris.

Mon oncle, révolté de l'apostrophe, se lève brusquement, tourne son postérieur vers l'assemblée, prend sous chaque main un pan de son habit, et recommence à siffler du haut et du bas. Les Flamands (1), qui ne diffèrent des autres hommes que par les goûts et les habitudes, mais qui sont très hommes d'ailleurs, à ce qu'assurent leurs femmes et ceux qui peuvent démêler leurs qualités sous des formes qui ne sont pas toujours heureuses, les Flamands furent indignés de la double explosion; ils sortirent en foule et marchèrent droit au balcon. Mon oncle, que rien n'intimidait, arracha une banquette, et jura qu'il assommerait le premier qui l'approcherait.

La ville était commandée alors par M. de Chaulieu, bon officier, homme aimable et généralement aimé. Il sortit de sa loge, prévint la tragédie qui allait commencer, calma les esprits irrités, passa au foyer, et envoya chercher mon oncle par son capitaine des portes. Thomas répondit qu'il n'avait rien à démêler avec le commandant; qu'il était au spectacle pour son argent, et qu'il avait acheté à la porte le droit de siffler et d'ap-

(1) Je peins ici les Flamands tels qu'ils étaient il y a quarante ou cinquante ans. Il est aujourd'hui peu de villes aussi brillantes et d'une société aussi agréable que Dunkerque, au petit accent près qui perce de temps en temps.

plaudir. Le capitaine des portes appuya son invitation de la présence de six grenadiers d'Auvergne, qu'il fit entrer au balcon la baïonnette basse. Mon oncle répliqua que le régiment d'Auvergne n'assassinait personne; qu'il verrait le soir les six grenadiers, l'épée à la main, si cela les amusait; mais qu'il ne sortirait point qu'il n'eût vu le capitaine *Sabord*.

La Giberne, caporal à deux chevrons et commandant de la troupe, releva sa moustache: « Veux-tu sortir? dit-il à mon oncle. — Non, f..., répondit fièrement Thomas. — Feu! » répondit la Giberne. A ce mot, les femmes s'enveloppent dans leur capuchon, ou dans le *riding-coat* de leur *attentif*. Un grand nombre de ces dames se sauvent dans les corridors. Une d'elles, froissée contre un mur, accouche sur place: deux autres, sur les escaliers. Les maris, les amants, les frères, les cousins, les nouveau-nés, les accouchées, tous crient à la fois; on se plaint, on jure en français, en flamand. La salle de spectacle de Dunkerque ressemble à la fois à la tour de Babel et à l'arche de Noé.

La Giberne, qui ne connaissait que sa consigne, avait répété le fatal commandement. Ses grenadiers, très braves gens, répugnaient à tuer de sang-froid un homme aussi brave qu'eux. M. de Chaulieu avait eu le temps d'accourir. Il entra au balcon, et sans employer d'autre arme que son esprit conciliant, auquel on n'opposait rien, il détermina mon oncle à sortir et à le suivre.

Il lui parla avec une raison si persuasive, la sévérité qu'il fut contraint de déployer était tempérée par tant d'amabilité, que le grossier, l'indomptable Thomas convint qu'il avait eu tort, demanda excuse au commandant, qui lui pardonna en faveur de ses ex-

ploits maritimes, et qui lui conseilla de retourner de suite à son auberge. C'est ce qu'allait faire mon oncle sans une nouvelle scène qui se préparait, qu'il ne prévoyait pas, ni vous non plus.

Le mari de la couturière était absent lorsque sa femme vint prendre l'habit pour le porter à Thomas; il était rentré lorsqu'elle rentra à son tour, et il trouva très mauvais qu'elle eût livré sans argent pour dix-huit cent francs d'effets. Sa femme eut beau lui représenter que le capitaine Thomas avait voulu absolument aller à la comédie, et qu'on ne pouvait rien refuser à milady, le tailleur, qui avait une mauvaise tête, ou qui peut-être avait pris lui-même les marchandises à crédit, sortit pour aller au spectacle recevoir de l'argent ou reprendre l'habit. Milady avait reçu des robes pour cinq à six cents francs; ainsi le drap écarlate, le satin blanc, le galon à la bourgogne étaient l'objet principal, et il n'était pas étonnant que le tailleur s'occupât d'abord de celui-ci.

Le calme était à peu près rétabli au spectacle. M. de Chaulieu avait tout prévu, ou il avait cru tout prévoir, et on attendait la continuation de *l'Amoureux de quinze ans*. Il est difficile de peindre les passions, et de n'en pas ressentir les effets. La jeune actrice qui jouait Lindor éprouvait des besoins secrets. Elle était lorgnée depuis longtemps par un jeune Flamand dont les joues rosées et l'embonpoint faisaient plaisir à voir. Une mère cruelle, ou plutôt avare, empêchait les jeunes gens de s'approcher. Leurs soupirs battaient l'air, et leur unique jouissance était de se voir de quarante pas.

Dès les premiers moments du tumulte, la maman avait perdu connaissance : les vieilles femmes veulent toujours se rendre intéres-

santes, diront les médisants. On ne prenait pas garde à celle-ci, et heureusement pour son amour-propre elle était évanouie *tout de bon*. Le jeune Dunkerquois, bien tendre, était par conséquent bien timide. Cependant une voix intérieure lui disait : « Saute sur le théâtre, prends M. Lindor sous le bras. Il résistera ; insiste, il cédera ; conduis-le alors... où tu pourras. »

Mon petit Flamand avait obéi à la lettre à la voix intérieure, et au moment où toutes les oreilles s'ouvraient, où tous les yeux se fixaient sur la scène, M. le baron ou M. le marquis... ma foi, je ne sais pas trop lequel... l'un des deux vint annoncer, avec les trois révérences d'usage, qu'on ne pourrait continuer, parce que M. Lindor, qui devait jouer aussi, dans la seconde pièce, mademoiselle Toinette, était morte ou disparue.

La maman ne pouvait pas être éternellement évanouie, quoique personne ne la secourût. Elle revint à elle, quand M. le baron ou M. le marquis annonça la disparition de sa fille. Elle s'avança sur la scène, enlaidie et vieillie par les gonflements d'une poitrine desséchée, et par les pleurs qui coulaient de ses yeux éraillés ; elle adressa au public un discours pathétique, souvent interrompu par des sanglots ; enfin elle déchira avec une sorte de dignité un bonnet qu'elle s'était fait d'un lambeau de la tunique de Zacharie, plus un mantelet coupé dans un vieux jupon de Chimène, deux rôles que sa fille jouait avec distinction. M. de Chaulieu craignit que ce nouveau genre de ridicule n'occasionnât de nouveaux troubles, et il ordonna définitivement de baisser le rideau.

Mon oncle avait promis de ne pas rentrer au spectacle. Incapable de manquer à sa parole, il se promenait en long et en large,

en dehors de la porte battante. Il voulait payer à boire aux grenadiers qui l'avaient épargné, et percer à jour la Giberne, qui avait ordonné de faire feu sur lui. Voilà où en étaient les choses, lorsque le tailleur arriva.

Il se rencontra nez à nez avec mon oncle : « Mon argent, ou mon habit ! — Ni l'un ni l'autre. — Eh bien, des coups. — Tu les recevras. »

Et mon oncle jette son tailleur dans un baquet de braise allumée, qui servait à échauffer les bouts des doigts de l'homme de confiance qui veillait à la recette. Le tailleur se relève avec le feu au derrière, mon oncle lui applique une taloche sur l'oreille, qui envoie d'un côté le chapeau et la perruque, et qui jette le propriétaire en travers d'une porte du parterre. Un de ses pieds s'accroche au seuil ; il chancelle, il tombe, il roule au milieu des spectateurs qui se pressent pour éviter le feu que le tailleur porte avec lui. L'habit sec d'un huissier, qui ne se range pas assez vite, s'enflamme ; l'incendie se communique à la perruque de laine d'un vieux avocat, et de proche en proche, et de perruque en toupet, de toupet en perruque, en cinq minutes la superficie du parterre offre exactement la perspective d'un superbe feu d'artifice chinois. Les mains, les basques des habits, les mouchoirs, couvrent, compriment toutes les chevelures naturelles ou d'emprunt : vains efforts ! Deux cents Dunkerquois vont être rasés jusqu'à la racine, et leurs hurlements attestent leur douleur et leurs regrets.

M. de Chaulieu, étourdi lui-même de ce nouvel incident, mais conservant toujours une sorte de présence d'esprit, fait amener sur l'avant-scène la pompe qui est toujours prête derrière les coulisses, et le tuyau, habilement dirigé, arrose successivement les

chefs brûlés, dépouillés, pelés, des bons Dunkerquois.

Cependant le tailleur, oubliant qu'il avait perdu le derrière de son habit et les fonds de sa culotte, ne pensa, après l'incendie, qu'à son galon à la bourgogne, et il demanda justice à M. le bourgmestre, qui, par esprit d'économie, laissait sa place de droit à sa femme, et occupait ordinairement un coin du parterre. Jaloux comme tous les gens de robe de l'autorité militaire, il saisit avec empressement l'occasion d'amener un conflit de juridiction. Il s'empara de l'affaire pour tracasser le commandant, et furieux contre mon oncle, qui était cause que son manteau, sa cravate, sa perruque à trois marteaux étaient en charbons, que sa figure et sa poitrine étaient couvertes de cloches, il commença dans le parterre même à informer criminellement. Il ordonna que Thomas serait constitué prisonnier et son procès fait et parfait, pour avoir trompé un honnête ouvrier, interrompu le spectacle, fait accoucher trois femmes, brûlé le cul de son créancier, et par suite les meilleures têtes de la ville.

Le bailli, dont la femme avait perdu dans la mêlée son faux chignon, ses fausses dents, ses fausses hanches et ses faux tétons, dont les manchettes à trois rangs et les falbalas avaient été déchirés, qui s'était montrée dans son état naturel, et qui était humiliée, désolée, désespérée; le bailli s'unit au bourgmestre, et il fut arrêté entre eux que Thomas serait une victime immolée à tant d'amours-propres blessés.

Les deux magistrats demandèrent main-forte au commandant. Celui-ci, à qui leurs petites tracasseries les avaient rendus désagréables, se retira avec son état-major en leur répondant que la partie civile avait ses li-

miers ordinaires, et que les soldats d'Auvergne n'étaient point des recors.

Pendant que le bourgmestre et le bailli cherchent cinq ou six de leurs gredins, le tailleur ameute trente ou quarante têtes brûlées du parterre. Tous tombent sur Thomas, inébranlable à sa porte, et riant du mal qu'il avait fait. L'un tire une manche de l'habit faufilé; l'autre un devant de veste; un troisième, la moitié de la culotte; un quatrième, le reste, et avant qu'il puisse se reconnaître, mon pauvre oncle, naguère si brillant, se trouve réduit à ses bas drapés, à ses gros souliers et à sa chemise bleue.

C'est peu de chose qu'un héros en chemise. Celui-ci, très embarrassé de sa personne, avançait, reculait, ballotté par la foule qui sortait de toutes parts. Il se trouva enfin porté au milieu de la place publique, où bientôt il demeura abandonné à ses réflexions et au vent du nord, qui soulevait alternativement le devant et le derrière de sa chemise.

On le cherchait partout; on passait à peu de distance de lui, sans se douter que ce pauvre matelot, immobile sur un pavé, fût l'homme brillant qui avait causé tant de tumulte. Vous êtes étonné sans doute de l'immobilité de mon oncle : je vais vous en dire le motif. Il attendait de pied ferme monsieur de la Giberne, et la disgrâce qu'il venait d'éprouver avait singulièrement ajouté à l'acrimonie de ses humeurs. Au défaut de la Giberne, il se fût battu avec le premier qu'il aurait rencontré.

La salle de spectacle totalement évacuée, le caporal s'en retournait avec son détachement. Il traversait la place sans penser davantage à mon oncle. Celui-ci s'avance, le jarret tendu, les épaules hautes, la chemise en l'air, et défie énergiquement le caporal. La Giberne,

très discipliné, répond froidement qu'il doit reconduire sa troupe à la caserne, et qu'il verra après. Mon oncle suit, s'arrête au coin de la rue du Sud, et dit à son homme : Je t'attends.

En effet, la Giberne arrive, cinq minutes après, son sabre au côté, et un autre sous son habit. Il frappe sur l'épaule de son adversaire, sans lui dire un mot; ils marchent sur la même ligne, ils gagnent l'esplanade, ils se mettent en garde.

Thomas, très habile à la pointe, ne connaissait pas l'espadon. Trop loyal pour chercher son avantage, et disputer sur le choix des armes, il attaque avec impétuosité. Il lève le bras, en menace d'un coup terrible le crâne chauve de la Giberne; la Giberne se fend, entre droit, et lui passe son sabre au travers du corps. Mon oncle infortuné tombe; le caporal le relève, le charge sur son épaule, le porte à l'hôpital de la marine, le laisse entre les mains des infirmiers, et revient tranquillement se mettre dans son lit.

Voyez un peu à quoi tiennent les plus hautes destinées. Une ligne plus haut, ou plus bas; une ligne à droite, une ligne à gauche, et le foie, le cœur, la poitrine ou le poumon était perforé. Thomas perdait la vie, et vous, la suite de cet ouvrage inimitable. Quel malheur pour la postérité! Rassurez-vous, lecteur, sur le sort de ce grand homme; sa blessure n'est pas mortelle, et nous arriverons à la fin du volume, si vous avez le courage de lire jusqu'au bout.

CHAPITRE III

Mon oncle part de Dunkerque.

Il était onze heures du soir, et Fanny n'avait pas compté les moments. Elle avait écrit, écrit... écrit... c'était toujours la même chose; mais se lasse-t-on de dire *j'aime* à qui ne se lasse pas de l'entendre?

A onze heures cependant certaine fatigue dans les doigts, sa bougie qui finissait, et un bruit assez fort sur l'escalier, lui firent remarquer la longue absence de mon oncle, et la déterminèrent à tirer le cordon de la sonnette.

Une fille monte, et après elle l'inexorable tailleur, qui venait reprendre le reste des effets livrés. Après le tailleur, paraît l'usurier, à qui on a dit que mon oncle est tué, et qui tremble pour son argent. Après l'usurier, entre le maître d'auberge, qui croit aussi Thomas mort, qui sait que Fanny n'a rien à prétendre dans sa succession, et qui vient l'inviter à chercher un autre gîte.

Le tailleur, Flamand renforcé, demande brutalement ce que sa femme a apporté. Fanny ne répond rien; elle passe derrière ses rideaux, se déshabille, reprend ses misérables habits, revient, fait un paquet du reste, le présente au tailleur en lui adressant un coup d'œil suppliant et douloureux. Le tailleur la fixe; elle est belle, la douleur l'embellit encore; l'extrême modération ajoute à ses charmes. Elle tient toujours le paquet; elle a le bras étendu, le tailleur ne pense pas

à avancer le sien. Il la regarde; il ne peut que la regarder. Une larme de Fanny achève sa victoire. « Mais vraiment, me payerez-vous? — Je ne sais pas, monsieur. — Que vous me payiez ou non, je ne vous laisserai pas nue. Gardez tout cela, et que j'emporte le plaisir d'une bonne action. » Il sort.

L'usurier prend le ton patelin, familier à ces messieurs; il apprend à Fanny l'accident arrivé à mon oncle; il exprime ses craintes sur les suites que peut avoir pour lui cette mort prématurée. A cette nouvelle inattendue la jeune femme verse des larmes en abondance Elle avait démêlé les qualités de mon oncle sous une enveloppe grossière et ridicule; elle tenait à lui par ces qualités mêmes et par la reconnaissance; sa mort la laissait seule sur une terre étrangère, sans appui, sans ressources. Il fallait huit jours au moins pour recevoir des nouvelles de Seymour, et il était incertain qu'il pût la tirer de sa triste situation. Que de raisons qui justifiaient ses larmes! Elle eut cependant la force de répondre à l'usurier qu'elle avait disposé de ses fonds, qu'elle en était bien fâchée; mais que les héritiers de mon oncle ne pourraient se dispenser d'acquitter une dette avouée par lui, et que plus tard elle espérait trouver les moyens de le dédommager. Il n'y avait rien à répliquer à cela; ce n'était pas Fanny qui devait. L'usurier se retira donc assez poliment, et c'est ce qu'il pouvait faire de mieux.

Restait le maître d'auberge, qui avait décidément pris son parti, et que rien ne put abattre; les prières, les larmes de la jeune dame ne produisirent aucun effet. Il lui notifia qu'elle eût à sortir à l'instant même de sa maison. « Et où irai-je, à l'heure qu'il est? —Parbleu, où vous voudrez : que m'importe, à moi! —Me voilà donc en proie à ce que la

misère entraîne de maux et d'humiliations!
— Allons, allons, point de phrases. « Et il la poussait par les épaules; et Fanny, le visage caché dans ses deux mains, se retirait en sanglotant, lorsque le commissaire de la marine parut.

Le chirurgien-major de l'hôpital lui avait fait part des hauts faits de la Giberne, et il venait offrir ses services à milady. Il fut révolté de la dureté du maître d'auberge, et l'état touchant de la jeune infortunée ne lui parmit plus de consulter son intérêt, qu'il mettait toujours avant ses plaisirs. Il lui offrit son bras, la conduisit au *Chapeau-Rouge*, ordonna qu'on ne la laissât manquer de rien, et répondit de sa dépense. Il la laissa rassurée sur son sort actuel, sur la vie de son ami Thomas, et il fut rejoindre une société brillante avec qui il soupait sur la place d'armes.

Le cœur plein des charmes de milady, la tête exaltée par ses malheurs, par la douceur inaltérable qu'elle y opposait, il peignit en traits de feu la position de cette femme intéressante, dont on n'avait parlé encore que comme d'une aventurière. Tout ce qui est extraordinaire saisit, frappe, entraîne; en un instant les esprits se tournèrent en sa faveur, et on passa subitement de l'indifférence, ou peut-être du mépris, à l'intérêt le plus vif. Dès le lendemain, des femmes de la première distinction allèrent voir Fanny; leur maison, leur table, leur garde-robe, leur bourse même, elles offrirent tout. Fanny ne demanda que leur protection; elle obtint leur amitié, et fut dès ce moment la merveille du jour. On la vantait, on la recherchait, on se l'arrachait.

Ce calme doux, cette satisfaction intérieure que font naître des préférences, des

caresses qu'on ne doit qu'à soi, ne l'empêchaient point de s'occuper de mon oncle. Elle allait le voir ; elle le recommandait aux chirurgiens, aux infirmiers ; elle le consola quand il put l'entendre, et elle répondait à celles qui lui observaient que ces démarches n'étaient point dans les usages de France, que la reconnaissance est de tous les pays, et qu'elle ne pouvait trop faire pour un jeune homme à qui elle devait l'espérance de revoir son cher Seymour et tous les services qu'il avait pu lui rendre.

Quand on sut qu'il était jeune et ce qui vaut mieux, joli garçon, on s'intéressa aussi vivement à lui, Ces dames ne l'allaient pas voir. Elles tenaient rigoureusement aux bienséances, et la plupart des jolies femmes ne tiennent guère qu'à cela ; mais on lui envoyait des gelées, des biscuits, des confitures, du vin de liqueur, du linge fin. On dedemanda et on obtint qu'il fût traité dans une chambre à part.

Cependant le commissaire, dont le cœur et la tête se refroidissaient par degrés, se souvint qu'il avait répondu de la dépense de Fanny, et vous le savez, il tenait à l'espèce : à quelque chose malheur et bon. Il ne trouva pas de moyen plus honnête pour dégager sa parole que de mettre mon oncle en état de payer lui-même. Il pressa donc l'amirauté de vendre la prise anglaise, et la vente fut enfin arrêté et fixée à un jour très prochain.

Revenons au jeune Seymour, que nous avons laissé à Oxford, livré à ce que le désespoir a d'affreux. Séparé de Fanny, qui seule lui faisait aimer la vie, il voulut au moins se rapprocher de quelqu'un à qui il pût en parler, et avec qui il pût enfin confondre ses regrets et ses larmes. Il était retourné à Londres, et tous les jours il voyait

le bon père Thompson. Le vieux lord Seymour et le ministre employaient tour à tour les caresses et l'autorité pour le ployer à leurs vues. Il se montrait inébranlable à leurs sollicitations; il opposait le respect à leurs menaces et, le soir, il se rendait à pied à une taverne éloignée où l'attendait le bon père.

Un jour, Seymour arrive à son ordinaire. Il trouve Thompson se promenant à grands pas dans la chambre; il se frottait les mains, son visage rayonnait de joie : « Elle est retrouvée! elle est retrouvée! » s'écria-t-il dès qu'il vit le jeune lord, et il lui jeta les bras au cou, et il l'inonda de ses larmes. Il avait reçu le matin la lettre de sa fille. Il la tira de son sein, la baisa et la donna à lire à l'impatient et tendre Seymour : vous en savez le contenu.

« Je pars demain pour Hambourg, dit le jeune lord en pleurant de joie à son tour. Je vais rejoindre, consoler, aimer la triste Fanny; mais, mon père, je suis mineur encore, et je ne saurais abuser de la générosité d'un jeune homme à qui je n'ai rendu qu'un service bien ordinaire. » Thompson comptait sur le cœur, sur la probité de Seymour. Cependant il n'avait osé se flatter qu'il portât l'attachement jusqu'à s'expatrier pour se réunir à sa fille. Il pressa son gendre sur son sein. « J'ai mille livres sterling en argent comptant, lui dit-il. — C'est assez, donnez-les-moi. Je vous laisserai des lettres pour les fermiers de ma mère; vous les leur ferez parvenir quand je serai sur le continent. J'en obtiendrai des avances, et je vous rembourserai. — Non, milord, non, mon fils, vous ne me rendrez rien. C'est la dot de Fanny. Allez, et soyez heureux autant que vous méritez de l'être. »

Toutes les dispositions furent faites dans la soirée et dans la nuit. Seymour, pour écarter tout soupçon, rentra d'assez bonne heure ; mais le vieux Dick courait d'un côté, le père Thompson d'un autre. Au point du jour, le jeune homme se déroba de l'hôtel, se rendit sur le bord de la Tamise, et monta sur un vaisseau hambourgeois qui partait à la marée suivante. Le bon père resta avec lui jusqu'au moment si désiré et si craint à la fois. Les adieux furent déchirants : Thompson était vieux ; il ne comptait plus revoir son gendre et sa fille. « Du moins, dit-il, quand le vaisseau fut sous voiles et qu'il fallut en sortir, du moins je laisse ce dépôt entre les mains d'un honnête homme, et le ciel protège les gens de bien. »

Le peu de temps qu'on avait mis aux préparatifs du voyage n'avait pas permis de penser à tout : on avait oublié l'article essentiel. Seymour ne pouvait entrer en France sans un passeport du cabinet de Versailles, il s'exposait à être vu et traité comme un espion du gouvernement anglais. Il en fit la réflexion, quand son cœur, un peu reposé, permit à sa tête d'agir. Il sentit le danger auquel il allait s'exposer, et il ne vit d'autre moyen de l'éviter que d'écrire à Fanny de venir le joindre à Hambourg. Ce moyen entraînait des inconvénients épouvantables, des longueurs, de l'ennui ; et puis une femme jeune, belle, dont la santé pouvait être altérée par le malheur, entreprendre seule ce voyage!... Seymour ne savait à quoi se déterminer.

Quand il eut perdu de vue les côtes d'Angleterre, il se confia à son capitaine, qui n'était pas amoureux et qui voyait les choses de sang-froid. Contre tant de traverses imaginaires, il indiqua un parti très simple :

c'était de prendre la poste à Hambourg, et de courir jour et nuit jusqu'à Furnes, dernière place des Etats autrichiens, en Brabant. Cette ville n'est qu'à quatre lieues de Dunkerque; en deux heures, Fanny pouvait y joindre son époux, et ils iraient de là... où ils voudraient.

C'était la douzième journée depuis que la jeune lady avait écrit, et elle ne recevait point de nouvelles. Le jour où sa lettre était parvenue à son père avait été employé à tant de choses, qu'on n'avait pas trouvé le moment de répondre. Thompson avait écrit le lendemain du départ de milord; mais la malle de Hambourg avait été retenue par le vent contraire.

Fanny se désolait et ne prévoyait que des malheurs : son père mort, son époux inconstant ou victime de l'autorité paternelle... Elle pleurait auprès du lit de mon oncle, parce qu'elle pleurait là plus librement qu'ailleurs, lorsqu'on vint lui dire qu'une femme de campagne demandait à lui parler.

La guerre avec l'Autriche avait rompu les communications entre Furnes et Dunkerque. Les femmes seules allaient et venaient librement. Seymour s'était arrêté à l'extrême frontière, entre les deux villes, et il avait mis dans sa chaise de poste une paysanne, qui devait en descendre à cent pas de la barrière, entrer à Dunkerque avec un panier d'œufs à son bras, et remettre un billet et un paquet à l'aimable et sensible épouse.

Fanny descend avec assez d'indifférence pour voir ce qu'on lui veut. Elle reçoit le billet; elle ouvre, elle lit... Son œil s'anime, ses joues se colorent, et ses mains s'élèvent vers le ciel. Elle remonte, embrasse mon oncle étonné, laisse sur sa table de nuit le paquet que lui a remis la villageoise; elle re-

descend, elle court, elle vole, elle aperçoit la chaise de son époux; elle redouble de vitesse, elle s'élance, elle monte, les chevaux partent... elle est dans les bras de Seymour.

Les malheurs passés ne sont plus qu'un vain songe, dont le souvenir s'évanouit aux premiers rayons du soleil. Nos jeunes gens puisent une nouvelle vie au sein de la paix et du bonheur.

Mon oncle n'avait rien compris à la précipitation, au silence, au délire de Fanny. Il était resté assis sur son lit, il réfléchissait à tout cela.. autant que Thomas pouvait réfléchir, et il conclut qu'elle était devenue folle.

« Allons, dit-il, on vend demain mon vaisseau : je payerai à la pauvre femme une pension dans quelque coin : voilà le dernier service que je puisse lui rendre. »

Après ce raisonnement, qui prouvait, sinon sa pénétration, du moins son bon cœur, il prend le paquet qui était sur sa table de nuit; il l'examine dans tous les sens; il rompt le cachet... c'est de l'or. Il compte... précisément la somme qu'il a donnée à milady, et qu'elle a envoyée à Seymour. « D'où diable lui vient cet argent-là? Aurait-elle fait quelque folie avec ce commissaire, ou avec... Fi donc, fi donc, Thomas! Point de semblables idées... Mais d'où diable lui vient cet argent? »

Il appelle son infirmier : « Tiens, voilà une guinée, cours toute la ville; trouve-moi milady et amène-la-moi ici. Je suis choqué qu'elle emprunte à tout autre que moi. Ne suis-je pas son plus ancien ami? »

L'infirmier trotte sans s'arrêter; il va dans les meilleures maisons; il se met tout en eau pour gagner sa guinée, et il ne peut

rien apprendre de relatif à milady : elle est sortie de la ville par le chemin le plus court et sans prendre congé de personne. De sa disparition et des recherches de l'infirmier vinrent les inductions les plus absurdes. Le commissaire de la marine l'avait cachée dans sa petite maison de Rosenthal, selon les unes; les autres voulaient que le bourgmestre l'eût retirée dans sa brasserie, et mille autres sottises du même genre; mais il faut que les femmes parlent, et la plupart de celles-ci parlaient avec connaissance de cause de la petite maison du commissaire et des sacs de houblon du bourgmestre.

« Allons, dit Thomas, ouï le rapport de son infirmier, j'ai deviné juste; elle est devenue folle et elle est allée se noyer. Que Dieu lui fasse paix et miséricorde, si toutefois il y en a un, comme le prétend ma mère. »

Il passa la plus grande partie de la journée en commentaires et en regrets sur la fin tragique de Fanny, et il en revenait toujours à ce diable d'argent. Il voyait clairement qu'elle avait voulu payer ses dettes avant que de mourir; mais il ne concevait pas comment elle avait acquis cet or. Une lettre qu'on lui apporta sur le soir termina ses inquiétudes, et son infirmier, qui était devenu son factotum et son secrétaire, l'instruisit du contenu.

C'était le jeune Seymour qui le remerciait, avec la chaleur du sentiment, de ce qu'il avait fait pour sa femme, et qui lui racontait en deux pages ce que vous venez de lire en douze. Ce n'est pas ma faute; n'est pas concis qui veut.

Quand Thomas sut que Fanny était réunie à Seymour, qu'ils avaient à leur disposition une somme assez considérable, et qu'ils attendaient d'Angleterre des remises plus

fortes encore, il sauta de son lit et dansa par la chambre, en chantant et en battant la mesure sur ses fesses. Il rit, il déraisonna pendant deux heures, et quand il fut las de rire, de bavarder, de danser et de chanter, il se recoucha et s'occupa sérieusement de lui. Il pensa qu'un homme possesseur de quatre mille francs ne devait pas coucher à l'hôpital comme un gredin; il fit venir un fiacre et ordonna qu'on le conduisît au Chapeau-Rouge dont le maître lui avait, disait-il, gagné le cœur par ses procédés honnêtes envers milady.

Son premier soin fut de demander l'état de ce qu'elle devait : Seymour avait fait payer l'aubergiste. Il envoya chercher la couturière et la lingère : elles étaient également soldées. « Quel diable d'homme! il ne m'a pas laissé la moindre jouissance. Ah ça! ma mie, dit-il à la couturière, j'espère au moins que j'aurai mon habit, puisqu'il est payé avec le reste. Le voilà, monsieur, dit la couturière en dénouant une toile verte.— A la bonne heure : j'aime qu'on aille droit en affaires.

Le mari avait eu du temps pour coudre et parfaire ce brillant et malencontreux habit. Il l'avait pendu dans sa boutique, espérant le vendre à quelque comédien; mais comme ces messieurs, ainsi que les auteurs, sont toujours brouillés avec l'argent comptant, et que le seul mot *crédit* donnait des crispation au tailleur, l'habit était resté pendu dans la boutique, et c'est ce qui fit que mon oncle le retrouva.

Enchanté des événements de la journée et n'ayant plus à penser qu'à lui, Thomas se fit apporter un bouillon, coupé d'une bouteille de vin de Bordeaux; il fit bassiner son lit avec du sucre; il se coucha, et ronfla bientôt du sommeil des simples ou des justes.

Le lendemain, et c'était le grand jour, vers les dix heures du matin, Thomas envoya chercher son carrosse, et se rendit sur le port pour être présent à la levée des scellés et savoir à peu près à quoi monterait sa petite fortune. Sa blessure n'était pas fermée encore; son chirurgien, très exact depuis qu'il était sorti de l'hôpital et dans une passe à payer de bons honoraires, son chirurgien avait improuvé cette démarche. *Ce que femme veut, Dieu le veut*, dit le proverbe. Ce que voulait mon oncle, tout l'Olympe le voulait. Il avait répondu que personne comme lui ne pouvait juger de l'état de sa santé; qu'il se trouvait bien, et qu'il voulait être à la vente. Le chirurgien savait déjà qu'on ne gagnait rien à le contredire; peut-être en le laissant partir comptait-il intérieurement sur une rechute, et quelle moisson si cela durait seulement six mois! Un chirurgien à réputation prend douze sous par visite à Dunkerque, et deux visites par jour, pendant cent quatre-vingt-deux jours et demi, voyez où cela mène.

Les camarades de mon oncle étaient, pour la première fois, sortis de leur côté du cabaret à bière. Ils y avaient passé quinze jours à table ou sous la table, étrangers à tout ce qui se passait hors de la bienheureuse enceinte. Ils ignoraient l'accident arrivé à leur chef, et son habit galonné, et sa pâleur et les bandes qui lui serraient le corps, donnèrent lieu à des explications, à des félicitations qui se prolongèrent jusqu'à l'arrivée de messieurs de l'amirauté. On entra dans le vaisseau et on procéda à la vente au comptant de cinq mille pièces de toiles très belles, très bien conservées, et du bâtiment qui n'était pas très mauvais.

Pendant cette vente qui dura deux jours,

et à laquelle mon oncle assista constamment dans son carosse, il prit tant de bouillons coupés, et ses camarades tant de genièvre, qu'ils ne surent ni les uns ni les autres ce qu'on avait fait. Ils n'en crurent pas moins avoir veillé de très près à leurs intérêts ; c'est ainsi que voient la plupart des hommes,

Malgré la négligence des propriétaires, l'infidélité du garde des scellés, la rapacité de l'huissier priseur, les frais de procès-verbaux et de vacations des juges de l'amirauté, et le gaspillage de tous, mon oncle eut pour sa part quarante-deux mille livres, qui lui furent délivrées sur sa décharge par devant notaire, moins le montant du billet fait au profit de l'usurier, que celui-ci avait eu grand soin de faire solder, et qui le fut, sans réflexion sur l'énormité de l'intérêt, parcequ'où chacun fait ses affaires, on ne conteste jamais.

Comme rien, après la nature et la jeunesse, n'influe sur une guérison totale qu'une somme bien rondelette, et d'heureuses dispositions à s'en servir, mon oncle, après huit jours de propriété, se trouva assez fort pour congédier son chirurgien et sa garde, et après avoir complété sa garderobe, s'être coiffé du chapeau à plumet, avoir ceint l'épée à monture d'argent, il se disposa à sortir pour aller faire l'agréable à la parade.

M. de Chaulieu avait pressenti que l'époque de son rétablissement serait celle de quelque nouvelle sottise. Ses exploits à Yarmouth étaient publiés par tous les journaux, et il avait débuté à Dunkerque à peu près comme en pays ennemi. Il y avait tout à craindre d'un pareil hôte, et tout à gagner à se défaire de lui ; mais on doit des ménagements

à un brave quel qu'il soit, et le moyen le plus sûr de faire rester celui-ci, c'était de lui ordonner de partir.

M. de Chaulieu, instruit à la minute de ses actions, et même de ses projets, qu'il ne dissimulait jamais, se rendit au Chapeau-Rouge, au moment où Thomas allait sortir de sa chambre. Il le félicita sur son retour à la santé, sur ses richesses, sur sa bonne mine, sur son air martial, sur la manière généreuse dont il en avait usé envers milady; il flatta, il caressa tour à tour tous les genres de vanité; vieux moyen, mais qui réussit toujours près du plus sot, comme avec le plus spirituel. Eh ! tous les hommes ne vivent-ils pas d'encens? Il n'y a pas jusqu'à ma cuisinière *Pierrette* qui ne sourie quand je lui dis quelle m'a fait une bonne sauce.

Vous sentez que mon oncle, flatté de la visite d'un maréchal-de-camp, cordon rouge, plus flatté encore des choses obligeantes qu'on lui adressait, était disposé à recevoir favorablement toute espèce de proposition. L'adroit commandant se garda bien d'en faire aucune; il se contenta d'insinuer qu'il était étonnant qu'un homme comme mon oncle perdît son temps dans une petite ville; qu'il était fait pour briller à Paris, y faire valoir ses services, et en obtenir la récompense.

Il n'en fallait pas davantage pour allumer l'imagination de Thomas. Il achète à l'instant même une chaise et une malle. Il met dans l'une ses effets, il monte dans l'autre après avoir garni les coffres et les poches de son argent, d'une bouteille de rhum, et d'une paire de pistolets à deux coups, et le voilà sur la route de Saint-Omer, savourant par avance l'importance du rôle qu'il va jouer à Paris.

Il a de quoi vivre tranquille et heureux, et il cherche ce qui ôte à jamais tout cela. Il est ignorant et inepte, et il prétend à tout. Pauvre Thomas ! il ne sait pas que le mérite même prépare sa chute par son élévation. Que de Thomas dans ce monde !

CHAPITRE IV

Mon oncle tranche du grand seigneur.

Il allait jour et nuit; il payait ses guides comme un prince, et en trente-six heures il fut rendu à la porte Saint-Martin. Là son postillon lui demanda où il descendait. « Où tu voudras, pourvu que je sois au mieux. » Les maîtres d'hôtels garnis donnent pour boire à ceux qui leur procurent certaines pratiques ; le postillon de mon oncle se trouvait bien d'en mener à l'hôtel Grange-Batelière, et, bonne ou mauvaise, ce fut à cette auberge que mon oncle descendit. Heureusement pour lui, et malheureusement pour sa bourse, elle était digne d'un duc et pair.

L'habit galonné, le chapeau à plumet, et sept ou huit sacs pleins d'or et d'argent, valurent d'abord à mon oncle la plus haute considération. « Quel appartement veut monsieur le marquis ? — Le plus beau. — Quel souper ? — Le meilleur. — On l'introduit à un premier de cent écus par mois, et on le sert à un louis par repas.

Restait à remplir avant que de se coucher une formalité sur laquelle mon oncle ne comptait pas. La police de Paris a la manie de vouloir connaître tous ceux qui arrivent, et, selon l'usage, le premier garçon se pré-

sente le registre à la main. « Monsieur le marquis veut-il bien écrire son nom? — Je n'écris jamais. — J'écrirai pour lui s'il l'ordonne. — A la bonne heure. — Quel nom, s'il vous plaît! — Thomas. — Mais le nom de famille... » Ici mon oncle est très embarrassé; il se mord les lèvres un moment... « Eh! parbleu, Thomas, marquis de la Thomassière. Ah... à propos d'écrire... tu m'auras un homme intelligent qui me serve à la fois de valet de chambre et de secrétaire. Je n'aime pas à me mêler de mes affaires, cela me fatigue la tête. — J'ai ce qu'il vous faut, monsieur le marquis.

« Allons, dit mon oncle en se couchant, me voilà marquis sans m'en douter. J'en soutiendrai la dignité du mieux qu'il me sera possible. Après tout, je ne serai pas le premier faquin qu'on aura respecté pour son argent. »

Le lendemain d'assez bonne heure on lui présente un jeune homme bien tourné, d'une figure agréable, d'un caractère franc et gai. Il plut d'abord à mon oncle : « Combien veux-tu gagner? — Ce qu'il vous plaira, monsieur le marquis. — Voilà comme j'aime qu'on me réponde. Reste avec moi, et tu seras content. » Le jeune homme fait une profonde révérence. « Avance un fauteuil, et viens t'asseoir près de mon lit... plus près que cela... plus près encore... point de respect, je t'en dispense... Bon... écoute, à présent. Je ne suis marquis que de la façon du garçon d'auberge. Je suis un pauvre diable qui ai rossé les Anglais et qui veux manger agréablement ma part des cinq mille pièces de toile que je leur ai prises ; mais puisque je me trouve anobli sans m'en douter, je resterai noble, et je continuerai à m'appeler M. de la Thomassière pour les autres. Pour toi, je serai tou-

jours Thomas, parce qu'il me faut un camarade, et j'aime autant que tu le sois qu'un autre. Voilà un article réglé. Quant à la manière de jouer mon rôle de marquis et de me divertir, je ferai ce que tu me conseilleras, parce que je t'avoue que je n'y entends rien. Allons, parle à ton tour. »

Le jeune homme était le fils d'un huissier de Pontoise qui avait volé son père, qui s'était engagé, qui avait déserté, qui s'était fait mauvais comédien, ensuite plus mauvais auteur, puis rat-de-cave, puis maître à danser, puis espion de police, et qui, pour dernière ressource, cherchait des dupes de tous côtés. Il était entré chez mon oncle avec l'intention de lui voler son argent et de disparaître. Sa franchise lui gagna le cœur, et il se borna à l'intention, très honnête pour lui, de l'aider à expédier promptement son magot. Voilà de la probité pour un fripon. Il a la parole.

« — Puisque monsieur le marquis me permet... — Thomas, je te dis. — Puisque monsieur Thomas... — Thomas tout court. — Puisque Thomas veut bien s'en rapporter à moi... — A la bonne heure. — Je lui ferai observer que le titre de son camarade qu'il me donne m'autorisant à l'accompagner partout... — C'est comme je l'entends. — Il lui faut un domestique pour faire l'appartement, soigner son linge, le coiffer, l'habiller et répondre en notre absence. — Bien. — Plus, un petit laquais joliment habillé pour les commissions du matin et monter derrière le carrosse. — Bien. — Un carrosse de remise au mois. — Bien. — Une maîtresse. — Je n'aime pas les femmes. — Il faut avoir l'air de les aimer et d'en avoir besoin; c'est le bon ton. — Et ça coûte-t-il cher une maîtresse? — Mais... pour trente louis par mois

je vous aurai une femme que vous pourrez avouer. — Voilà de l'argent bien mal employé, et jusque là je ne trouve rien de bien divertissant. Voyons enfin comment tu m'amuseras, car il faut que tu m'amuses.

« — Le matin nous allons dans votre carrosse aux Champs-Elysées ou au bois de Boulogne. Nous nous promenons une heure à pied... — Ah ! — Nous déjeunons... — Oui, avec un jambonneau ou une côte de bœuf.— Nous revenons chez vous; vous faites la grande toilette... — C'est fatigant cela. — Et nous allons à l'hôtel d'Angleterre... — Quoi faire? — Jouer jusqu'à l'heure du dîner. — Ah ! oui, au *pandour*, par exemple, aux *petits paquets*. — Fi donc! au *creps*, au *pharaon*, au *trente et quarante*. — Je ne sais pas ces jeux-là. — Je vous les apprendrai. C'est une science très utile, et si, par hasard, on se ruine, on a la ressource de se faire banquier, et de ruiner les autres à son tour. — Je n'entends pas trop ce que tu dis là.. Après le jeu, voyons ? — Nous venons nous mettre à table... — Et nous dînons bien. — Après dîner, le spectacle; après le spectacle, vous allez souper et coucher chez madame.. — Madame qui ? — Votre maîtresse. — Ah ! il faut que je couche avec elle ? — Sans cela elle croirait que vous la méprisez. — Qu'importe, pourvu que je la paye ? — Mais alors elle vous donnerait un ridicule dans le monde. Elle insinuerait que les Anglais vous ont privé... vous savez bien? — Non, mais c'est égal. Allons, je coucherai avec madame pour éviter le ridicule. — Et le lendemain ? — Variété de plaisirs. Versailles, Fontainebleau, Saint-Cloud, vous offriront des jouissances nouvelles. — Et de bonnes auberges ? — Excellentes. — Ah ! j'oubliais... — Qu'est-ce que c'est ? — Vous ne pouvez vous mon-

trer deux jours de suite avec votre habit galonné. — Il est tout neuf. — Il sent la province. Il vous faut deux robes de chambre ici, et deux chez madame; quatre déshabillés du matin; cinq ou six habits complets, brodés en argent ou en soie; une montre à répétition avec une poignée de breloques; un solitaire au petit doigt; une boîte d'or... — Je ne prise pas, je fume. — Vous y mettrez du café en poudre; mais il faut la boîte d'or. Sur le dessus un portrait de femme, que vous ne connaîtrez pas, que vous aurez acheté rue Saint-Honoré, et qui sera entouré de brillants. — Ah ça, du train dont tu y vas, je n'aurai pas d'argent pour six mois. — Je ne vous propose pourtant que l'exact nécessaire. Que diriez-vous si je vous parlais d'un hôtel, de chevaux anglais, d'une meute, de piqueurs, d'une petite maison, d'une... — Hé, je t'enverrais au diable. — Vous voyez que je suis modéré, et si vous voulez paraître à la cour... Si je le veux, je le crois. Ne faut-il pas que je demande le commandement d'un vaisseau de ligne ? — En ce cas, je ne puis rien rabattre. — A la vérité, quand on a mangé son dernier louis, il est indifférent d'avoir joui six mois ou six ans, comme il est égal, le jour qu'on meurt, d'avoir vécu cent ans ou de n'en avoir vécu que trente. — D'ailleurs, quand on veut se ruiner, il est avantageux de le faire dans sa jeunesse. — Oui, on a le temps de recommencer sa fortune. Définitivement, je crois que tu as raison. Allons, prends de l'or dans tes poches, et vois à arranger tout cela... Ah ! encore un mot. Il faut penser à tout avant que de se ruiner. Tu iras dans la rue des Prêtres: tu demanderas Mme Riboulard, la femme du sergent du guet, et tu me l'amèneras. — Et que voulez-vous faire

de cette femme-là ? — Ecoute, mon ami, je ne suis pas fier, quoique je sois marquis. Je t'avoue tout naturellement que cette femme-là est ma mère, et je veux lui faire du bien pendant que j'ai de l'argent. — Mais, monsieur, il n'est pas de bon ton d'avouer de tels parents — Comment t'appelles-tu ? — Robin, pour vous servir. — Eh bien, monsieur Robin, quand il vous arrivera de me donner de semblables conseils, je vous f... par la fenêtre. — Pardon, monsieur, point d'humeur pour une bagatelle. Je vais vous chercher Mme Riboulard, puisque vous le voulez ainsi. »

Robin sort. Mon oncle se fait apporter des pipes et du tabac haché, un saucisson et du vin blanc. Il mange, il fume, il boit pendant trois heures consécutives, et, ne sachant que faire, il se plante devant une croisée ouverte, et il siffle tous les airs anglais et français qui lui passent par la tête.

Un jeune seigneur qui logeait au-dessous, et qui avait la fibre irascible, se trouva incommodé du sifflement prolongé de mon oncle, et l'envoya prier poliment de se taire. Mon oncle ne répondit rien au valet de chambre, ne se tourna seulement pas de son côté, leva les épaules, et continua de siffler.

« Apporte-moi mon cor, Germain, dit le jeune seigneur, que j'en donne à tout assourdir, et que je couvre cet ennuyeux siffleur. » Germain ouvre aussitôt une croisée, présente l'instrument qui résonne aussitôt, et d'un faux à faire fuir tous les chats du quartier. Mon oncle se hâte de se retirer ; il se sauve dans son salon, dans son boudoir, dans son arrière-cabinet ; il ferme toutes les portes sur lui, et le son aigu et discordant du cor le suit et le fatigue partout. Vingt

fois il est sur le point d'aller étriller le corneur, et vingt fois il est retenu par la crainte de compromettre sa noblesse en se comportant comme un goujat. Il tire toutes les sonnettes, et sonne à tout casser. Trois ou quatre garçons arrivent : « Allez dire à cet homme qui corne ici dessous qu'il me rompt la tête, et que je lui conseille de finir. » Les garçons rendent le message sous des formes plus honnêtes; M. le comte leur répond flegmatiquement : « Chacun est maître chez soi, » et il se remet à corner.

Mon oncle savait qu'un marquis doit repousser l'injure par l'épée, mais il avait ouï dire aussi qu'il mettrait les rieurs de son côté en ripostant à un trait piquant par un trait d'esprit : il en imagina un à sa manière. Il ordonna qu'on fît monter à l'instant trois porteurs d'eau. « Voilà trois livres, mes amis, laissez-moi vos seaux; vous reviendrez dans une heure. » Il passe dans son antichambre, prend le manche d'un long houssoir, attache à un bout la corde de sa malle, à l'extrémité de la corde une épingle noire pliée en deux, et à la pointe de l'épingle le reste de son saucisson. Il vide les six seaux par la chambre, s'assied sur son lit, et y reste avec un sérieux imperturbable, son manche de houssoir à la main.

M. le comte cornait toujours. Bientôt l'eau filtra à travers le plafond, quelques gouttes qui lui tombèrent sur la tête, poudrée à blanc, lui firent quitter son cor, et attirèrent son attention. Il voit cette pluie artificielle devenir plus forte, se convertir en orage. Au bout de cinq minutes c'est la cascade de Saint-Cloud. Le comte, étourdi de cette inondation subite, ramassait avec Germain ses plus beaux habits, qu'on avait mis à l'air sur des fauteuils. Trempé jusqu'à la

peau, il prenait à la hâte une veste d'une façon, une culotte d'une autre; sur sa tête un chapeau à plumet, sous l'autre la robe de chambre à fleurs d'argent, et il courait de pièce en pièce pour soustraire ses effets au torrent qui s'étendait partout. Furieux, et ne sachant plus que faire, il prit le parti de jeter tout par les fenêtres, et monta chez mon oncle pour apprendre la cause de cet étrange événement.

Il le trouve dans la même position : « Il est bien extraordinaire, monsieur le marquis, bien inconcevable qu'un homme de qualité se permette... — Monsieur, chacunest maître chez soi. Vous donnez du cor; moi, je pêche...

» — Monsieur le marquis, reprit le maître de l'hôtel, que Germain venait d'avertir, on est maître chez soi, mais à certaine condition. Je ne vous ai pas donné le droit de pêche dans mes domaines, et vous voudrez bien n'y plus pêcher à l'avenir. Prenez la peine de descendre et voyez dans quel état vous avez mis mes meubles. »

C'était comme s'il eût parlé à un mur. Mon oncle, l'œil constamment fixé sur sa ligne, n'avait pas l'air de s'apercevoir qu'il y eût quelqu'un avec lui. Tout à coup la corde de cette ligne est entraînée rapidement dans différents coins de la chambre : Thomas, étonné, tire et enlève... quoi? une alose, un saumon, une carpe? c'est un rat d'eau qui s'est trouvé pris dans un des seaux, et que l'odeur du saucisson a attiré. A la vue de l'animal, le rire prend à mon oncle; il se communique au comte, au maître d'auberge, à Germain. On ne boude plus, on ne s'en veut plus. On convient gaiement que le comte renoncera à son cor, Thomas à la pêche, et qu'il payera le dégât, s'il s'en trouve après que les meubles seront secs.

Cette historiette courut tout l'hôtel. Elle passa dans les hôtels voisins, sur le boulevard, au Marais, au faubourg Saint-Jacques. La *Gazette de France*, toujours remplie de présentations, de deuils de cour, et d'autres choses aussi importantes, ne dédaigna point de la recueillir. On la chanta sur le Pont-Neuf, dans les carrefours (le théâtre du Vaudeville n'existait point encore). Enfin, pendant vingt-quatre heures, tout Paris ne s'occupa que de mon oncle.

Le calme était à peine rétabli, que M. Robin parut, suivi d'un cortège nombreux. Il voulait paraître laisser à mon oncle le plaisir du choix, qu'il était bien sûr de diriger à son gré, et il s'était arrangé d'avance avec les vendeurs, qui lui abandonnaient un profit honnête. C'étaient des tailleurs, des bijoutiers, des laquais, des loueurs de carrosses, des marchands de dentelles, chargés de mille choses précieuses, et enfin une petite fille de quinze ans environ, très déguenillée, et pourtant très jolie, que Robin avait eu beaucoup de peine à trouver. Bien que mon oncle n'aimât pas les femmes, il remarqua d'abord celle-ci : le sexe ne perd jamais entièrement ses droits, et il demanda ce que c'était. « C'est votre sœur, lui dit Robin à l'oreille. — Ma sœur ! reprend mon oncle tout haut, je ne savais pas que j'en eusse une; mais puisque cela est ainsi, qu'on donne un fauteuil à ma sœur. Vous autres, qui venez ici me gagner ou m'attraper mon argent, vous resterez debout, et dans le respect. »

Il s'entretint longtemps avec Mlle Suzanne, qu'il ne connaissait pas, parce que Rosalie l'avait mise au monde à la campagne; parce qu'on l'avait laissée trois ans en nourrice; parce qu'elle en avait passé quatre autres à

l'hôpital d'Etampes, où sa nourrice, qu'on ne payait pas, l'avait enfin placée; parce que lui, Thomas, était sorti très jeune des foyers maternels ; enfin, parce que la petite, dont Mme Riboulard ne voulait pas faire une *Rosalie*, était passée de l'hôpital chez une couturière, à qui le vieux ladre ne voulait rien donner, et envers qui, par cette raison, on avait engagé Suzanne à douze années de travail gratuit. Elle apprit à son frère le marquis la mort de madame leur mère, la prise de possession du mobilier et de l'argent comptant par Riboulard et sa nomination à la tutelle de sa fille, qui, par cette autre raison, manquait de tout, et s'en retournait avec une paire de soufflets quand elle allait demander un écu. « Suzanne, lui dit mon oncle, retourne chez ta couturière. Dis-lui que M. de la Thomassière veut lui parler, et qu'elle ait à te suivre. Va, mon enfant, tu seras contente de moi.

« Ah! monsieur, reprit un jeune homme de vingt ans à peu près, elle ne vous a pas tout dit. Sa maîtresse ne lui apprend presque rien, la traite comme une servante et la laisse mourir de faim. — Cela est-il vrai, Suzanne? — Mon frère, je n'osais vous le dire. — Reste ici, et que ta couturière aille au diable. — Mais je suis engagée... — Qu'elle vienne te réclamer, et je lui ferai voir le cas que je fais de pareils engagements. Mais, dis-moi un peu, quel est ce gentil jeune homme qui vient de prendre ton parti? — C'est mon amoureux, mon frère. — Ah! c'est ton amoureux? Pour le mariage, ou pour autrement? — Nous nous marierons dès que nous le pourrons; nous en avons grande envie parce que nous sommes bien sages. — Et en attendant?... — Il me nourrit en partie de ses épargnes. — Diable! c'est

donc un honnête garçon ? — Oh ! oui, bien honnête. — Et que fait-il ? — Il est écrivain public sous le charnier des Innocents. — C'est un état, ça ? Approche, luron. On dit que tu veux être mon beau frère ? — Ah monsieur, si j'osais... — Veux-tu être mon beau-frère ? — S'il m'était permis d'aspirer... — Oui ou non, veux-tu être mon beau-frère? — Hé, sans doute, monsieur... — Touche là, c'est une affaire finie, — Mais mon père, mais le sien... — Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? Sont-ce vos pères qui se marient ? c'est vous ; c'est moi qui paye la dot, et qui consens. Que ces pères-là s'aillent promener. Robin, va-t-en chez Riboulard. Dis-lui que je suis revenu d'Angleterre, et que j'ai onze pouces de plus que quand je l'ai si bien étrillé. Dis-lui que je lui pardonne le mal qu'il nous a fait à Suzanne et à moi, à condition qu'il te remettra à l'instant ce qui revient à la future du bien de sa mère ; sinon, que j'irai lui rendre visite. Tu diras à l'autre père que je donne quatre mille francs à son fils pour faire barbouiller sa boutique à neuf et établir sa marmite, et tu leur enjoindras à tous deux de ne plus se mêler de cette affaire-là. — Mais, monsieur, vous oubliez... — Quoi ? — Que voilà dix personnes qui attendent. — Traite avec eux. qu'ils fournissent, paye, et qu'ils me laissent en repos. Dis-donc, beau-frère, comment t'appelles-tu ? — Il s'appelle Vernier. C'est un joli nom, n'est-ce pas, mon frère ? — Vernier, voilà vingt-cinq louis. Va acheter quelque chose à ta femme, car elle est à prendre avec des pincettes, et ne faites pas de sottises en route. Vous reviendrez tous les deux dîner avec moi. » Et la petite Suzanne prend le bras de son amoureux, et ils s'en vont riant, s'embrassant, sautant et chantant.

Mon oncle resté seul, et fatigué des belles choses qu'il avait conçues et dites, s'humecta la bouche d'une seconde bouteille de vin blanc et d'un petit pain d'une livre. Il prit ensuite son épée et son chapeau à plumet, et fut se promener deux heures sur le boulevard. Malgré son air hetéroclite, les femmes le regardaient en dessous; les hommes souriaient de sa tournure, et les carrosses se rangeaient, parce qu'il avait pris le milieu du pavé, et qu'il ne se détournait jamais, en dépit des *gare, gare donc!* mille fois répétés.

En rentrant à l'hôtel, il trouva dans la cour un homme de très mince apparence, et qui attendait là, parce que son extérieur lui avait fait interdire l'entrée des appartements. Il avait de mauvais souliers, des bas crottés, un habit noir complet, usé et jauni par les ans, une perruque à boudins, qui paraissait faite avec du chiendent, et la moitié d'un chapeau sous le bras. Il aborda, avec vingt révérences, mon oncle. qui lui demanda brusquement ce qu'il voulait. « Je suis le père Vernier... — Qu'est-ce que cela me fait, à moi? — Qui viens... — T'opposer au mariage? — Y donner mon consentement; vous remercier et... — Chercher le présent de noces? Tiens, voilà vingt écus, va t'habiller, et que je ne te revoie plus : ma sœur n'épouse que son mari. »

Le bonhomme s'en allait en essuyant une larme arrachée par ce propos humiliant. Mon oncle lui vit passer un vieux mouchoir à tabac sur ses yeux éraillés, et il sentit certaine émotion... « Habit noir, reviens ici. Après tout, tu vas être le beau-père de Suzanne. J'ai eu tort de te rudoyer, et je t'en demande pardon. Allons, entre, brave homme, et tu te mettras à table avec nous. Ah! te

voilà, Robin. Eh bien, que t'a dit le vieux Riboulard? — Il m'a remis ce papier. — Lis-moi cela. »

C'était le consentement, en bonne forme, du sergent, qu'il ne donnait pourtant que sous la condition expresse qu'il jouirait, sa vie durant, des biens de feu sa femme, et qui n'offrait en dot à Suzanne que ses bénédictions. « Ah! le vieux coquin! il l'a échappé il y a cinq ou six ans; mais je vois qu'il faut en finir, et je vais l'expédier. — Mais, monsieur... reprend Robin. — Le faire périr sous le bâton. — Tuer de sang-froid... — Je suis en colère. — Un vieillard sans défense! — Hé, que n'a-t-il trente ans de moins!— Vous, vainqueur sur la terre et sur l'onde, vous, souiller votre gloire par une telle action! — Tu te moques de moi! où serait l'avantage de la force, si on n'en abusait pas selon ses passions, ou son intérêt. — Les voies juridiques, continue le père Vernier, sont plus sûres et plus douces. — Es-tu procureur, toi? — Je ne suis que clerc d'huissier, monsieur; mais j'entends les affaires. — Puisque tu les entends, termine-moi celle-ci dans les vingt-quatre heures. — Ah! monsieur, que demandez-vous là? Il faut présenter requête pour obtenir permission d'assigner; délivrer assignation pour la prochaine audience; voir remettre sa cause deux ou trois fois au moins; recevoir signification d'appel, après avoir gagné en première instance, et plaider enfin au parlement. — Jusqu'à la mort de Riboulard, n'est-ce pas? Allons, allons, je vais terminer ce procès-là dans un tour de main. — Mais songez donc, monsieur, que c'est le père de votre sœur? — Pourquoi un Riboulard est-il père? — Mais, monsieur... — Plus de raisons, monsieur Robin. Donne-moi le manche de ma ligne à pêcher, et partons.

Il partait en effet, armé d'un bâton de huit pieds, quand la petite sœur rentra avec son amoureux. Elle était si jolie avec son bonnet rond et son ruban rose, son déshabillé de *cirsakas* et ses petits souliers jonquille, que mon oncle s'arrêta un instant pour la regarder. Ce n'était point la nature embellie par l'art, c'était la nature dégagée des mauvaises herbes qui l'étouffent, et parée de sa propre beauté. Suzanne, mise au fait en deux mots par Robin, adressa à Thomas des choses si tendres et si persuasives; elle pleura de si bonne grâce; elle l'embrassa si à propos, que mon oncle jeta le manche de sa ligne à trente pas, ordonna qu'on servît, et se mit à table avec tout son monde.

On y régla les préparatifs du mariage, qui, avec une dispense de bans, ne pouvait se faire que dans dix jours, au grand mécontentement de mon oncle : il aurait voulu terminer le soir même. Ne pouvant mieux faire, il arrêta que Suzanne, qui n'avait plus d'asile, logerait à l'hôtel; que le jeune Vernier y mangerait jusqu'à son mariage, et son père quand on l'inviterait. On mangea bien, on but mieux, on rit, on chanta. Suzanne parla, au hasard, de l'Opéra, qu'elle n'avait jamais vu, et elle en parla avec enthousiasme. Rien de si beau que ce qu'on ne connaît pas, et Thomas, qui s'attachait véritablement à la petite personne, lui promit de l'y mener le soir même, et Suzanne de se frotter les menottes, en riant, sous sa serviette, et Vernier de lui dire à l'oreille qu'il prendrait un *parterre*.

« Mais, monsieur, reprit Robin, dont les plans se trouvaient dérangés, madame doit aller aux Italiens. — Qu'elle vienne à l'Opéra. — Quelle dame? poursuivit Suzanne. — C'est une femme de louage que Robin m'a procu-

rée, que je paye fort cher, et qui s'imagine que je courrai après elle. Qu'elle gagne son argent et qu'elle trotte. — Mais, monsieur, dit encore Robin... — Voyons, finiras-tu? — Mademoiselle, toute jolie qu'elle est, ne peut se montrer aux premières loges en déshabillé. — Pourquoi cela? n'est-elle pas ma sœur? n'aura-t-elle pas payé sa place? ne serai-je pas avec elle? qui oserait lui dire quelque chose? — Mademoiselle, interrompit le jeune Vernier, n'est pas riche; ses habits sont simples, mais propres, et on ne doit rougir que de se mettre au-dessus de son état. — *Bravo!* beau-frère, tu es un garçon de bon sens, et je vois que je serai toujours ton ami, Allons, Robin le bavard, du café, des liqueurs, de l'eau-de-vie, mes pipes et du tabac. »

Pendant que mon oncle digérait en fumant, que le père Vernier dormait sur la table, et que les jeunes gens causaient dans l'embrasure d'une croisée, les fournisseurs arrivèrent à la file. Dans six heures de temps, on avait procuré à mon oncle tout ce qui donne l'extérieur d'un homme d'importance, et quand il eut sur le corps son habit de drap d'argent brodé en or sur toutes les tailles, il ressembla à bien d'autres, dont tout le mérite est dans leur couverture.

L'ensemble des emplettes montait à 10,000 francs environ, sur lesquels le modeste Robin ne gagnait guère que cinquante louis. Mou oncle, en se faisant lire les articles, se récriait sur les prix de quelques-uns; mais son *factotum,* versé dans la connaissance du cœur humain, lui ferma la bouche par une galanterie à laquelle Thomas ne s'attendait pas. Il lui présenta une pipe en or, dans un étui plat de galuchat vert, sur lequel était un camée, fait à la

hâte, représentant le château forcé par mon oncle, et, dans l'éloignement, un vaisseau après lequel il courait dans sa chaloupe. M. le marquis jeta les bras au cou de Robin, l'embrassa très cordialement, et ne marchanda plus.

Mon oncle, enchanté de sa pipe d'or, l'emplit et la vida deux fois, après quoi il présenta à Suzanne son poignet couvert d'un gant blanc; de l'autre main, il souleva la basque gauche de son habit d'argent, et il traversa la cour avec sa sœur, en se donnant tous les grands airs que sa mémoire put lui fournir : enfin, il lui donna la droite dans son carrosse, et ordonna emphatiquement à son cocher de toucher à l'Opéra.

Robin, qui pensait à tout, avait pris les devants. Il était allé d'abord prévenir madame que monsieur ne voulait point aller aux Italiens, et que si elle avait envie d'avancer ses affaires, il fallait, avec un homme comme mon oncle, qu'elle fît les premiers pas. Il était venu, de là, à l'Opéra, louer une loge très étroite, bien sûr que Suzanne laisserait le devant à son frère le marquis. Son intention était de l'empêcher de se mettre en évidence, et, dans tous les cas, il comptait lui jeter sur les épaules un riche mantelet noir dont il s'était muni. Quel homme précieux que ce Robin, s'il eût eu des mœurs et de la probité! Ah! on ne peut pas tout avoir, et aujourd'hui, on se passe plus aisément de ces bagatelles-là que d'autre chose.

Le remise arrive; le nouveau laquais ouvre la portière; Robin présente la main au marquis et à sa sœur. Le drôle avait endossé l'habit de velours aux trois couleurs. « Ah! ah! monsieur Robin, vous ne vous êtes pas oublié. — Ma foi, monsieur, vous m'avez élevé au rang de votre camarade, et

si je suis loin de vous par le mérite, j'ai voulu m'en rapprocher un peu par le costume. — Allons, je te passe l'habit de velours. Marche devant et conduis-nous.

« Quelle diable de loge as-tu prise-là? — C'est la seule qui restât à louer. — Hé! comment veux-tu qu'on voie mon bel habit? — Vous vous mettrez sur le devant. — Et ma sœur, maître faquin? La prends-tu pour ma servante? Passez là, mademoiselle; vous, monsieur Robin, mettez-vous derrière, et moi, je vais étaler ma broderie au balcon. »

Robin se hâta de tirer de sa poche le mantelet noir, et le présenta d'un air tout à fait gracieux. « Je te remercie de tes attentions; mais mademoiselle ne mettra pas cela. Les manteaux et les mantelets ne conviennent qu'aux bossus, et je veux que la petite fille paraisse avec tous ses avantages. — Mais, monsieur... — Paix! — Permettez... — Paix! paix donc! » Et Robin se tut, de peur que mon oncle ne donnât un spectacle dans sa loge avant celui qui allait commencer.

L'occupation du parterre qui attend est d'examiner les femmes. Dès que Suzanne, jolie comme les amours, faite comme les grâces, parut sur le devant de la loge, un murmure général d'approbation se fit entendre. Elle rougit et baissa les yeux. On avait loué ses agréments; on applaudit à sa modestie. Toutes les mains partirent à la fois, et personne ne s'aperçut qu'elle eût un bonnet rond et un déshabillé de cirsakas. Les craintes de Robin se dissipèrent, et mon oncle, debout au balcon, criait à tue-tête : « C'est ma sœur, enfants. Pas vrai, qu'elle est jolie? » Malheureusement ces mots heureux se perdirent dans les applaudissements.

Le spectacle commença. Suzanne, qui

n'avait pas d'idée de l'Opéra, était tout yeux et tout oreilles; mon oncle se partageait entre Armide et Suzanne, et on n'ouvrait pas une porte que Robin ne cherchât madame, qu'il ne découvrait nulle part, et qui pourtant devait être arrivée. Il l'aperçut enfin aux troisièmes, dans le négligé le plus agaçant. Il fut joindre mon oncle, et lui dit qu'il allait le présenter.

En montant les degrés, en longeant les corridors, il instruisit le marquis de la manière dont il fallait aborder madame pour se conformer à l'usage. Il lui dicta presque le compliment qu'il fallait lui adresser pour être encore selon l'usage. Mon oncle ne l'écoutait pas, et chantonnait en se balançant sur la pointe du pied :

Malgré la bataille
Qu'on donne demain,
Çà, faisons ripaille,
Charmante Catin, etc.

Robin, humilié du peu de cas qu'il faisait de ses avis, se pinçait les lèvres. Il mit monsieur auprès de madame et se retira.

Mon oncle ne savait pas faire de compliments ; il savait moins encore faire l'amour. Il s'assit tout rondement à côté de madame, qui, pour se donner le temps de voir venir, jouait de la prunelle et de l'éventail. Il lui prit le menton, lui fit lever la tête, et la regarda un moment ; il lui ôta ses gants, examina ses mains et jeta un coup d'œil sur sa gorge à peu près découverte. « Voyons la jambe à présent. — Comment, monsieur, le premier mot que vous m'adresser est une insulte ! — Je t'insulte, parce que je veux connaître mes propriétés? Allons, voyons cette jambe. — Mais, monsieur, vous êtes d'une grossièreté... — Je me suis engagé à

te payer, et pas du tout à être poli ; tu t'es engagée, toi, à te ployer à mes fantaisies. Je suis assez content de ce que j'ai vu, voyons le reste. — Mais quelle horrible manière de faire l'amour ! — Je ne t'aime pas, la fille, et je ne t'aimerai jamais. Je te prends, parce qu'un marquis doit avoir une maîtresse, et je veux savoir ce que j'ai pris. — Mais à à l'Opéra, dans une loge !... vous êtes d'une pétulance, d'une tyrannie, vous autres seigneurs... » Et madame, qui voulait affecter un reste de décence, enfila une kyrielle de grands mots dont l'effet lui parut admirable, car mon oncle l'écoutait attentivement, et avait cessé de parler et même d'agir.

Ce n'étaient pas ces grands mots qui opéraient sur la raison de Thomas; c'étaient des souvenirs éloignés, des idées confuses, de l'incertitude... Il prit encore madame par le menton, lui fit encore lever la tête, et l'embrassa sur les deux joues : « Comment, c'est toi, ma pauvre Louison? — Je m'appelle d'Armence, monsieur. — Allons, pas de grimaces. Que diable, tu n'as pas oublié tes cordeliers de la rue des Prêtres, ni ton diablotin, ni ton officier recruteur, ni les dix écus que tu as donnés au fifre qu'il a enrôlé chez toi. » Louison fixe mon oncle à son tour; elle retrouve les premiers traits de son enfance ; elle applaudit aux changements heureux que son physique a éprouvés. Exclamations, reconnaissance, transports, félicitations, tout est prodigué; cela ne finissait point.

« Ah ça, dis-moi un peu comment tu es devenu marquis. — Comme toi femme de qualité — Mais c'est que tu n'en as que l'extérieur. — Comme toi celui de la décence. — Au reste, je suis bien aise de te revoir. — Et moi aussi, et puisqu'il faut que j'aie une

maîtresse, j'aime mieux te voir dans mon garde-meuble qu'une autre. Je te trouvais très bien autrefois, et tu n'es pas encore très mal. »

En effet, Louison n'avait que vingt-six ans; elle était moins jolie, mais plus belle. A la vérité, elle devait quelque chose à l'art; mais c'était superbe pour un marquis de hasard. Elle était revenue à cette classe d'hommes, parce que les filles n'ont qu'un moment pour faire fortune; que Louison ne l'avait pas saisi, et qu'elle était trop heureuse que Robin, qui en était fatigué, lui procurât des *passades*, dont elle partageait le produit avec lui.

Thomas, très neuf en amour, éprouvait certains mouvements de curiosité. Il n'écoutait plus les plaintes ni le désespoir d'Armide; sa vivacité ne s'accordait pas avec le maintien qu'on exige au théâtre, ni les délais avec son caractère. Il proposa à Louison d'aller prendre l'air; il ordonna à Robin en passant de reconduire sa sœur à l'hôtel, de la respecter comme un autre lui-même, et il monta avec sa belle dans le premier fiacre qui se trouva.

Mme d'Armence, qui comptait vraiment avoir un seigneur provincial à *plumer*, avait tout disposé pour donner d'elle une certaine idée. Sa chambre, la seule qu'elle possédât, était frottée à neuf, ses fauteuils battus, ses flambeaux de cuivre passés au blanc d'Espagne et chargés de bougies; sa *bonne* avait mis le tablier blanc, et le traiteur du coin avait préparé un joli souper, qu'on lui avait payé d'*avance* avec l'argent qu'avait fourni Robin.

« Sais-tu, dit mon oncle en entrant, que tu n'a pas l'air de la veuve d'un ambassadeur? C'est un taudis que ça. — N'est-il pas vrai,

mon ami? mais tu me logeras convenablement. — Bah! — Tu payeras mes dettes? — En vérité! — Tu m'avanceras six mois? — Compte là-dessus. — Et je te serai fidèle... — Comme à ton ambassadeur. — Ah! mon ami, mon petit ami, mon bon ami, que penses-tu là, que me dis-tu là?..... Il y a de quoi me faire mourir. — Ce sont tes affaires. Allons, pas de phrases, et fais monter le souper. »

C'étaient des entremets, des fruits, des confitures, des glaces, du vin de liqueur... « Eh! d'Armence, je ne commence jamais par le dessert. — Mais, mon ami, je te sers un ambigu : c'est un souper de seigneur. — Oui? eh bien! fais-moi souper en matelot. — Quand on soupe trop copieusement... — On dort mieux. — Tu comptes donc dormir? — Parbleu, n'est-ce pas pour cela qu'on se couche? — Tu es bien novice, mon ami. — Je ne te ferai pas le même reproche. » Vous voyez, qu'à beaucoup d'autres talents, mon oncle joignait quelquefois celui de l'épigramme.

En décrottant un aloyau et une longe de veau qu'il s'était fait monter, en les arrosant fréquemment d'un vieux vin de bordeaux, en répondaut aux agaceries et aux caresses de Louison, la curiosité de mon oncle se changea en certaine velléité fortement prononcée, et comme il cédait à ses appétits de tous les genres, il se leva brusquement, jeta son habit sur un fauteuil, et dans un tour de main, il fut déshabillé. — « Allons, la fille, à moi. Plus vite que cela, ou je déchire robe et jupons. Voyons si la chose vaut les sottises qu'elle fait faire à la plupart des hommes. Est-ce là tout? reprit-il quand il eut fini. — Oui, mon ami. — Ma foi, c'est bien bête. — Et le plaisir de recommencer?... — Ah! on recommence? — Oui, mon ami. — Recommençons...

— Oh çà, mais c'est toujours la même chose. — Oui, mon ami. — Et ce sera la même chose dans six mois, dans dix ans? — Oui mon ami. — En ce cas, restons-en où nous en sommes; me voilà guéri pour la vie. C'est un singulier corps que M. Robin! ajoutait-il en se rhabillant, Vous verrez que pour plaire à M. Robin je jouerai au cheval de poste et que je payerai après avoir eu toute la peine! Cela serait plaisant. — Eh! mon ami. que fais-tu là? — Tu le vois bien. —Que vas-tu faire? — M'en aller. — Voilà la première fois que j'essuie un pareil affront. — Il y a commencement à tout. » Et mon oncle avait pris son chapeau et son épée, et il avait la main sur le loquet.

D'Armence, qui croit sa proie prête à lui échapper, essaye d'abord le désespoir : c'est le cheval de bataille des femmes. Celle-ci crie, elle sanglote, elle s'arrache les cheveux, elle prend un couteau pour se percer le sein. Thomas la regarde faire, et lui rit au nez. Furieuse, elle redevient Louison; elle tempête, elle jure, elle prend mon oncle au collet, et proteste qu'il payera le souper et le mois. Mon oncle prétend qu'il a gagné le souper; mais il convient qu'il a promis salaire, et il ajoute qu'il va s'exécuter. « Trente louis par mois font bien vingt-quatre livres par jour: vingt quatre livres par jour font bien vingt sous par heure. Or, j'en ai passé deux et demie avec toi, voilà six francs, rends-moi mon reste. » A-t-on jamais payé une fille de pareilles raisons? Louison ne répondit à celles-ci qu'en imprimant ses ongles dans les deux joues du persifleur. Le marquis, furieux à son tour, la prit sous son bras, lui appliqua vingt ou trente claques sur les fesses, la jeta sur son lit, prit la bonne par une oreille, l'obligea à l'éclairer

poliment jusque dans la rue, et regagna son hôtel à pied, parce qu'à une heure du matin on ne trouve plus de voitures.

Vous concluerez de ceci, si vous daignez réfléchir, que tout homme a sa portion de raison, qui le guide toujours bien quand il veut l'écouter. Mon oncle sentait qu'une fille énerve le corps et dégrade l'âme ; un philosophe l'eût dit.

CHAPITRE V

Mon oncle trouve un ami.

En rentrant à l'hôtel, le marquis fut étonné de voir encore de la lumière chez lui. Il lui semblait que sa sœur devait être couchée depuis longtemps, à moins pourtant qu'elle ne fût malade, ou qu'il ne lui fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il s'imagina d'abord que le souper avait aussi opéré sur Vernier, et qu'il cherchait à anticiper sur les droits du mariage, « auquel cas, disait mon oncle, je n'ai rien à objecter, pourvu toutefois que cela plaise à Suzon, ce qui m'étonnerait un peu, et ce qu'il faut savoir ; car enfin, ajoutait-il en montant sur la pointe du pied, qu'importe qu'ils commencent huit jours plus tôt ou huit jours plus tard, puisque absolument ils veulent voir ce que c'est. » Il ouvrit bien doucement la première porte ; il écouta à celle de la seconde chambre, et il entendit qu'on discutait assez vivement. Il prêta l'oreille, et entendit la voix de Robin.

M, Robin n'était-il pas devenu amoureux de Suzanne? Ne cherchait-il pas à insinuer

que son futur était un petit sot, dont elle ne ferait jamais rien? Ne prétendait-il pas être infiniment plus aimable? Ne croyait-il pas le prouver en prenant certaines libertés que Suzanne réprimait autant que possible? Enfin, quand mon oncle commença à écouter, ne lui offrait-il pas crûment de la mettre sur le grand pied avec l'argent même de son frère, qu'il menait, disait-il, par le nez.

A peine l'expression injurieuse est-elle lâchée, que voilà Thomas qui ouvre la porte, qui empoigne les pincettes, qui tombe sur M. Robin, qui le fait sauter sur la table, de la table sur les chaises, des chaises sur le lit, et du lit par terre, où il se met à genoux et demande grâce; voilà la sensible Suzanne qui intercède pour lui; voilà M. le comte qui s'est réveillé en sursaut, qui passe sa robe de chambre, et qui monte les escaliers quatre à quatre. « Quoi, monsieur le marquis, allez-vous pêcher encore? — Non, monsieur, je chasse; » et mon oncle entre dans le détail des griefs qu'il a contre Robin, et Robin se tait, et Suzon tremble, et le comte rit.

Thomas, que rien ne dérangeait de son objet principal, ordonna à Robin, dès que le comte fut sorti, de mettre bas l'habit de velours, et Robin obéit. Mon oncle fouilla dans les poches, et Robin protesta que les cinquante louis qui s'y trouvaient étaient le fruit de ses épargnes, et mon oncle les mit dans sa cassette, et Robin insista, et mon oncle jura que s'il ajoutait un mot, il allait le porter chez le commissaire du quartier, dont il devait être connu, et Robin frissonna depuis les pieds jusqu'à la tête, et mon oncle lui fit ses derniers adieux avec un coup de pied au cul, qui le poussa jusqu'à l'escalier.

« Allons, Suzanne, couche-toi: tu as besoin de te reposer. — Et vous, mon frère? — Je

vais me mettre dans le lit destiné à ce drôle. — Mais vous serez mal. — Cela ne te regarde pas. — Mais si... — Si tu raisonnes, je vais coucher sur ce sofa. — Bonsoir donc, mon frère. — Bonsoir, ma petite. Ah! combien Vernier gagne-t-il par jour avec ses écritures? — Mais, trois livres, quatre francs. — Je lui en donnerai douze, et vous resterez avec moi jusqu'à ce que je sois ruiné. Il ne me trompera pas, il ne me volera pas, lui; il me donnera de bons conseils que je ne suivrai point; mais il n'y aura pas de sa faute; et quelque chose qui m'arrive, je ne m'en prendrai qu'à moi. »

En effet, le lendemain Vernier s'installa à l'hôtel, et tel est l'ascendant de la probité, qu'il disait franchement ce qu'il pensait à mon oncle, sans qu'il s'en fâchât jamais. Il lui représenta d'abord qu'il était ridicule de s'être fait marquis, et Thomas répondit qu'il s'en prît au garçon d'auberge. Vernier ajoutait qu'il était plus déraisonnable encore d'afficher un luxe qu'il ne pouvait soutenir longtemps, et Thomas répliquait que c'était le seul moyen qu'il eût de se faire valoir, Vernier terminait ses observations en disant qu'avec ce que possédait encore mon oncle. il pouvait apprendre et suivre une profession lucrative qui lui assurerait un avenir heureux, et mon oncle lui protestait qu'il n'était point de métier qui valût celui de corsaire; qu'il savait celui-là à fond, et qu'il pouvait facilement s'enrichir et se ruiner une fois tous les ans, ce qui était infiniment préférable à une vie sédentaire et uniforme.

Vernier gagna pourtant sur lui qu'il congédierait un de ses domestiques : qu'il quitterait l'appartement de cent écus par mois, et qu'il mangerait à six francs par tête, ce

qui fut exécuté à la grande satisfaction de Suzanne ; mais ses caresses et les sages réflexions de Vernier ne purent déterminer Thomas à se débarrasser de son carosse, de ses habits brodés et de ses bijoux. Il courait tous les coins de Paris pour le plaisir de courir, et il recommandait expressément à son cocher d'avoir toujours une roue au milieu du ruisseau. « On m'a assez éclaboussé, disait-il ; il est juste que j'éclabousse à mon tour. »

On le voyait le même jour visiter le château de Versailles, où on ne prenait pas garde à lui ; la machine de Marly, à laquelle il n'entendait rien ; manger une matelote à la Grenouillère ; se promener aux Tuileries ; bâiller dans les salles de la bibliothèque du roi et dans ses cabinets d'histoire naturelle; présenter la main à toutes les femmes en montant et en descendant les escaliers; s'enfermer dans un méchant cabaret pour y fumer une ou deux pipes ; dîner comme s'il n'eût pas déjeuné ; dormir au spectacle, et s'enivrer le soir en famille, « parce que, disait-il, je fais toute la journée le marquis pour les autres, et il est juste que j'aie au moins la soirée à moi. »

Au bout de huit jours, il s'ennuya tout à fait de son marquisat. Il n'osait pas en convenir. Vernier le voyait aisément, et il espérait devoir au dégoût ce qu'on avait refusé à ses réflexions. Suzanne et lui se concertaient là-dessus, et lorsque Thomas les croyait tout à leurs amours, c'est de lui seul qu'ils s'occupaient.

« Il faut essayer quelque chose de nouveau, dit le marquis au futur beau-frère. Ce fripon de Robin m'a parlé de l'hôtel d'Angleterre ; prenons de l'argent, et voyons si le jeu m'amusera. »

Vernier lui représenta que rien de ce qu'avait proposé Robin ne pouvait être bon ni raisonnable ; que le jeu est une passion basse qui enflamme la tête et dessèche le cœur ; qu'un honnête homme qui a la faiblesse de fréquenter ces sortes de maisons, rougirait d'y être reconnu... « Personne ne m'y reconnaîtra, et puis je ne suis pas fier, moi ; je ne rougis de rien. Allons jouer, je le veux. »

L'assemblée était brillante. « — Tu vois bien qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens ici. — Vous les connaîtrez tout à l'heure. — Vois-tu ces piles d'or en face du banquier ? — Elles sont là pour amorcer les dupes. — — Monsieur le marquis, dit un homme galonné à mon oncle, prêtez-moi un louis, je n'ai pas encore dîné. — D'où sais-tu que je suis marquis ? — Peut-on se tromper à votre mise, à votre bonne mine, à votre figure distinguée? Prêtez-moi un louis ; je vous le remettrai demain. — En voilà deux, mon bon ami ; va dîner et bon appétit. -- Connaissez-vous cet honnête homme là? reprit Vernier. — Non ; mais c'est un aimable garçon, qui m'a dit de jolies choses, et qui n'a pas dîné. — Il n'y a que cela de vrai dans ce qu'il vous a dit. C'est un escroc qui a vu que vous n'êtes pas au courant, et qui va se moquer de vous en mangeant votre argent. — Tu me contredis dans tout ce que je fais. — Vous me l'avez permis. — Mais tu abuses de la permission. » Vernier se tut.

Mon oncle regarda quelque temps, suivit les coups et comprit bientôt la marche du jeu. Il tira quelques louis, perdit, gagna, reperdit encore. Sa tête se monta par degrés ; il joua l'or à poignée et vida ses poches en un instant. « Va me chercher de l'argent, dit-il à Vernier. » Vernier sortit et ne revint

pas. Mon oncle, fatigué d'attendre, se promenait en long et en large : il frappait du pied, il tempêtait; chacun était occupé, on ne l'écoutait pas. Un garçon de chambre faisait la ronde, des cartes à marquer à la main et des épingles sur la manche : il frappa sur l'épaule de Thomas : « Vous avez perdu votre argent? — En as-tu à me prêter? — Oui, si vous avez des gages. — Parbleu! ma montre, ma bague, ma boîte d'or. — Venez par ici, » et monsieur *de la chambre* fait passer mon oncle dans un petit cabinet.

Thomas tire sa montre et sa bague. Il cherche en vain sa tabatière : on la lui a volée. Il fait un carillon infernal; il jure qu'il va fouiller dans toutes les poches, et que, s'il ne retrouve pas sa tabatière, il se payera sur la banque. Il allait le faire comme il le disait; mais la porte par où il est entré dans le cabinet est fermée, et le garçon est disparu. Il veut enfoncer cette porte; elle est en chêne, et de trois pouces d'épaisseur. Aux coups redoublés de mon oncle, un petit guichet grillé s'ouvre, et un autre monsieur lui dit flegmatiquement : « Les tapageurs n'entrent point ici. — Eh! f..., les voleurs y entrent bien. — Du moins, ils ne dérangent pas la partie. » Le guichet se referme; mon oncle recommence à jurer, et comme il voit que cela ne le mène à rien, il reprend sa montre et sa bague, descend un escalier dérobé qu'il rencontre devant lui; cherche et retrouve celui par où il est d'abord entre. Il monte, il frappe, décidé à ravoir sa tabatière à quelque prix que ce soit. Encore une porte de chêne, encore un guichet, encore même harangue du flegmatique monsieur. Mon oncle sort en se donnant des soufflets; il monte dans son carrosse, et arrive chez

lui violet de colère et blasphémant à faire écrouler l'hôtel.

« Sacredieu, monsieur Vernier, ce n'est pas ainsi qu'on se conduit. Vous me laissez là comme une bouteille vide, au lieu de m'apporter de l'argent ! — Vous l'auriez perdu, monsieur. — Eh! n'est-il pas à moi, monsieur? — Sans difficulté, monsieur. Vous pouvez le jeter par la fenêtre; mais je ne dois pas vous y aider. » La réponse froide de Vernier faisait impression. Tantôt Thomas le regardait d'un air assez tranquille, l'instant d'après sa figure s'animait de nouveau; il rougissait, il pâlissait alternativement... Enfin, il se jeta dans ses bras : « Oui, sacrebleu, tu es un brave garçon; je l'ai dit et je le répète, tu seras toujours mon ami. »

Un calme profond succéda à la tempête. Suzanne mêlait à la conversation quelques mots inspirés par l'intérêt le plus vrai; mon oncle, sur qui Vernier prenait toujours plus d'empire, l'écoutait avec une sorte de déférence. Il était debout, ses mains dans ses poches, et il en tira un papier qu'il ne connaissait pas : « Qu'est-ce que c'est que ça? » dit-il à Vernier. Vernier lut : *Quand on ne prend pas de tabac, on n'a pas besoin de tabatière.* « Je crois que mon voleur se moque encore de moi — Bien d'autres s'en moqueront, monsieur : c'est toujours ce qui arrive à ceux qui répandent sans discernement. — Sais-tu, Vernier, que je ne me suis pas amusé là du tout? — Je le crois. — J'avais un volcan dans la tête. Tiens, me voilà revenu des filles et du jeu, et toutes réflexions faites, il n'est qu'un plaisir vrai; c'est celui de la table. — Eh bien, monsieur, soupons. — Tope. »

Après le souper, mon oncle alluma sa pipe

d'or et fut faire une tour à sa cassette. Il comptait ses espèces en fumant ; elles diminaient d'une manière sensible, et de temps en temps il branlait la tête. « Après tout, dit-il, l'argent est fait pour rouler. A moi. Vernier, tu te maries demain, et je te réponds que je ne ferai pas de sottises de la journée ; je vous la donne tout entière. Voilà les quatre mille livres que je t'ai promises à toi, et en voilà quatre mille autres pour Suzanne. — Je ne les prendrai pas, monsieu. — Pourquoi cela, monsieur? — Parce qu'avec la moitié de cette somme et une honnête industrie nous pouvons vivre commodément. — Et moi, monsieur, je veux faire du bien à ma sœur. — Elle pense comme moi, monsieur. — Eh! où diable avez-vous appris à penser comme cela? Savez-vous que vous êtes des gens rares? Ecoute, Suzon, je pouvais jouer une seconde, une troisième fois, et sans les conseils du beau-frère, je l'aurais fait sans doute. Ces coquins-là m'auraient gagné bien au-delà de ce que je t'offre, et je place si bien cet argent! Ne me refuse pas, ma bonne petite, ne fais pas de peine à ton frère Thomas. Suzanne et Vernier se défendaient encore. Prenez, leur cria mon oncle, ou je retourne à l'hôtel d'Angleterre ; et puis, mes amis, un soldat n'est pas toujours heureux. J'aurai peut-être besoin de vous, et vous m'aiderez à votre tour. » Ces dernières raisons l'emportèrent sur la délicatesse de Vernier. Sa future et lui embrassèrent tendrement mon oncle, qui s'occupa aussitôt du festin de noces.

Il voulait qu'il fût superbe, qu'il y eût quatre services, qu'on dînât aux bougies, qu'on eût un orchestre à l'antichambre, et que, faute d'amis et de connaissances, ce qui revient au même aujourd'hui, on invitât les

premiers qu'on rencontrerait dans la rue. Après le dîner, il voulait un bal, un buffet magnifiquement garni; il voulait... que ne voulait-il pas? Vernier déclara que cet étalage lui paraissait inutile et déplacé, et prouverait seulement sa vanité à des convives qui, ne le connaissant point, ne rendraient pas justice à son cœur. Thomas soutint qu'il ne pouvait marier sa sœur sans pompe, et il protesta qu'il n'en démordrait point. Vernier lui promit d'ordonner tout dès le matin.

Dès le matin, mon oncle mit tout ce qu'il avait de plus beau, et Suzanne aussi : c'était le déshabillé de cirsakas. « Comment, beau-frère, tu n'as pas fait faire une robe à ta femme! — Voilà, monsieur, la plus belle parure d'une mariée quand elle est digne de la porter. » Et il montrait à Thomas la fleur blanche attachée derrière le bonnet de Suzon. « Mais cet homme-là est d'une opiniâtreté... ma sœur se marier mise comme une couturière! — Mais vous savez qu'elle l'est, monsieur. — Et ce qui me fait enrager, c'est qu'il a toujours raison. Ah çà, j'espère au moins que tu quitteras ta redingote grise, et que tu prendras cet habit que je n'ai pas mis encore. — Non, monsieur. — Et pourquoi cela, monsieur? — Je ne mettrai pas aujourd'hui un habit que je n'oserais pas porter demain. — Allez au diable, l'un et l'autre, et mariez-vous comme vous l'entendrez. »

Alors arrive le père Vernier, qui s'était habillé assez proprement à la friperie avec l'argent de mon oncle. Il était accompagné d'un vieux sergent de marine et du premier garçon de la buvette du Châtelet. Mon oncle demanda ce que voulaient les deux derniers. On lui répondit qu'il fallait des témoins, et qu'on avait invité d'anciens amis de la famille. Il prit la main au sergent, et lui de-

manda s'il avait fait la guerre. « Treize campagnes, répondit celui-ci. — Sur terre ? — Et sur mer. — Tu es mon homme. Tu te mettras à table à côté de moi, et nous parlerons métier. »

On partit pour l'église, mon oncle, sa sœur, le père Vernier et le sergent, dans le remise ; le futur et le garçon buvetier dans un fiacre. Sur la route et pendant la messe on commença l'histoire des campagnes. Le sergent était un brave homme ; il contait chaudement, et mon oncle l'écoutait avec plaisir. Il l'interrompit cependant au moment du *conjungo*. L'air satisfait et modeste des époux, ce que cette cérémonie a d'auguste quand elle consacre les désirs du cœur, l'exhortation simple et touchante du prêtre, remuèrent le cœur de Thomas. Il surprit une larme qu'il se hâta d'essuyer en détournant la tête : il eût été au désespoir que son sergent le vît pleurer.

En remontant en carrosse, il commença à son tour le récit de ses exploits, il continua en descendant, il finit pendant le déjeuner, et alors les dissertations sur l'art militaire ; les fautes des généraux révélés ; des projets sûrs pour améliorer notre marine, pour abaisser l'Angleterre ; des réflexions sur la manie des gens en place de donner tout à l'intrigue et de négliger le mérite, occupèrent tellement le sergent et mon oncle que l'heure du dîner vint sans qu'ils s'en fussent aperçus. On leur annonça qu'ils étaient servis.

En entrant dans la salle à manger, Thomas fit une mine à faire trembler tout un équipage anglais. La table ordinaire, six couverts, un potage et deux entrées ! Vernier s'attendait à l'explosion : elle fut terrible. En homme habile, il lui laissa un libre

cours, et ne répliqua pas un mot. « Que prétendiez-vous, monsieur? quand mon oncle eut fini. Honorer votre sœur? elle trouve tout dans votre amitié. Vous amuser? je vous ai procuré la compagnie d'un homme qui ne vous a pas permis encore de compter les moments. Faire un bon repas? vous aurez le double de ce qu'il nous fallait. Jouir enfin de vous-même? c'est avec de vrais amis qu'on retrouve son cœur, et non au milieu d'une foule d'inconnus qui nous eût également gênés. Vous voyez, monsieur, que j'ai rempli tous vos vœux, et je vous ai ménagé cent louis. Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi vous mettre en colère. » Mon oncle tira le sergent à l'écart : « Ne va pas croire au moins que cet homme-là me mène. Je suis le maître, corbleu ! et je le serai toujours ; mais je suis juste, et quand il n'a pas tort, il faut bien que je lui cède. Allons, enfants, à table. »

Tout ce qu'avait prédit Vernier arriva. Quand Thomas ne parlait pas *bataille*, il parlait vins avec le buvetier ; quand il n'avait rien à dire, il regardait sa sœur, et s'applaudissait intérieurement de son ouvrage. En mangeant comme un ogre, en buvant comme un trou, il écoutait les deux Vernier, qui avaient des connaissances, et qui avaient donné à la conversation un tour amusant et instructif. « Ma foi, s'écria-t-il tout d'un coup, je crois que le bonheur est au milieu des honnêtes gens. — Et surtont auprès d'une épouse aimable, reprit le jeune homme en embrassant la sienne. — Ah! par exemple, tu ne me prendras pas par là. — Vous ne croyez donc pas, mon frère, qu'il y ait des femmes aimantes et sages? — Je n'en ai encore trouvé que deux que je respecte infiniment, milady et

toi ; mais je suis jeune, et j'en pourrai rencontrer une troisième... — Que vous épouserez, mon frère ? — Non, le diable m'emporte. Ne me parlez pas de ce métier-là. »

Mon oncle rumina toute la nuit aux scènes douces qui avaient rempli sa journée. « Si ce chien de garçon d'auberge ne s'était pas ingéré de me créer marquis, disait-il en se tournant et en se retournant dans son lit, je vivrais paisiblement comme ces gens-là, et je m'enivrerais sans craindre de gâter mes habits. Vivre paisiblement, reprenait-il à l'instant d'après, je crois le repos aussi ennuyeux que mon marquisat. Parlez-moi d'un vaisseau qu'on commande, qu'on dirige à son gré sur l'immensité de l'Océan ; d'une place qu'on prend, d'une garnison qu'on passe au fil de l'épée, d'une ville qu'on pille, qu'on brûle ; d'une île où on transporte son butin et ses esclaves, où on s'établit, où on se fait roi... Ah çà ! quand je serai roi, qu'est-ce que je ferai ? La guerre à mes voisins. Je les détruirai, je les soumettrai... Et quand j'aurai tout soumis? Je me battrai avec les sangliers et avec les loups... Et quand il n'y aura plus de sangliers et de loups? Quand il n'y en aura plus ?... Oh ! alors je commencerai à être vieux, et je n'aurai plus besoin que de ma bouteille. Voilà qui est décidé : aujourd'hui même je demande un vaisseau au ministre de la marine. »

Et voilà mon oncle, fatigué d'être marquis. qui veut se faire roi, et qui ne voit au bout de la perspective que sa bouteille qu'il tenait déjà, et qu'il était le maître de ne pas quitter. Que de gens ont fait de ces rêves-là qui n'ont abouti à rien ! Combien d'autres, après avoir été tout, sont retombés à côté de leur bouteille ! Combien attendent la culbute, et ne savent où ils tomberont !

Vernier combattait de tout son pouvoir ce nouveau projet de mon oncle. Il épuisa ce qu'il avait d'éloquence à peindre les avantages d'une vie obscure et aisée. Aux douceurs du lien conjugal et d'une utile activité, Thomas opposait ses brillantes et sanglantes chimères, et aux raisonnements les plus convaincants son opiniâtreté. Pour dernière ressource, Vernier fit l'énumération des difficultés insurmontables qui s'opposaient aux vues de M. le marquis. Il fallait faire des preuves rigoureuses pour être admis dans la marine royale, on ne donnait un vaisseau qu'à un officier consommé, et il était aussi impossible à mon oncle de prouver sa noblesse, que la plus simple connaissance en marine. D'ailleurs, les grands de ce *temps-là* donnaient tout à la faveur ou à l'intrigue; mon oncle était inconnu et incapable de faire sa cour. Il l'était moins encore d'employer cette patience, cette adresse qui tenaient lieu, dans ce *temps-là,* de talents et de probité. Vernier conclut enfin que, loin d'accueillir sa demande, le ministre le prendrait pour un visionnaire, et le congédierait peut-être avec mépris. Piqué de ce dernier mot et fatigué de la longueur du sermon, mon oncle lui répliqua sèchement qu'il n'entendait rien à la partie militaire, et il lui conseilla d'aller écrire ses *lettres* et *placets.* Vernier le remercia de ce qu'il voulait bien le rendre à lui-même; il l'assura qu'il le trouverait toujours prêt à lui marquer sa reconnaissance et jamais à approuver des folies. Il prit sa femme sous le bras, embrassa l'officier de marine royale, qui s'y prêta d'assez mauvaise grâce, et partit en le priant de ne point oublier qu'on doit des ménagements aux gens en place, lors même qu'on croit avoir à se plaindre d'eux.

Mon oncle partit aussi de son côté, paré comme une *châsse* et poudré à blanc. Son laquais, à qui il avait fait endosser l'habit rouge galonné, se crut aussitôt un personnage, se rengorgea derrière le carrosse, regarda les piétons avec dédain, et dit avec insolence au suisse du ministre que M. le marquis voulait voir monseigneur. Comme un valet impertinent ne peut appartenir qu'à un maître de la plus haute importance, le suisse laissa passer, quoiqu'il ne fût pas l'heure où monseigneur donnait audience. Monseigneur, qui vit un inconnu brodé de la tête aux pieds traverser sa cour, suivi d'un laquais doré comme un calice, le prit pour le gouverneur de quelque île sous le vent; il s'avança jusqu'à la porte de son cabinet, rendit à mon oncle une de ses révérences, et lui fit avancer un siège.

Bien que Thomas fût présomptueux et hardi, un tête-à-tête avec le substitut du roi, les marques de considération qu'il en recevait, l'embarrassèrent cependant jusqu'à un certain point. Le ministre le fixa et semblait l'inviter à parler. Thomas perdit contenance et ne sonna mot : il ne savait par où commencer. Son air gauche et neuf confirma monseigneur dans l'opinion qu'il avait d'abord conçue de mon oncle. Il crut devoir mettre à son aise un homme étranger aux usages, et habitué à vivre avec des nègres. Il fit donc le premier pas. « A qui, monsieur aï-je l'honneur de parler? — Au marquis de la Thomassière. — Au marquis?... — De la Thomassière, je vous dis. — Je ne connais point votre maison. — Hôtel Grange-Batelière. — Plaît-il, monsieur? — Êtes-vous sourd, monseigneur? — Non, monsieur, et... — Je vous ai dit mon nom et ma demeure; voilà qui est fini. — Savez-vous

qui vous parlez? — Comment! n'êtes-vous pas le ministre de la marine? — Vous paraissez l'oublier. — Je ne vous entends pas, monseigneur. — Tant pis pour vous, monsieur. Au fait que voulez-vous? — Un vaisseau de cent canons. — A commander? — Parbleu! — Monsieur est donc dans la marine? — Oh! que de questions! » Et mon oncle, qui s'est parfaitement remis, raconte son évasion d'Yarmouth et les hauts faits que vous avez lus. Le ministre, qui dès le commencement de la narration voit à quel homme il a affaire, prend un air froid et distrait, écoute à peine le narrateur et joue avec son épagneul. « Savez-vous, monseigneur, qu'un homme comme moi mérite votre attention, et que lorsqu'il vous parle vous pourriez laisser votre chien de côté? — Savez-vous, mon ami, que l'argent que vous avez gagné est fort au-dessus de ce que pouviez prétendre; que vous n'avez rien à attendre du roi; qu'il ne convient pas de déranger ses ministres pour leur débiter des fadaises, et que je vous conseille de vous retirer doucement, très doucement, si vous voulez que j'oublie votre impertinence. — Si vous voulez que j'oublie la vôtre, je vous conseille, moi... — Faquin, taisez-vous et sortez. — Ni l'un ni l'autre. — Ah! c'est trop fort. » Le ministre appelle et fait mettre mon oncle dehors par dix ou douze valets qui ne lui laissent pas le temps de se reconnaître, qui le portent dans sa voiture et qui le consignent à la porte.

« Eh bien, disait Thomas en retournant chez lui, ce chien de Vernier ne m'a-t-il pas prédit tout ce qui m'arrive? C'est un homme d'une grande capacité que Vernier, et ma foi, c'est lui seul qu'il faut croire. Au diable le ministre, mon marquisat et ma royauté.

Je vais me faire bourgeois, c'est plus facile. »

Avec mon oncle, une résolution prise était aussitôt exécutée. Il congédie son valet et le remise ; il envoie chercher un fripier et un bijoutier ; il leur vend 1,000 écus ce qui lui a coûté 10,000 francs ; il paye son hôte, fait venir un fiacre, y porte 14,000 francs qui lui restent, et va dîner chez le beau-frère, avec qui il voulait à toute force se raccommoder.

Vernier comptait un peu sur cette visite. Il avait oublié la manière dure avec laquelle Thomas l'avait éconduit ; il le reçut avec cordialité et applaudit sincèrement aux résolutions sensées qu'il avait prises. Vous pensez bien que l'orgueil blessé ne permit pas à mon oncle de raconter exactement ce qui s'était passé chez le ministre : bien des gens plus modestes que mon oncle ne conviendraient pas qu'on les ait mis à la porte. Thomas dit vaguement qu'on avait rejeté sa demande ; que ce refus le dégoûtait tout à fait des grandeurs, et, devenu docile par sa disgrâce, il se prêta aveuglément à tout ce que voulut Vernier. Il consentit à prendre des leçons de lecture et d'écriture ; il promit qu'il irait en apprentissage chez un maître bonnetier voisin, et on convint qu'on arrêterait dans l'après-midi un logement convenable et en bon air, c'est-à-dire très élevé, où on vivrait ensemble et qu'on payerait en commun. Rien de tout cela n'était du goût de mon oncle, comme vous pouvez le croire. Il lui venait mille objections à l'esprit ; mais humilié de la scène du matin, et presque converti à la raison, il se contentait de soupirer. Il se taisait, et Vernier et sa femme se regardaient d'un air qui voulait dire : *Enfin, nous en ferons quelque chose.*

Le logement choisi, Vernier y mit aussitôt les ouvriers. Il ne voulait pas qu'il fût beau, mais il fallait qu'il fût propre. Il fallait surtout ne pas perdre de temps avec un homme comme Thomas, qui à chaque instant pouvait lui échapper. Il recommanda donc la plus grande diligence, et pendant qu'on se mit en devoir de le satisfaire, il mena mon oncle à sa boutique des Innocents et lui donna une première leçon. Thomas, qui ne se souciait pas d'apprendre et qui n'osait pas le dire, se promettait de dégoûter son maître en marquant une inaptitude qu'il n'avait pas. Le maître, qui le devinait, et qui voulait qu'il apprît, opposait à l'obstination de Thomas une persévérance désespérante. Ils passèrent deux heures à batailler ainsi, et l'écolier, après avoir bâillé soixante et quelques fois, prétexta la nécessité d'aller prendre à l'hôtel son linge et deux habits fort propres qu'il s'était réservés, afin, disait-il, de ne plus retourner là et d'être tout à fait à ses études. Vernier le laissa partir, bien certain qu'il reviendrait cette fois. Il avait confié son argent à sa sœur, et Thomas, comme un autre, ne pouvait rien faire sans cela.

Il finissait ses paquets lorsqu'il reçut une visite qu'il n'attendait pas et qui ne l'inquiéta guère, quoiqu'elle fût faite pour l'alarmer. Qu'elle était cette visite ? C'est ce que je ne vous dirai qu'au chapitre suivant, parce que celui-ci me paraît assez long.

CHAPITRE VI

Catastrophe.

Louison devait en vouloir à mon oncle, qui l'avait brusquée, dédaignée, claquée, quittée, et qui, pis est, ne l'avait pas payée. Robin avait sur le cœur les coups de pincettes et le regret de n'avoir pas aidé son marquis à se ruiner jusqu'au bout. La vengeance est le plaisir des âmes viles, dit-on, je crois que c'est aussi une jouissance pour beaucoup de prétendus honnêtes gens. Quoi qu'il en soit, ces deux fripons s'étaient rapprochés par le besoin de nuire, et ils avaient arrangé leur plan. A force de courses et de peines, Robin avait déterré je ne sais où le recruteur, qui ne recrutait plus, avec qui Louison, dans les jours de sa gloire, trompait l'ambassadeur d'Espagne. L'officier, peu délicat sur l'emploi des moyens, entra aussitôt dans les vues de Mme d'Armence.

Il s'agissait d'attraper à Thomas une somme assez considérable qui devait se partager loyalement entre les associés. De toutes les manières de punir un homme, il n'en est pas de plus agréable pour ceux qui infligent la peine que de le mettre à contribution.

L'officier, instruit par Louison et Robin de la force du corps et de la violence du caractère de l'homme à qui il allait avoir affaire, prit les précautions usitées par ceux qui cherchent l'éclat de l'uniforme sans avoir les qualités qui rendent dignes de le porter.

Celui-ci mit une main de papier entre sa chemise et sa veste; des pistolets en poche et l'épée au côté, il entra bravement où était mon oncle, en observant cependant de ne pas trop s'éloigner de la porte, afin d'être toujours à portée de battre en retraite.

Thomas, comme je vous le disais, nouait son dernier paquet et ne s'occupait pas de ce qui se passait derrière lui. Tout à coup il entend un homme qui tousse en grossissant son organe. Il se retourne et voit un *quidam* le chapeau sur l'oreille, le sourcil froncé, le jarret droit tendu, le corps effacé, une main sur la garde de son épée et l'autre sur la crosse d'une arme à feu qui sortait du gousset de la culotte. « A qui en veut cet original? dit mon oncle. — Vous ne me reconnaissez pas, luron? — Ma foi, si je t'ai connu, je ne crois pas avoir eu une *fameuse* connaissance. — Vous ne remettez pas l'officier qui vous a engagé chez Mme d'Armence? Eh bien! après? — Depuis six ans vous avez constamment servi; depuis un an vous êtes porté sur les contrôles du régiment. Je sais, moi, que vous avez déserté à l'ennemi et porté les armes contre la France. Cependant je veux bien vous dispenser d'être pendu et même de rejoindre le régiment qui est à Pondichéry, moyennant 9,000 francs que vous allez me compter. Voilà, monsieur Thomas, ce que je voulais vous dire. — Voilà ce que je te réponds : J'ai servi qui j'ai voulu et tant que cela m'a plu; je me torche ce que tu sais bien de tes contrôles; fais-en autant de mon engagement, il n'est bon qu'à cela, et tu le sais bien. On ne pend que des coquins de ton espèce. Je n'irai point à Pondichéry; je ne te donnerai pas un sou, et comme tu m'as volé un louis au moins sur un mauvais habit et un vieux sabre rouillé, tu

vas me le rendre à l'instant même, sinon je ferme la porte et nous allons nous *peigner* comme deux jolis garçons. »

Le recruteur était venu pour escroquer de l'argent et non pour se battre. Déjà il regardait derrière lui; ce jarret droit, si bien tendu, commençait à trembloter; cet œil menaçant avait perdu sa vivacité; cet organe arrondi était devenu grêle et chevrotant. « Allons, dit mon oncle, le louis, ou choisis les armes. et dépêche-toi... Parle, maraud, ou je pisse dans le bassinet de tes pistolets, et je fais mieux dans le fourreau de ton épée. » Mon oncle, en terminant sa harangue, avait tiré ses armes de ses paquets; sa flamberge nue et ses doubles canons étaient étalés sur une table; il était derrière, et attendait que le recruteur décidât ce qu'il préférait, de se faire crever le ventre ou de se le faire brûler : il n'avait qu'un mot à dire.

L'officier, en balbutiant, en tremblant, reculait toujours vers la porte. Il la sentit enfin derrière lui, et retrouvant de l'agilité en s'éloignant du danger, il fit une volte, saisit la clef, tira la porte, et la tenant entrebâillée : « Je t'apprendrai ce soir comment on traite les déserteurs qui se mettent en révolte ouverte contre leurs officiers. » Et en deux sauts il est en bas de l'escalier. « Je t'apprendrai, moi, lui cria mon oncle par la fenêtre, comment on arrange un plat b..... de ton espèce et la canaille qui lui ressemble. Je devais coucher chez le beau-frère, mais, sacrebleu ! je ne reculerai pas d'une semelle. Je vous attends tous de pied ferme, et si vous avez un peu d'âme, nous verrons beau jeu. »

Le recruteur fut trouver M. Agobert, chef suprême de la clique, qui ne servit jamais dans aucun corps, qui portait l'uniforme de tous, et qui obtint la croix de Saint-Louis

pour s'être promené trente ans sur le quai de la Ferraille. M. Agobert, toujours fort aise de gagner un homme à l'Etat, prononça que mon oncle, en raison de son âge, ne pouvait être considéré comme déserteur; mais que, puisqu'il avait dix-sept ans, il fallait, de gré ou de force, lui faire ratifier son engagement, à moins qu'il n'aimât mieux payer la somme demandée, sur laquelle Louison et Robin, étrangers au service du roi, ne devaient avoir aucune prétention, et qui serait partagée entre lui Agobert et l'officier recruteur.

En conséquence de ce nouvel arrangement, par lequel deux fripons en volaient deux autres, M. Agobert commanda pour le soir une escouade du guet. Par une fatalité singulière, M. Riboulard était de service ce jour-là. Il reçut l'ordre d'enlever mort ou vif mon oncle et sa caisse. Quelle journée pour Riboulard! il allait être à l'abri des incursions de Thomas, qui pouvait, d'un moment à l'autre, venir, ainsi qu'il l'avait promis, terminer le procès intenté sur la succession de Rosalie. Il comptait bien en outre se payer par ses mains du sou pour livre au moins de la somme confisquée.

Pendant que Riboulard arrangeait avec ses gens un plan d'attaque; qu'ils cherchaient les moyens de se saisir du proscrit sans exposer leurs personnes, qu'ils dérouillaient les batteries de leurs fusils, qu'ils aiguisaient sur le pavé le bout de leurs baïonnettes, qu'ils garnissaient leurs gibernes de cartouches, et qu'enfin ils mettaient des pierres neuves à leurs armes, le lieutenant de police agissait de son côté contre mon oncle. Il avait reçu une lettre du ministre de la marine, qui le priait de mettre à Bicêtre un homme sans aveu, qui était venu l'insulter

jusque dans son cabinet. L'épître se terminait par le nom et l'adresse du coupable.

Le lieutenant de police, jaloux de complaire au ministre, avait expédié l'ordre, et l'inspecteur qui en était chargé ayant appris que Thomas était homme à échiner tous les mouchards de Paris, avait jugé à propos de prendre main-forte. Il vint aussi commander Riboulard, car il faut que vous sachiez que le guet était aux ordres de tout le monde.

Appuyé de cette seconde autorité, bien plus respectable que la première, Riboulard était rayonnant de joie. Il ne doutait pas du succès : il avait vingt-cinq braves, dont qua tre avaient servi dans les troupes du pape, et trois dans celles de l'abbé de Stavelot.

Mon oncle, qui ne manquait pas d'une espèce de jugement, avait conclu des dernières paroles du recruteur qu'il devait s'attendre à quelque algarade pour le soir, et il se sentait l'imagination chatouillée, « Il y a longtemps, disait-il, que je ne me suis battu. Il est bon de se tenir en haleine, et châtier des fripons est un exercice utile autant qu'honorable. Si pourtant je suis tué... eh bien, je serai dispensé d'apprendre à lire et à faire des bas ; ainsi, de toutes façons, je ne peux que gagner à me battre. »

Ses premières mesures eurent pour objet de se soustraire aux sollicitations de Vernier, qui n'eût pas manqué de le contrecarrer dans cette circonstance. Il pria donc son hôte de lui dire, s'il se présentait, que M. le marquis était sorti avec le reste de ses effets, et qu'il n'avait pas reparu à l'hôtel. Il ajouta que son intention était d'y coucher encore cette nuit, pour des raisons particulières, et il procéda de suite à des dispositions dignes de Marlborough, celui qu'on a cru avilir par la plus

stupide des chansons, qui n'a fait tort qu'à ceux l'ont chantée.

L'argent est le nerf de la guerre. Mon oncle avait encore 36 francs dans sa poche. C'est plus qu'il n'en fallait pour se mettre en défense. La première chose à faire, quand on est menacé d'un siège, c'est de fournir la place de munitions de guerre et de bouche : deux pains de six livres, quatre langues fourrées, douze bouteilles de vieux vin, deux livres de poudre, trois livres de balles, des pierres à feu, un tournevis, un tire-bourre, un vilebrequin, sont achetés et classés dans le salon. La seconde chose à faire, quand la place est avitaillée, c'est d'en défendre les approches : mon oncle traîne sur les marches supérieures de l'escalier un secrétaire et un buffet qu'il place en manière de chevaux de frise. Il perce avec son vilebrequin plusieurs trous à sa porte d'entrée, et se ménage les moyens de faire feu sur les assaillants sans se découvrir encore. Il ferme cette porte et la barricade avec son bois de lit. Il lève un des carreaux de la salle à manger, sur la ligne qui menait droit à son salon. Il enterre les deux tiers de sa poudre bien bourrée dans une boîte à thé. Il en fait une traînée qui va du salon à sa mine. Il recharge la boîte de fer blanc du carreau qu'il a enlevé ; le carreau de quatre paires de chenets qu'il trouve dans ses différentes pièces. Il place des bougies allumées dans tous ses bras de cheminée et, après avoir tout prévu pour la défense, il pense au moyen de retraite. Il ouvre une croisée de son arrière-cabinet qui donnait sur le jardin; il noue ses draps ensemble, attache l'un des bouts au montant du châssis, et envoie le reste flotter dehors au gré du vent. Descendu dans le jardin, Thomas ne serait plus embarrassé : les

murs étaient treillagés, et il avait appris en se sauvant de chez milord, son colonel, à grimper et à sauter comme un écureuil.

Ces préparatifs ne s'étaient pas faits sans un certain bruit; mais depuis que mon oncle s'était prêté aux vues économiques de Vernier, il n'avait plus personne au-dessus de lui. Le premier, qu'il avait occupé, était encore vide; M. le comte était à l'Opéra; Germain chez sa maîtresse, et le maître de l'hôtel, comme chacun le sait, a son logement à cent cinquante pas du corps de logis.

Il était alors dix heures du soir, et mon oncle n'ayant plus rien à faire se mit à table, et soupa avec la plus grande tranquillité, un pistolet à droite et l'autre à gauche de son assiette.

Il en était à sa troisième bouteille, lorsqu'il entendit frapper doucement à la porte cochère : il était bon qu'il eût l'oreille à tout. La légèreté du coup, à onze heures et demie, le lui rendit suspect. Il mit habit bas, retroussa les manches de sa chemise jusqu'aux épaules, prit un pistolet de chaque main, et fut coller son nez aux *meurtrières* qu'il avait faites à la porte de la salle à manger.

Il ne s'était pas trompé : c'était M Riboulard et sa suite, qui, habitués à opérer à la sourdine et ne voulant pas donner l'éveil, avaient frappé de manière à n'être entendus que du portier et de ceux qui avaient intérêt à tout entendre. A peine la porte fut-elle entr'ouverte. que le détachement se glissa dans la cour, et M. Riboulard ordonna, *de par le roi*, au concierge étonné, de le conduire à l'appartement de M. de la Thomassière.

Au nom de Louis *le Bien-Aimé*, on ne savait qu'obéir. Le portier, le bonnet sous le

bras et la lanterne à la main, marche en avant des vingt-cinq braves. En traversant la cour, Riboulard voit à travers les jalousies trente bougies allumées. Il s'imagine que mon oncle a rassemblé aussi un corps d'armée, et quelque envie qu'il ait de se débarrasser de lui pour jamais, l'amour de lui-même parle plus haut que son animosité. Arrivé au bas de l'escalier, il invite le caporal à prendre la tête de la colonne, parce qu'il voulait, disait-il, contenir les fuyards, s'il pouvait s'en rencontrer dans un corps aussi distingué. Le caporal, qui a déjà pris la queue du détachement, observe qu'il est à son poste, et qu'il ne lui conviendrait pas de marcher avant son commandant. « Je vous en prie, monsieur, disait Riboulard, je connais votre capacité. — Je n'en ferai rien, monsieur, répondait le caporal ; la place d'honneur vous appartient. » Et mon oncle, l'oreille au trou, entendait le colloque et riait dans sa barbe.

Riboulard, ne pouvant persuader le sous-commandant, se fortifia d'un trait copieux de bonne eau-de-vie, qu'il portait toujours en poche dans les grandes occasions. Il s'arrêta un moment pour donner aux *spiritueux* le temps de faire leur effet, et quand il se sentit la tête brouillée et exaltée à la fois par le rogomme et la soif du butin, il poussa devant lui le portier, qui ne se souciait pas de se mêler de cette affaire, et qu'il faisait avancer en lui piquant les fesses avec le bout de sa hallebarde.

Déjà on a monté la moitié des degrés ; déjà Riboulard, toujours placé en serre file derrière le malheureux concierge, a prêté vingt fois l'oreille, et à peu-près rassuré par le profond silence qui règne dans l'appartement, il oublie ses soixante-huit ans, et il ne

pense plus qu'aux richesses qu'il croit conquérir sans danger et dont il rendra compte... comme il lui plaira.

Sa sécurité est augmentée encore par l'aspect des gros meubles qui obstruent l'escalier. Il ose penser que mon oncle a peur, et il ordonne d'un ton ferme à ses gens de jeter par-dessus la rampe le secrétaire et le buffet. A peine a-t-on porté la main sur les chevaux de frise de Thomas, que quatre coups de feu partent ensemble. L'innocent portier a la cuisse cassée; un soldat du guet est tué sur la place; Riboulard, que l'explosion inattendue a subitement *dégrisé*, se renverse sur le soldat qui le suit, celui-ci sur un autre, et tous roulent pêle-mêle jusqu'au bas des degrés.

Le bruit des pistolets, celui des fusils qui s'entrechoquent, les cris du portier blessé, ceux des soldats qui cherchent à se tirer de dessous leurs camarades, jettent l'alarme dans l'hôtel. Le maître persuadé que tout le guet rassemblé ne forcerait pas mon oncle, et qu'il mettrait plutôt le feu à la maison que de se rendre, court au poste le plus voisin des gardes françaises. Les locataires se mettent à leurs croisées, tous descendent dans la cour. On s'informe, on s'agite, on consulte. Riboulard, sans chapeau et sans perruque, monte sur un banc, et exhorte les assistants à prêter main-forte à l'exécution des ordres du roi. A cette invitation, les assistants retournent chacun chez soi. Thomas a rechargé ses armes, ou trois coups, allumé sa pipe, et il a repris son poste.

Vernier, le bon Vernier, très inquiet de ne pas voir son beau-frère rentré à minuit, s'arrache péniblement des bras de sa tendre Suzanne. Il arrive à l'hôtel; il trouve tout ouvert, il avance; il apprend de Riboulard

même la cause de ce tumulte; il voit le portier gisant provisoirement sur un tas de fumier, à côté de lui le soldat mort, et il s'éloigne en pleurant sur un forcené dont la perte lui paraît inévitable.

Alors douze gardes-françaises entrent dans la cour au pas redoublé. Leur commandant demande à Riboulard l'exhibition de son ordre. Riboulard exhibe celui de la police. Le garde-française répond que les faits de police ne le regardent point, et il fait faire un *à droite* à sa troupe. Riboulard court après lui, lui raconte prolixement l'entrevue de mon oncle et du ministre, et lui fait observer que l'ordre est donné à la réquisition de monseigneur le ministre de la marine, ce qui rend ce fait compétent de toutes les troupes de France. Le garde-française fait faire un *à gauche* à la sienne et la met en bataille.

Il s'avance ensuite sous les croisées de mon oncle, et le somme fièrement d'ouvrir ses portes, s'il ne veut s'exposer à être fusillé sur la place. Au lieu de la porte, Thomas ouvre une croisée, coiffe l'orateur du contenu d'un pot... très amplement fourni; et se retire lestement. « Plus de quartier! » s'écrie le militaire outré de rage. *Garde à vous!... En joue!... Feu!...* » Et voilà les vitres criblées de balles. et deux glaces magnifiques en cannelle. « *Par file à gauche, en avant, marche!* » reprend le garde-française, et il monte l'escalier avec intrépidité. Mon oncle fait une seconde décharge. Trois soldats aux gardes tombent ; les autres sautent par-dessus le secrétaire et le buffet. Ils frappent à grands coups de crosse sur la première porte, et Thomas n'a pas eu le temps de recharger.

Dès qu'il voit sa porte ébranlée et près de

céder, il se retire dans son salon, et, armé d'une pince rouge, il attend, avec son sang-froid ordinaire, le moment de faire jouer sa mine, et ce moment n'a que la durée d'un éclair ; à peine un passage est ouvert et les gardes-françaises se précipitent la baïonnette en avant.

Riboulard, qui s'est persuadé que mon on-oncle doit infailliblement succomber, que l'affaire est finie, et qu'il ne reste qu'à mettre la main sur le coffre-fort, Riboulard s'est coulé, sur les coudes et les genoux, entre les jambes des gardes-francaises, par qui il craint d'être prévenu : il a pris la tête du détachement ; il se dispose à inventorier, à son profit, les effets de Thomas, pendant que les autres vont l'expédier ; il cherche de l'œil les armoires. Mon oncle le reconnaît : « A toi, vieux coquin ! » lui crie-t-il, et il met le feu à la traînée. Les chenets volent ; ils brisent les hommes et les meubles ; la porte, son chambranle et une partie du mur s'écroulent sur les assaillants. Riboulard, qui enjambait la mine au moment de l'explosion, est perpendiculairement coupé en deux depuis le *scrotum* jusqu'à l'*occiput;* tous les gardes-françaises sont blessés grièvement, et Thomas recharge ses pistolets en continuant de fumer sa pipe.

Cependant ce vacarme épouvantable attirait de toutes parts une foule de curieux, et de patrouilles du guet, et de troupes réglées. Celles du guet voulaient entourer la maison, pour que le coupable ne pût s'évader, et conseillaient aux autres de recommencer l'assaut. Les gardes suisses et françaises demandaient des échelles pour monter à toutes les croisées à la fois, bien sûrs de prendre ainsi ou de tuer un homme qui ne pourrait faire face de tous les côtés. On court au dé-

pôt pour les incendies, et M. le comte, qui, après le spectacle, a été souper chez certaine femme de robe, dont le mari est en vacances, rentre avec son grison Germain.

Il s'étonne, il s'informe à son tour. Il apprend les événements incroyables de la nuit. Il était lieutenant des mousquetaires, et les hommes de courage aiment ceux qui leur ressemblent. Le comte se décide aussitôt. Il entre chez lui, prend un bonnet blanc, une serviette et un couteau à gaîne; il monte chez mon oncle, lui parle dès la première porte pour éviter un *quiproquo*, arrive jusqu'à lui, déclare que dans dix minutes, vingt échelles vont être plantées et sa superbe défense inutile. Il le presse, il le conjure de sauver un brave dont la valeur ne devait être funeste qu'aux ennemis de l'Etat. Thomas voulait, disait-il, brûler encore quelques amorces avant de penser à la retraite, qu'il convenait avoir préparée. Le comte lui réplique qu'il est beau d'avoir résisté seul à quarante hommes; mais qu'il y en a deux cents dans la cour, qu'il est encore une sorte d'honneur à leur échapper, et qu'il n'y a pas un moment à perdre. Thomas se rend enfin. Il enfonce le bonnet sur ses oreilles, fait un tablier de sa serviette, passe le couteau dans la ceinture, y fourre aussi ses pistolets, marche vers l'arrière-cabinet, et le comte descend chez lui.

A peine mon oncle est-il accroché à ses draps, qu'un piquet de soixante hommes défile, et se range dans le jardin. Thomas, toujours maître de sa tête, tire ses quatre coups en l'air, jette ses pistolets dans le cabinet et se laisse glisser à terre. Il court au commandant, il joue la frayeur, il s'applaudit d'être échappé à la décharge qu'il vient d'essuyer à bout portant. Il engage la troupe.

d'un ton patelin, à être sur ses gardes, parce que l'enragé de là-haut a encore quarante coups à tirer. En se plaignant, en se félicitant, en conseillant, il file le long de la ligne, il gagne la cour. Un grenadier suisse lui allonge un coup de bourrade en lui disant : « Ranche-toi de là, fouti carcotier! pas de pourchois ici! » Mon oncle se le tient pour bien dit; il se retire au milieu des curieux qu'on tenait sur les derrières; il pousse, il se fait jour du côté de la rue; il se dégage de la foule, marche au petit pas jusqu'au boulevard, tourne le coin, prend sa course, arrive chez Vernier qui croit voir un fantôme, qui le tâte de la tête aux pieds, et qui donne des larmes de joie à cette espèce de résurrection.

Cependant les échelles sont plantées là-bas, et les grenadiers montent de toutes parts, le fusil en bandoulière et la hache à la main. Les jalousies, les châssis volent en éclats, et les assiégeants entrent en foule. Ils commencent un feu roulant sur les armoires, sur le coffre au bois, sur les alcôves, sur tout ce que mon oncle peut avoir transformé en citadelle. Ils percent de leurs baïonnettes les courtes-pointes et les matelas; ils courent de chambre en chambre, et portent la destruction avec eux. Ils furètent enfin le cabinet : les draps attachés à la fenêtre constatent l'émigration. On se répand dans l'hôtel, on fait ouvrir toutes les portes, on commence des perquisitions rigoureuses, et bientôt on perd de vue l'objet principal. Les Suisses, qui se sont chargés de visiter les caves, s'y enivrent et s'y endorment. Les gardes-françaises houspillent l'hôtelière, les filles d'auberge, les *locatrices*, qui toutes crient au viol de manière à n'être entendues de personne. Les soldats du guet

se garnissent les poches. Le temps s'écoule, les corps-de-garde restent vides, les filous et les amants s'emparent du pavé ; enfin le résultat de cette nuit étonnante, c'est qu'à l'exception des morts, des battus et des volés, chacun a eu du plaisir, chacun a fait ses affaires, ce qui arrive parfois dans les petites révolutions ainsi que dans les grandes.

CHAPITRE VII

Mon oncle se fait capucin.

La surprise dissipée, la joie calmée, il fallut parler raison. « Eh bien, monsieur, dit Vernier à mon oncle, quel parti allez-vous prendre? — Ma foi, je n'en sais rien. — Si vous m'aviez confié votre démêlé avec le recruteur, ce qui s'est passé entre vous et le ministre, je vous aurais donné des conseils, je vous aurais soustrait aux recherches, et on aurait peut-être trouvé des protecteurs faits pour arranger cette affaire. — Je l'ai arrangée tout seul. — Mais pensez donc à ce que vous dites. Vous avez résisté aux ordres du roi... — Pourquoi en donne-t-il de semblables? — Vous avez tué votre beau-père... — C'était un vieux coquin. — Et vingt autres... — Qui n'avaient que faire de se mêler de cela. — Et savez-vous où tout cela mène? — Je ne m'en inquiète guère. — A être rompu vif. »

Un homme courageux brave la mort les armes à la main; mais l'idée de la roue est faite pour glacer les plus déterminés, et Tho-

mas pâlit aux derniers mots de Vernier. Celui-ci profita de l'impression qu'il venait de produire. Il peignit ce supplice avec des couleurs si fortes et si vraies, que la constance de mon oncle l'abandonna tout à fait. Ce n'est plus cet homme terrible qui deux heures avant faisait tout trembler ; c'est un faible enfant aussi incapable de se déterminer que de résister à l'impulsion qu'on voudra lui donner.

Vernier lui représenta que le maître, dont l'hôtel avait servi de théâtre à la guerre, savait qu'il avait de l'argent, et qu'il ne manquerait pas de chercher un dédommagement aux pertes énormes qu'il venait d'essuyer ; qu'à cet effet il donnerait à la police tous les renseignements nécessaires, qu'il indiquerait tous les parents et les amis qui pourraient donner retraite au dévastateur de sa maison, et qu'en conséquence il lui était impossible de garder mon oncle chez lui. Mon oncle, assis sur ses talons, les coudes sur ses genoux et le menton sur ses deux mains, écoutait tout et ne répondait plus. Vernier proposa différents moyens que mon oncle n'admit ni ne rejeta. Vernier le laissa à ses réflexions, et discuta avec sa jolie femme les avantages et les inconvénients des différents partis qui s'offraient à son imagination.

Il voulait envoyer Thomas en Hollande, à Dantzick, à Saint-Domingue, où son argent, qu'il avait heureusement exporté de l'hôtel, lui donnerait des moyens d'existence, et où le souvenir de ses fautes passées le rendrait peut-être économe et laborieux. Suzanne, qui avait autant de jugement que de gentillesse, prévoyait que toutes les autorités se ligueraient contre son frère, qu'il serait proscrit partout, que partout ses manières,

et son langage le feraient remarquer, et qu'il serait arrêté avant que d'être aux frontières. Elle conclut qu'il fallait le cacher pendant la vivacité des premières recherches, sauf à se déterminer ensuite selon les circonstances.

Vernier se rendit à l'avis de sa femme, et il ne resta plus qu'une difficulté : c'était de savoir où on le cacherait. Le père Vernier et le vieux sergent étaient des amis sûrs; mais ils avaient paru à l'hôtel, et leur condescendance pouvait les compromettre et hâter la perte de Thomas.

Le grand sérieux avec lequel les jeunes époux cherchaient des moyens rassurants ajouta au découragement du vainqueur, désespéré de l'être. Le jour commençait à poindre, et déjà il croyait voir entrer chez sa sœur ceux qui avaient échappé à sa furie; il voyait plus loin un cachot noir et infect, la mine rébarbative des juges et, au fond du tableau, la redoutable barre de fer. Cette effrayante perspective rendit quelque ressort à son imagination éteinte; il s'occupa enfin de lui, et nomma d'une voix faible sa marraine de la rue Jean-Saint-Denis, celle qui lui donnait dans son enfance des pommes de terre qu'il ne mangeait pas toujours.

Vernier, qui aimait beaucoup mon oncle, mais qui tenait singulièrement aux douceurs dont il jouissait près de sa petite femme, Vernier, dont l'inquiétude augmentait à chaque instant, saisit aussitôt cette idée. Mon oncle avait encore le bonnet blanc, le tablier et le couteau à gaîne. Suzanne lui couvre le visage de poudre, lui met une tourtière sous le bras, l'embrasse, et respire enfin en liberté en le voyant de sa fenêtre marcher vers un asile sûr et s'éloigner de son paisible domicile.

La mère Madeleine vivait encore. Elle était vieille et piailleuse, mais bonne diablesse au fond. Elle avait déjà ouvert sa boutique et étalé aux amateurs une falourde et trois choux, lorsque Vernier et mon oncle l'abordèrent. Elle pleura quand elle sut que ce grand jeune homme était son filleul; elle ouvrit ses yeux éraillés quand on lui demanda un coin de son grenier; elle rit quand il lui mit un double louis dans la main.

Pour empêcher dame Madeleine de parler du filleul aux commères du voisinage, il fallait nécessairement la mettre dans la confidence. Vernier lui parla de manière à s'assurer de sa discrétion, et il la quitta persuadée qu'un mot pouvait faire rompre mon oncle, et que le bon Dieu la punirait tôt ou tard de l'avoir dit.

Madeleine logeait en effet dans un petit grenier, qu'il fallait que Thomas partageât avec elle; mais, d'après son indifférence pour les femmes et l'âge beaucoup plus que canonique de la marraine, il ne pouvait rien résulter du voisinage. Les méchants esprits n'auraient même pu en médire.

Dans le courant de la journée, Vernier porta petit à petit dans le galetas ce qui pouvait en rendre le séjour supportable, un peu de vin, un peu d'eau-de-vie, un peu de tabac. A chaque voyage, il renouvelait à Madeleine l'injonction de se taire, et à Thomas celle de ne pas sortir du taudis. Quand l'ordre des journées y fut à peu près établi, il cessa d'y venir, de peur de se faire remarquer.

Cependant le combat de mon oncle faisait un bruit de tous les diables; on en parla même à la cour. Le ministre était furieux de son évasion ; le lieutenant de police, du mé-

pris de son autorité; le maréchal de Biron, de la mort de ses gardes-françaises; le Châtelet, de ne pas tenir le délinquant; les colporteurs, de ne pouvoir crier son arrêt de mort; maître Samson, de ne pouvoir faire son office.

Ainsi que l'avait pensé Suzanne, le signalement de Thomas fut envoyé à tous les procureurs du roi, à toutes les maréchaussées, à tous les commissaires de la marine, à tous les commandants de place, à tous les pousse-culs, à tous les gouverneurs des colonies, à tous les ambassadeurs près les puissances étrangères, et même à nos consuls en Barbarie. Le roi, qui ne se mêlait jamais de ses affaires, et qui attachait une grande importance à celle-ci, parce qu'on lui avait monté la tête, le roi de France, parbleu, jura la main non pas sur l'Evangile, mais sur le sein de Mme de Pompadour, qu'il aurait raison de Thomas.

Thomas bravait de son grenier les rois, les ministres et les agents subalternes. Couché la nuit sur la paille, fumant le jour, quand il était seul, buvant avec Madeleine, quand elle pouvait quitter la boutique; perdant insensiblement les impressions sinistres qui l'avaient d'abord agité, il ne faisait des vœux que pour obtenir de Vernier un supplément de liquides proportionné à son estomac et à ses habitudes. Vernier, qui n'était pas très sûr du beau frère quand il était de sang-froid, résistait à ses instances: il lui refusait même de l'argent, et Thomas, que la soif rendait industrieux, imagina de déterminer Madeleine à mettre son *casaquin* des dimanches au Mont de Piété, « afin, disait-il, que je puisse boire, puisqu'il ne me reste que ce plaisir-là. » Il était bien sûr que Vernier finirait par payer l'écot, et Made-

leine, qui aimait à siroter, trouva aussi son compte à complaire au filleul.

Il but donc, le cher filleul, et si bien qu'il sentit un violent désir de humer le grand air et d'exercer ses jambes engourdies. Madeleine, à qui le vin avait donné de l'esprit, lui parla à peu près comme l'avait fait la gouvernante des Savoyards, à une époque moins grave à la vérité. Il avait répondu à Madeleine qu'il aimait autant être enfermé à Bicêtre que dans son galetas ; qu'il aimait autant être rompu une heure en public que de l'être toute sa vie dans une mansarde, où il ne pouvait se tenir debout. Il enfila l'escalier, et Madeleine, dont l'esprit ne pouvait le suivre, et dont le corps aviné était devenu immobile, le regarda aller en poussant un profond soupir.

Les Champs-Elysées sont à deux pas de la rue Jean-Saint-Denis. C'était un dimanche, il faisait beau ; cette promenade devait être couverte de monde, et ce fut celle que mon oncle choisit, d'après le proverbe : *Plus on est de fous, plus on rit.*

Il n'avait pas fait deux tours, qu'une pente irrésistible l'entraîna du côté des cafés, et il se trouva nez à nez avec Vernier et Suzanne, qui se régalaient conjugalement de la bouteille de bière et de la douzaine d'échaudés.

A son aspect, Suzanne jeta un cri perçant ; Vernier demeura pétrifié. Thomas prit un tabouret, s'assit, vida la bouteille d'un trait, et demanda un bol de punch, Suzanne prétendait qu'il n'avait que trop bu ; Vernier prétendit qu'il fallait l'achever, le mettre dans un fiacre et le porter chez lui. Le bol fut servi ; mais, cette fois, la prévoyance de Vernier se trouva en défaut. Thomas, après avoir bu le punch à peu près à lui seul, se

leva, et alla se perdre dans la foule d'un pas ferme et assuré.

On ne voit pas avec indifférence un frère, un bienfaiteur, chercher de gaieté de cœur des dangers dont on a pris tant de peine à le garantir. On ne pense pas sans effroi aux suites que peut avoir sa folle imprudence, et au déshonneur qui doit en rejaillir sur une famille innocente. Les pauvres jeunes gens ne fermèrent pas l'œil de la nuit; ils se parlèrent peu, et ils pensèrent, chacun de son côté, à ce qu'on pourrait faire pour contenir un homme qui voulait absolument être rompu.

Suzanne se lève de grand matin, et sans s'ouvrir à son mari, qui n'était pas dévot, elle fut consulter son confesseur, en qui sa mère, de pieuse mémoire, lui avait toujours dit qu'elle devait avoir une confiance sans bornes.

Ce confesseur, le révérend père *Esprit de Tinchebrai*, capucin indigne (1) de la rue Saint-Honoré, jouissait de la plus haute considération auprès du sexe, et, sans doute, il la méritait. Il ne s'informait jamais de ce que les petites filles faisaient quand elles étaient seules; il ne demandait pas même aux petites femmes *si leurs maris ne semaient pas le bon grain sur la pierre*. Il était un des flambeaux de l'ordre, lisant couramment son bréviaire, sachant à merveille que *panis* veut dire du pain, *vinum* du vin, *Deus* Dieu, et c'est tout ce qu'il faut savoir pour opérer une consécration. C'était, en outre, un théologien er-

(1) Les capucins prennent humblement la qualité d'*indignes*, commes les papes s'intitulent *serviteurs des serviteurs de Dieu*. Ces *serviteurs-là* étaient souverains ; et les *indignes* ont confessé des rois, et par conséquent gouverné des royaumes.

goté, qui embarrassait les plus subtils par la manière adroite dont il se rendait inintelligible, et quand à l'éloquence de la chaire, personne ne pouvait lui en *remontrer*, témoin ce sermon fameux qu'il composa pour les capucines de la place Vendôme, qui fit tant de bruit dans le temps, et dont, peut-être, vous ne connaissez pas seulement l'exorde, que je vais vous transcrire pour vous donner une idée du tout.

« Tant et tant de fois vous m'avez demandé, illustres amazones, que je vinsse dans votre bénin couvent, flanqué de toutes parts de bastions et de guérites, comme une Sion inexpugnable, pour alimenter vos âmes virginales du pain doucereux de la parole évangélique, qu'enfin *je suis venu*, *j'ai vu*, *j'ai vaincu*. Je suis venu combattre, avec le glaive spirituel, les satrapes infernaux et le père frauduleux du mensonge; j'ai vu l'excellence de vos esprits, qui découvrent le talon des pensées les plus sublimes avant qu'elles aient montré le nez, et j'ai vaincu ma modestie, qui m'empêchait de paraître devant le parlement voilé de vos révérences cloîtrées. Puissé-je surgir, sans naufrage, au port désiré de vos flamboyantes approbations!

« Avant d'entrer en matière, faisons un petit compliment à Marie, l'étoile poussinière du ciel, le protocole de toutes perfections, cet océan de grâces, cette vertu sainte et flottante sur la mer du monde, dont le Saint-Esprit fut le pilote et l'ange Gabriel le garde-marine, quand il lui dit : *Ave, Maria.* »

Le reste du discours est au moins de la même force, et les talents du père Esprit ne se bornaient pas à la prédication. Il était auteur de deux ouvrages dont nous ne pouvons trop recommander la méditation aux

fidèles : *la Tabatière de la grâce, pour faire éternuer vers le Sauveur, et la Seringue spirituelle, pour l'âme constipée en dévotion.*

Le révérend père n'eut pas plutôt entendu le récit de sa pénitente que, touché de ses anxiétés, il forma le projet d'attirer à Dieu un pécheur enfoncé dans la *sentine du vice.* Il dit à Suzanne, dans son style séraphique, qu'il ne m'appartient pas de vouloir imiter, qu'aucune des actions de mon oncle ne portant l'empreinte de la bassesse, et n'étant que l'effet des passions, il ne fallait peut-être pour en faire un second saint Augustin, que lui mettre sous les yeux des exemples salutaires ; que puisqu'il avait la force requise pour porter la sainte besace, il se chargeait de le faire admettre au noviciat ; que la règle lui défendant de sortir de l'année, et nul profane n'ayant le droit de souiller de ses perquisitions l'intérieur d'un monastère, il y serait en sûreté ; que si au bout de l'an le bienheureux saint François lui refusait ses grâces, il serait le maître de rentrer dans le monde, qui l'aurait peut-être oublié ; qu'enfin, pour peu qu'il eût de raison, il sentirait que, quand on est brouillé avec le roi et la justice, il ne reste d'asile que dans les bras de Dieu.

Suzanne tombait d'accord de tout cela. Mais comment proposer à un homme comme Thomas de se faire capucin ? Il eût été plus facile de lui persuader d'aller attaquer seul et prendre Gibraltar. Sa révérence répliqua que le Dieu des miséricordes autorisait quelque fois une sainte violence. « *Compelle intrare* », dit le Psalmiste : *Forcez-le d'entrer.* Qu'il entre donc, et je me charge du reste.

Suzanne rendit compte à Vernier de sa conversation avec le père Esprit, et Vernier trouva son idée excellente. Il n'entrait pas dans ses projets de mettre son beau-frère

dans un cloître pour hériter de son vivant; il était même persuadé que jamais il ne prononcerait ses vœux; mais ne fît-on que le dérober aux recherches pendant quelques mois, c'était gagner beaucoup. La difficulté se bornait à savoir comment on *forcerait Thomas d'entrer*.

Vernier était sage, prudent, mais il n'avait pas l'esprit inventif. Suzanne, modeste, candide, était femme pourtant, et vive ce sexe pour les expédients! Elle ne dit que deux mots. et Vernier court chez cinq ou six apothicaires, Il rapporte six grains d'opium; les fait dissoudre dans deux bouteilles de bon bordeaux. Il en met une dans chaque poche, et va rendre visite au beau-frère. Il lui fait une légère réprimande sur son escapade de la veille; il lui propose de faire venir à dîner. Thomas accepte, on se met à table. Vernier se ménage, Thomas se livre; l'opium fait son effet. Un fiacre attendait à la porte; on y couche mon oncle, on part, on arrive aux Capucins. On descend le néophyte; on le déshabille, on lui coupe les cheveux, on le passe dans la robe de bure, on le ceint du fameux cordon, on lui chausse les sandales, on le porte dans une cellule écartée, on l'enferme à deux verrous et on se retire.

Les vapeurs de l'opium se dissipent. Thomas étend les bras, il ouvre les yeux. Un prie-Dieu en chêne, un grand crucifix d'érable, une tête de mort frappent ses premiers regards; il se met sur son séant. Sa robe, son cordon, ses sandales, sa tête rasée, ajoutent à son étonnement. Il saute de son grabat, empoigne le dieu de bois, et frappe à grands coups à la porte. La porte s'ouvre: vingt religieux, un cierge allumé à la main, entrent en silence, environnent Thomas interdit, et psalmodient un *Miserere*. On lui

présente la tête de mort, on la lui fait baiser; on le remet sur son lit, on le couvre du drap mortuaire et on psalmodie un *De profundis*. L'imagination de Thomas se frappe; il regarde avec des yeux égarés, il écoute sans rien entendre. Le père gardien l'engage, en nasillant, à se recommander au Très-Haut; il lui annonce que depuis huit jours il est condamné, et que la léthargie dont il sort vient de l'effet terrible qu'a produit sur lui l'*audition* de son jugement. Thomas proteste avec bonhomie qu'il ne se souvient de rien de tout cela. Preuve nouvelle de la violence du choc, à ce qu'assure Sa Révérence, et elle assure qu'il sera exécuté dans la journée, à moins qu'il n'accepte la condition à laquelle le roi, dans sa clémence, a attaché sa grâce : c'est de se faire capucin, et d'édifier le monde, après l'avoir scandalisé par ses excès; et on a tellement compté sur sa vocation, qu'on a répondu de lui au roi, et qu'on l'a revêtu d'avance du saint habit de l'ordre. « Allons donc, dit Thomas en soupirant, soyons capucin, puisqu'il le faut; mais, sacredieu! je ne croyais pas finir par là. »

Les pères indignes se recrutaient déjà difficilement, et le fils du moindre bourgeois eût rougi de s'agréger à un corps sale, puant et ignare. En conséquence, le serviteur des serviteurs avait accordé aux capucins, dans sa sollicitude paternelle, un bref qui dispensait des épreuves du noviciat les sujets dont la ferveur ne pourrait supporter un an d'attente. Comme la réponse de mon oncle annonçait une ferveur extraordinaire, le père Esprit lui proposa de se faire l'application du bref, et à l'instant même le père gardien reçut les vœux de Thomas, sous le nom de *frère Ange, de Paris*.

Ce n'était pas précisément ainsi que la chose avait été arrangée entre Suzanne et son confesseur; mais on n'a qu'un moment pour ramener la brebis égarée, et quand il s'offre, il faut le saisir. Quel est le chrétien, attaché à l'honneur de la religion, qui condamnerait cette fraude pieuse?

On caressa beaucoup le frère Ange; on le flatta, on le fit bien manger et bien boire; on le laissa jurer le reste de la journée, et le lendemain, à l'issue des matines, on le mit en route, avec un compagnon, le bâton à la main, le capuchon sur les yeux, et la robe retroussée sur les côtés avec des bretelles de cuir.

Vernier, curieux d'apprendre le résultat du stratagème, avait fait semblant d'écouter une messe, pour se glisser de l'église chez le gardien. Il apprend que son beau-frère se rend au couvent d'Arras, sous la conduite d'un père pieux et adroit, et que la famille peut disposer des biens de celui qui vient de mourir au monde, après, toutefois, avoir fait une aumône au couvent. A quoi eussent servi les représentations de Vernier? Thomas était *encapucinaillé*, et, comme l'observa très spirituellement Pilate, de patibulaire mémoire, *ce qui est dit, est dit.*

Robin avait appris à Thomas à faire le marquis; le père Séraphin apprenait au frère Ange à faire le capucin. Le long de la grande route, il le faisait parler du nez; il lui montrait les roulements d'yeux, les révérences avec les mains croisées sur la poitrine; il lui enseignait l'usage du chapelet; il lui répétait plusieurs mots mystiques, qui ont la vertu d'arracher aux paysans la miche de pain, le quartier de lard, et, quelquefois la poularde fine; enfin, quand on rencontrait une chapelle, le père Séraphin y disait une

messe blanche, c'est-à-dire une messe pour rire, et la faisait servir par le frère Ange, auquel il soufflait les *répons*.

Le frère Ange s'impatientait, bâillait, trépignait, et de temps en temps s'écriait « Hé! va te faire f..., père Séraphin ! » et le père Séraphin ne faisait pas semblant de l'entendre.

On logeait dans toutes les *capucinières* de la route, et les pères indignes, prévenus par l'acolyte de mon oncle de la bizarrerie de son caractère et de la nécessité de l'amadouer encore, le fêtaient à l'envi, l'abreuvaient à gogo, et priaient pour qu'il persévérât dans le chemin de la grâce.

Mais, à Arras, les choses changèrent tout à fait. Le père Séraphin avait étudié à fond le nouveau frère, et il conseilla au gardien de prendre d'abord sur lui un empire absolu, s'il voulait l'empêcher de compromettre la *dignité de l'ordre*. Le gardien, profond observateur, s'aperçut dans la journée même que le père Séraphin ne l'avait pas trompé, et que le frère Ange n'avait du capucin que l'habit. Il essaya d'abord la voie des remontrances, dont le frère Ange se moqua complètement.

En servant la messe, il faisait des mines au célébrant, qui se tournait au *Dominus vobiscum;* aux vêpres, il chantait le verset quand on entonnait l'antienne; il dérobait au réfectoire les rations de vin qu'il pouvait attraper; il manquait à toutes les révérences; il jurait toujours par-ci par là, et quand on l'envoyait à la quête pour vingt-quatre heures, il restait huit jours dehors, parce qu'il n'aimait pas le couvent, et les paysans le choyaient, parce qu'il était luron, et qu'il ne cajolait pas leurs femmes; aussi rentrait-il à la *capucinière* chargé de denrées de toute espèce. Souvent la besace ne suffi-

sait pas, et il se faisait alors pompeusement précéder de deux ou trois ânes qui ployaient sous le faix, et qu'il chassait devant lui avec une grâce toute particulière.

Ces récoltes abondantes adoucissaient l'acrimonie des humeurs des bons pères. On ne pouvait, sans outrager la Providence, sévir contre l'organe dont Dieu se servait pour faire pleuvoir sa manne; on ne pouvait non plus tolérer absolument les déportements du frère. Pour tout concilier, on lui infligeait des pénitences douces, comme de l'envoyer à genoux, les bras en croix, au milieu du jardin, pendant que les autres dînaient, et frère Ange allait faire diète au cabaret, avec l'argent que Vernier lui envoyait, quand il en avait besoin, et les bons pères n'avaient pas l'air de s'en apercevoir.

Un événement remarquable, un très grand événement, un événement de la plus haute importance précipita la perte du frère Ange ; le père provincial de la province d'Artois était mort, et il était question de lui donner un successeur.

Déjà les gros bonnets de l'ordre se rassemblaient de trente lieux à la ronde ; déjà le jour de la tenue du chapitre était fixé, la salle des élections préparée, les intrigues, les cabales en activité.

Mais, mon très cher frère et très patient lecteur, ces intrigues, ces cabales ne ressemblent pas à celles des gens du monde, qui sollicitent ouvertement et qui cherchent à nuire à leurs rivaux. Ici, le hasard, ou plutôt la sainte Providence décide seule en faveur du candidat, et c'est cette Providence avec qui on cherchait à s'entendre.

Tâchons de nous entendre nous-mêmes, et expliquons, dans toute son étendue, le mode d'élection que mon pauvre oncle ne

connaissait pas plus que vous, et dont il eut le malheur de rire. Peut-être hélas! rirez-vous vous-même, quand je vous dirai que tout tenait à un pou... Oui, monsieur ou madame, peut-être bien mademoiselle, tout tenait à un pou qui s'appelle le *pou séraphique.*

La cloche a sonné. Tous les pères sont rassemblés autour d'une grande table couverte de papier blanc. Les frères, qui n'ont droit à aucune dignité, sont humblement rangés en cercle derrière les Révérences. On chante le *Veni Creator*. On s'assied.

Chaque père tire un peigne de sa manche; chacun se peigne la barbe sur la table ; une nuée de poux couvre le papier.

Aussitôt toutes les lunettes sont braquées ; on cherche, on examine, on conteste, on commente longuement, gravement, et quand le pou le plus gros, le plus gras, le plus appétissant est tiré de la multitude, et proclamé *pou séraphique*, les autres, soigneusement enveloppés dans le papier, sont brûlés dans l'encensoir, et la fumée de leur graisse offerte en holocauste au Seigneur.

Celui dont la barbe a eu l'honneur de produire et d'élever le saint pou, est nommé *provéditeur*, ou, si vous l'aimez mieux, président du chapitre; et comme il est de la faible humanité de courir après les grandeurs, aucun père ne s'était peigné depuis le commencement de la maladie du provincial indigne; aucun ne s'était même gratté, et, au contraire, chacun avait soigné, alimenté, engraissé les insectes aimables à qui il pouvait devoir la prééminence d'un moment : première cabale.

La cérémonie préliminaire terminée, on procède à l'élection. On marque scrupuleusement le milieu, le juste milieu de la table.

On y place avec respect le pou séraphique qui va manifester les décrets céleste. Tous les pères ont le menton appuyé sur les bords de la table, et la barbe étendue en éventail. On attend dans le silence et le recueillement qu'il plaise au pou de se choisir une retraite, et le prédestiné dont la barbe a recueilli ce trésor est à l'instant promu au grade éminent de provincial. Que d'efforts pour l'attirer, ce pou bénévole ! L'huile de poisson, le cambouis, et ce qu'il y a de plus odorant, a, dès le matin, humecté, parfumé, graissé les barbes des bons pères : seconde cabale.

Le nouveau provincial entonne un *Te Deum* les subordonnés font *chorus*, et le tout se termine par un grand dîner, où l'on boit à la santé des bienfaiteurs de l'ordre les vins excellents qu'ils ont envoyés pour la fête.

Dès le commencement des opérations mystiques, frère Ange avait ri de ce rire qui annonce le mépris des choses les plus respectables. On lui avait passé les jurements, le cabaret, l'ivresse, le défaut de soumission ; mait rire du pou séraphique ! c'est ce que capucin n'a jamais pardonné, c'est ce qu'il ne pardonnera jamais. Comme la dissimulation est une des vertus du cloître, on ne laissa rien percer de l'indignation générale qu'avait excitée le frère Ange.

Il était à peine endormi, qu'il fut réveillé en sursaut. On le saisit par les quatre membres, on le lie malgré ses efforts, on le bâillonne pour étouffer ses cris ; on le prend on le transporte dans une partie du couvent où il n'a jamais pénétré ; on lève une grande pierre, on lui passe une longue corde sous les bras ; on dit sur lui les prières des agonisants, on le descend dans un trou de soixante pieds de profondeur, et on remet la

pierre en lui disant : *Vade in pace,* c'est-à-dire : Allez en paix, à un homme qu'on envoie au diable.

Le frère Chrysostome fut chargé d'avoir soin de lui, et les soins devaient se borner, tous les jours, à une demi-livre de pain et une pinte d'eau, jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur d'appeler le frère Ange à lui. On écrivit à Vernier qu'il était mort subitement, ce qui était vrai dans un certain sens, appelé par les moines *restriction mentale.*

Cependant Chrysostome, hypocrite consommé, n'était pas au fond plus capucin que mon oncle. Il avait été flibustier, hussard, et la conformité des goûts et des habitudes lui avait donne de l'amitié pour Thomas. Il lui faisait faire bonne chère, lui fournissait du tabac à fumer, de la paille fraîche de temps en temps, et une robe neuve quand la sienne était usée. Il aurait pu instruire Vernier de la position désagréable de son ami, mais ils n'étaient pas plus savants l'un que l'autre. Il eût fallu que Chrysostome se confiât à quelqu'un ; la moindre indiscrétion le perdait lui-même, et il craignait le *Vade in pace.* Il aurait pu faciliter l'évasion du pauvre captif, mais il eût fallu fuir avec lui, et il se trouvait bien d'être capucin. Il se borna donc à de bons offices, qui ne pouvaient le compromettre, et à tromper l'ennui du patient, en lui faisant espérer que les bons pères se relâcheraient tôt ou tard. Il savait, du reste, que les dévots sont persévérants dans la vengeance, comme dans l'ignorance, l'intolérance, l'arrogance, la bombance et la concupiscence.

Laissons mon oncle dans son trou, dont il ne peut sortir sans ma permission. Pour diversifier vos plaisirs allez oublier sa tristesse aux genoux de votre maîtresse, et

puisse enfin l'enchanteresse, souriant avec gentillesse à votre noble hardiesse, encourager votre tendresse, passer d'amour à la faiblesse, et perpétuer votre ivresse !

CHAPITRE VIII

Un mot sur votre serviteur.

Depuis assez longtemps, très respectable lecteur, je vous parle de mon oncle. Il est temps que je surmonte la modestie qui, jusqu'à present, m'a tenu derrière le rideau. Je vais me mettre en évidence et vous entretenir de moi.

Vernier, époux attentif, complaisant, et, qui plus est, amoureux, quittait rarement sa femme, parce qu'il était jaloux. Pardonnez-lui ce défaut : il n'eut jamais que celui-là. Suzanne, très sage, avant et apres son mariage, était passionnée pour son mari. C'était un petit démon qu'il trouvait sans cesse sur son chemin, qui l'agaçait, le lutinait, le violentait le jour, et qui recommençait la nuit : c'est une terrible chose qu'une femme sage pour un mari. Monsieur Vernier était sur les dents ; mais au bout de quelques années, il recueillit le fruit de tant de travaux. Je fus remis dans ses bras par dame Catherine, sage-femme experte, qui venait d'estropier ma mère, ce qui fut cause que je suis fils unique, à moins pourtant que mon père ne m'ait fait, par-ci par-là, quelque petit frère, ce que je ne crois pas, ni vous non plus,

d'après la connaissance que nous avons de son caractère et de sa moralité.

Suzanne, femme d'un *homme de lettres*, possédait son Jean-Jacques. Elle ne me confia point à des mains mercenaires. J'eus le bonheur de sucer son joli sein, et comme le bien-être de la maison avait été considérablement augmenté par la prise d'habit de mon oncle, et par la succession que Riboulard avait cessé de contester après sa mort, l'ordinaire était bon, le lait de ma mère excellent, et je poussais comme un champignon.

A peine eus-je l'usage de la parole, qu'on s'occupa sérieusement à développer mon intelligence; les vingt premiers chapitres de cet incomparable ouvrage vous ont sans doute convaincu qu'on n'a pas perdu ses peines. On ne me fit, dans ma première enfance, aucun de ces contes de sorciers, de revenants qui affectent des cerveaux faibles encore, et qui laissent des traces qui durent quelquefois toute la vie. Cependant, comme il fallait m'endormir avec quelque chose, ma mère me racontait les hauts faits de mon oncle, qu'elle appelait des extravagances, et qui me paraissaient, à moi, des choses merveilleuses; aussi, pendant quelques années, je ne jouais qu'à *mon oncle Thomas*. J'avais des sabres de bois, des pistolets de paille; j'abattais des châteaux de cartes; je prenais des vaisseaux faits avec des coquilles de noix; j'avais une poupée que j'appelais *lady Seymour*, que j'habillais, que je déshabillais, que je baisais, et à qui je faisais manger de ma bouillie.

« A six ans je savais lire; à douze ans j'étais un petit monsieur présentable partout, et mon père me conduisait partout avec lui. Depuis longtemps il avait quitté son char-

nier. L'état de sa fortune lui avait permis de se produire dans le monde, et il était d'abord devenu secrétaire d'un conseiller au Parlement, qu'il quitta, parce qu'il devint amoureux de ma mère. Il entra successivement chez un président, chez l'archevêque, chez le chancelier qu'il quitta encore pour la même raison. Il se fit marchand épicier, et il vendit son fonds, parce qu'en achetant pour deux sous de fromage on avait le droit de dire des douceurs à l'épicière. Il acheta une bonne ferme, qu'il revendit encore ; parce que le seigneur du village prétendait au droit de cuissage, de markette ou de prélibation. C'était un droit charmant, imaginé dans le temps des croisades, qui autorisait les seigneurs à coucher, la première nuit des noces, avec leurs vassales roturières. Il y avait longtemps que ma mère n'avait plus de prémices à offrir au seigneur; mais enfin elle s'établissait sur ses domaines, et une première nuit est toujours jolie avec une jolie femme. Pour terminer des contestations désagréables, très désagréables pour un mari, mon père s'esquiva avec sa tourterelle de cette pépinière à cocus, et il se pourvut à Paris d'un office d'huissier, qu'il garda parce qu'il n'avait que moi de clerc, et que la clientele ne pénétrait pas au delà de l'étude,

J'avais dix-huit ans, et ma mère commençait à ne plus donner d'inquiétude à mon père, lorsqu'on pensa à mon avancement. Le fils d'un recors peut se borner à être huissier; celui d'un huissier doit être au moins procureur. On me mit chez le plus habile et le plus renommé de ces messieurs, et au bout de deux ans, mes chers parents se flattaient que la fille de quelque tanneur ou de quelque marchand de vin serait en-

chantée de s'agréger à la robe, et trop heureuse de payer ma charge. Ces espérances étaient fondées; j'entendais les affaires, j'avais de la figure, et le dimanche on rassemblait à la maison paternelle les demoiselles sur qui on pouvait avoir des vues. J'étais au mieux avec elles toutes. On jouait aux petits jeux innocents, on se donnait des gages, on s'embrassait, et la soirée se terminait ordinairement par le récit de quelques-unes des aventures de mon oncle, que je contais avec un charme qui forçait l'attention. Quelquefois on riait, quelquefois on s'apitoyait; souvent une larme était accordée à la mémoire du défunt par ma mère, par moi, et même par mon auditoire.

Le résultat de ces soirées fut une convention formelle entre mon père et celui de Mlle Félicité, de nous marier quand j'aurais l'âge requis pour enfiler la robe, moyennant 60,000 francs que payerait le papa de la future pour le petit plaisir de voir sa fille procureuse. Le 14 juillet 1789, qui n'arriva qu'à son tour, mais d'une manière assez étourdissante, dérangea singulièrement tous ces projets. Le parlement tomba et entraîna dans sa chute les procureurs et les procureuses. Mlle Félicité, qui était née pour un état brillant, fut mariée au président de son *district*, et comme ils avaient cinquante mille écus à eux deux, ils furent guillotinés trois ans après, sous le prétexte qu'ils entretenaient des intelligences avec *Pitt* et *Cobourg*, qu'ils ne connaissaient pas plus que vous, si toutefois vous ne les connaissez point.

Pour moi, qui n'étais pas fou de la demoiselle, je me consolai facilement de sa perte, et je suivis l'exemple des habitués du palais. Tous les clercs, sans exception, devinrent avoués, défenseurs officieux ou juges, aux

dépens de qui il appartiendrait, ce qui fait que les pauvres plaideurs perdent tous les jours des causes excellentes. A la vérité, ils en gagnent quelquefois de détestables, et c'est une compensation. Au reste, nous allons avoir un code civil, et qui sera bon, car il y a douze ans qu'on en parle.

J'allai donc tous les jours plaider, en frac gris et en queue, ce qui ne donne pas une grande majesté aux tribunaux, mais ce qui est très commode pour ceux de mes confrères qui ne gagnent pas de quoi s'acheter une robe. Comme je n'étais pas un *Chauveau*, un *Julienne*, un *Bellart*, mes honoraires ne montaient pas bien haut. En récompense, l'étude de mon père était devenue excellente, parce qu'où la plupart des procureurs et des avocats sont des ânes, il faut bien que les huissiers fassent les écritures.

Nous vivions dans la plus grande aisance. Mon père faisait souvent des placements considérables. La guerre qui venait de s'allumer dans presque toute l'Europe, la suppression de la noblesse, des moines, des rois, du bon Dieu, de la probité, de la piété filiale, de la fidélité des époux; l'établissement de la liberté, de l'égalité, de l'ignorance, du vandalisme, de l'agiotage, de l'usure, de l'impudence, du cynisme et de la misere publique, n'empêchaient pas les hommes de plaider, et nous les aidions à se ruiner tout à fait, en faisant pour un nouvel ordre de choses des vœux qui commencent à se réaliser.

Un soir, je lisais les lois anciennes en attendant les nouvelles; mon père minutait un exploit, et ma mère trempait la soupe pour dix ou douze de ses *égaux*, qui mouraient de faim et qui lui baisaient les pieds en recevant son potage, lorsqu'on sonna fortement à la porte. Ma mère, timorée, trembla pour

sa tête : la meilleure alors ne tenait à rien. La mode de mourir dans son lit était passée ; celle de finir en public avait été reçue avec beaucoup de facilité et paraissait ne déplaire à personne, car personne ne disait rien. Les craintes de ma mère, qui ne se piquait plus de suivre les modes, augmentèrent en voyant entrer un chenapan de cinq pieds dix pouces, taillé en Hercule, basané, sale, en guenilles, portant un grand sabre attaché par-dessus son épaule avec une corde garnie devant et derrière de deux ou trois douzaines d'oreilles d'hommes. Il sauta sur la soupe, en mangea la moitié, et nous le laissâmes faire, parce que nous avions peur. « A boire! » dit-il d'une voix terrible, et mon père se hâta de lui présenter une bouteille de vin. Il vida la bouteille d'un trait, s'essuya la bouche et embrassa vigoureusement ma mère. Mon père, mû par un reste de jalousie, avait envie d'éclater. Il se contint cependant, parce qu'on rendait tous les jours beaucoup, mais beaucoup de lois; qu'on pouvait patriotiquement avoir décrété, ce soir-là, la communauté des femmes avec celle des autres propriétés, et que son égal paraissait un homme à lui rompre les bras s'il faisait le récalcitrant. Nous le regardions avec des yeux effarés et nous ne sonnions mot. « Sacredieu! s'écria-t-il, vous ne voulez pas me reconnaître! je suis donc bien changé. » On s'approche, on regarde, on doute; l'homme basané termine nos incertitudes en déchirant sa chemise du col à la ceinture, et en nous montrant la cicatrice de la botte de longueur que lui avait poussée la Giberne. « C'est Thomas, dit ma mère, et elle tombe en faiblesse. C'est Thomas! reprend mon père, et il s'évanouit. C'est mon oncle! reprends-je à mon tour, et je perds connaissance. Et revenant

à nous : Hé? par quelle aventure, mon frère ?... Par quel heureux hasard, monsieur ?... Comment se peut-il, oncle fameux ?... Parlez, expliquez, racontez... » criâmes-nous tous trois ensemble. Et Thomas raconta sommairement ce que vous allez lire.

Le frère Chrysostome ne fut pas plus tôt informé de la suppression des moines qu'il crut devoir gagner du côté du patriotisme ce qu'il perdait de celui de la besace. Il jette le froc aux orties, court à la commune renier Jésus-Christ, et dénoncer les pères indignes qui violaient quelquefois le vœu de pauvreté, assez souvent celui de chasteté, et qui se permettaient d'enterrer les gens tout vifs. Aussitôt, un savetier somme le conseil de la commune d'arrêter que le frère Chrysostome a bien mérité de la patrie, et l'arrêté est consigné sur le registre. Le savetier somme la commune d'aller à l'instant même délivrer le frère Ange, et la commune se met en branle, suivie du savetier, de ses confrères, des aboyeurs de l'assemblée populacière, des garçons bouchers et de leurs chiens. On déterre mon oncle, étonné de revoir le grand jour. On lui rend les honneurs dus à une victime du despotisme ; on chasse une partie des bons pères, pendant que le vindicatif Thomas assomme l'autre, et le procureur-syndic s'installe préalablement dans la maison, avec une femme qu'il avait volée à un gentilhomme, et qu'il tenait en réquisition pour ses menus plaisirs.

La Sapho d'Arras, car il y a une Sapho partout, fit dans la journée un poëme en vers intitulé : *Les Infortunes de Thomas*. Il fut lu le soir au spectacle et couvert d'applaudissements. Il était en effet très bien écrit. Sapho en devint plus chère à ses coteries, et s'éloigna un peu davantage de son

mari, de ses enfants et de son ménage, dont elle ne se souciait guère, selon l'usage des femmes auteurs.

Sapho fut couronnée pour avoir fait des vers, le savetier pour sa motion patriotique, Thomas pour avoir assommé cinq ou six capucins, dont l'aristocratie monacale ne pouvait paraître douteuse ; et, comme il déclara vouloir revenir à Paris, la commune lui donna un bon de dix louis à prendre sur un certain baron qui se tenait fort tranquille, qui avait repris son nom de famille, supprimé sa livrée, qui régalait la canaille, son égale, mais qui devait payer parce qu'il était baron.

Le premier soin de Thomas, en arrivant dans la capitale, avait été de chercher son beau-frère, qu'il ne trouvait nulle part, et qu'il aurait rencontré sans le connaître, car trente ans de plus sur la figure d'un homme ne laissent pas de la changer un peu. Il se décida à prendre la piste de Vernier, et à le suivre jusqu'en Amérique ou en Laponie, s'il le fallait. Il passa donc de l'humble boutique d'écrivain chez l'ex-conseiller, qui l'envoya chez l'ex-président, qui ne put rien lui dire de Vernier, parce qu'on lui avait coupé le cou la veille ; mais un domestique, qui avait dénoncé son maître pour avoir sa montre et sa bague, renvoya Thomas à l'ex-archevêque, qui était émigré, dont la femme de charge indiqua l'ex-chancelier, qui etait mort, dont le portier, président de son comité révolutionnaire, donna l'adresse du magasin d'épiceries, dont le propriétaire venait d'être *lanterné* pour avoir accaparé de l'eau de-vie, que les *lanterneurs* aiment beaucoup, ce qui fut cause que mon oncle s'adressa à la fruitière du coin.

Celle-ci avait conservé une idée confuse

du domaine qu'avait acheté Vernier. Elle nomma *Isigny* au lieu de *Savigny*, ce qui fut cause encore que mon oncle voyagea en Normandie, où il parcourut tous les villages en *y*, d'où il revint à Paris, et de là à *Passy*, *Poissy*, *Neuilly*, *Chilly*, *Bondy*, *Sucy*, *Baubigny*, *Chevilly*, *Issy*, *Grigny*, *Boissy*, *Gisy*, *Gentilly*, *Savigny*, où il apprit ce que je vous ai déjà dit.

Il n'est pas difficile de trouver un huissier à Paris : aussi mon oncle vint-il chez nous en droite ligne. Il ne paraissait pas aussi aisé de vivre pendant un an que durèrent ces recherches; mais comme le bien des *conspirateurs*, des *suspects*, des *modérés*, était devenu le patrimoine des patriotes *purs*, mon oncle entrait dans toutes les maisons d'apparence, et les propriétaires étaient conspirateurs ou modérés, selon que leur table était plus ou moins bonne, leur bourse plus ou moins garnie.

Après les premiers épanchements, mon père, qui n'était ni *lanterneur*, ni *sabreur*, ni *guillotineur*, ni *dénonciateur*, ni *voleur*, ni même *agioteur*, et qui avait la plus forte envie d'éloigner de chez lui le baudrier garni d'oreilles et le grand homme qui le portait, mon père se mit aussitôt à son secrétaire et rédigea le compte des sommes qu'il devait à mon oncle, avec les intérêts des intérêts de trente ans. Le résultat de ce compte était notre ruine absolue. Mon père pouvait profiter du droit de prescription ; il pouvait au moins rembourser en assignats, comme tant de fripons, mais il était resté pur au milieu de la corruption générale.

Pendant qu'il calculait, ma mère faisait ses efforts pour dégoûter mon oncle de son costume et de son baudrier; mais sa longue captivité l'avait aigri, les années avaient

roidi son caractère, et il n'était plus possible de lui rien faire changer à ce qu'il avait résolu. Ces oreilles étaient celles des moines qu'il avait rencontrés, et autant il en rencontrait, autant d'oreilles à bas. Il en avait fait le vœu, et corbleu, il se promettait de tenir celui-là. Pour le costume, c'était celui des patriotes par excellence. C'est à ce costume qu'il devait l'amitié de Marat, de Robespierre, et de tant d'autres qui lui prenaient familièrement la main. « Mais, mon frère, vous croyez donc que ces gens-là vous aiment? — Pas du tout. Ils n'aiment personne, mais ils ont besoin de moi, et je les flatte, parce que j'ai besoin d'eux. — C'est cela, reprit mon père. En révolution chacun travaille pour son compte, et brise ensuite l'instrument dont il s'est servi. — J'entends bien aussi ne travailler que pour moi, et, sacrebleu, on ne me brisera point. — Je le désire, monsieur. — Moi, j'en suis sûr. J'irai à la fortune par un chemin où ces plats coquins-là ne me suivront pas. — Et lequel, monsieur? — Celui de l'honneur. Je suis toujours Thomas, et j'ai encore du courage et des bras. — Hé! monsieur, pourquoi vous exposer de gaieté de cœur? poursuivit mon père en présentant son bordereau à mon oncle, voilà plus qu'il ne vous faut pour vivre dans l'abondance. — Qu'est-ce que c'est que cela? — L'état des sommes que je vous dois. — A combien cela monte-t-il? — A cinquante-deux mille livres. — Et que te restera-t-il? — Rien. — Rien, f.....! Et Thomas déchire le bordereau, et en jette les morceaux au nez de mon père. Apprends, beau-frère, qu'on peut couper les oreilles des moines, dévaliser les Anglais, et laisser de quoi vivre à sa sœur et à son mari. Tu me donneras 12,000 francs dans les vingt-quatre heures,

c'est plus qu'il ne me faut pour me faire tuer ou gagner un million. Je t'abandonne le reste, et grand bien te fasse. » Mon père ne répondit rien. Mon oncle l'entraina chez un notaire, à qui d'abord il fit peur aussi, mais qui l'embrassa cordialement quand il eut démêlé l'âme de la fange qui l'obstruait. L'acte de renonciation fut dressé et signé aussitôt, à la grande satisfaction des parties.

J'avais contracté, dès ma naissance, l'habitude d'admirer Thomas. Ce désintéressement, mêlé d'une sorte de grandeur burlesque, me subjugua tout à fait. Peut-être l'extraordinaire a-t-il le droit de plaire à la jeunesse; peut-être y avait-il entre nous des rapports que l'éducation avait adoucis en moi. Quoi qu'il en fût, je commençai à négliger le palais, et je vouai à mon oncle un attachement à toute épreuve, parce que je trouvais un plaisir indicible à l'entendre, et que son langage héroïco-barbare m'inspirait, en m'échauffant la tête, une sorte de mépris pour le papier marqué.

Ainsi sont faits les hommes. On quitte une femme aimable pour le premier minois chiffonné qui vous trompe et se moque de vous; un état paisible et sûr pour la gloire, qu'on n'aborde qu'à coups de canon; on réalise une fortune solide, et on se ruine en prêtant son argent à trente-six pour cent par an; on dédaigne la maison de ses pères, et on en sort sans savoir si on trouvera un abri.

CHAPITRE IX

Je deviens aussi un petit héros.

Mon oncle dînait chez nous pour la dernière fois. Il avait reçu son argent, et il partait le lendemain. Lorsqu'il entra, mon père était à ses affaires, et ma mère à la cuisine. Thomas me parlait de ses grandes vues avec cet enthousiasme que donne le pressentiment des succès. En l'écoutant, ma figure s'animait, mon sang bouillonnait, et dans un moment dont je ne fus pas maître, je tirai son grand sabre. Il cessa de parler, me regarda fixement et me tâta le pouls : « Tu es né pour la guerre, reprit-il, et non pour moisir dans un cabinet : N'es-tu pas honteux de te battre à coups de plume pour un peu de mauvais papier, tandis qu'il ne faut qu'une campagne pour t'enrichir et te rendre fameux ? Il est temps de quitter les jupons de ta mère. Envoie au diable l'écritoire et l'écriture, et prends-moi un sabre et une paire de pistolets : voilà ce qui sied à un jeune homme. Mais une écritoire, corbleu ! une écritoire ! fi donc ! »

Cette ouverture était trop de mon goût pour que je n'y répondisse pas comme mon oncle le désirait. Il fut arrêté entre nous que je serais aussi un grand homme ; qu'il me ferait inscrire sur son passe-port, que j'irais le joindre à la diligence, que nous partirions ensemble, et que nous aurions

grand soin pendant la journée de ne pas nous laisser pénétrer par mon père, qui n'eût pas manqué de mettre obstacle à ma célébrité.

Quand je ne fus plus soutenu par la présence de mon oncle, je sentis des remords. J'allais quitter en fugitif de bons parents qui ne respiraient que pour moi; je les livrais à de continuelles inquiétudes; si j'étais tué, ce qui ne me paraissait pas impossible, ils finiraient leur carrière dans la douleur et l'abandon. Mais aussi, si je me distinguais, si je parvenais aux premiers grades, si ma réputation et mes richesses embellissaient leurs derniers jours, combien ils s'applaudiraient que je ne les eusse pas consultés! Cette considération l'emporta sur les autres, et cela devait être : elle s'accordait avec mon penchant. Je passai une partie de la nuit à écrire à mon père une lettre bien tendre, bien respectueuse que je laissai sur ma table, et je m'amusai à bâtir des *châteaux en Espagne*, jusqu'au lever du soleil dont mon impatience hâtait le retour.

Je me levai, je sortis sans bruit. Je joignis mon oncle à l'heure indiquée, et nous montâmes dans la diligence. Nos compagnons de route regardaient Thomas avec un étonnement mêlé de terreur, personne ne parlait. Thomas seul faisait les frais de la conversation. Il interrogeait tout le monde d'un ton tranchant, on ne lui répondait que oui ou non prononcés d'un air de déférence. Il se jetait ensuite dans la politique, il débitait là-dessus toutes les billevesées qui lui passaient par la tête, et plus il disait d'extravagances plus on lui témoignait d'égards : on le prenait pour un agent du gouvernement.

Nous arrivâmes à Calais le troisième jour,

et nous nous établîmes chez M. Meurice, qui tient une auberge très jolie, très propre, qui est plein de complaisance pour les voyageurs, qui les sert bien et ne les rançonne pas.

Comme, pendant la guerre, personne à Calais n'a rien à faire, pas même du hareng, on s'y promene sur une grande place, où on gobe à la fois les nouvelles et les trente-deux aires de vent. L'arrivée de mon oncle, dont les goutteux du pays se rappelaient les premières aventures, fit sur cette place autant de bruit que la bise, et les armateurs, les constructeurs, les matelots et les curieux vinrent en foule nous faire des propositions. Mon oncle leur répondit qu'il savait arranger ses affaires lui-même et qu'il les priait de le laisser tranquille.

Dès l'après-dînée, il s'occupa de son armement. Il me mena sur le port. Pendant que j'admirais la mer, que je voyais pour la première fois, que je faisais sur l'instabilité de l'onde des réflexions que je me gardais bien de communiquer à mon oncle, il courait partout et examinait tout, depuis le *longpont* jusqu'à la *portelette*. « J'ai notre affaire », me dit-il. C'était une longue barque, mince, légère, taillée pour la course, et dans laquelle soixante hommes pouvaient tenir debout et serrés. Mon oncle parla, marchanda, jura, acheta et paya la barque. Il y fit mettre un mât, une voile et des avirons, et il pensa à faire son équipage.

Comme une dévote est difficile sur le choix d'un directeur, une prude sur celui d'un amant, un petit-maître sur celui d'un tailleur, un protégé sur celui d'une place, un agioteur sur le poids des louis, tel mon oncle observait, scrutait, épluchait les sujets qu'il se proposait d'associer à sa gloire. Il

courait les cabarets avec un sac de 1,200 francs dans son chapeau, il faisait boire, il donnait de l'argent, il enrôlait ceux qui lui convenaient, et il n'enrôlait que des jeunes gens. Il ne voulait pas d'hommes mariés, parce qu'il prétendait qu'on se bat mal quand on pense à sa femme et à ses enfants et je crois qu'il avait raison. Il refusait encore les jeunes gens qui avaient quelque aisance, parce que l'aisance, disait-il, fait tenir à la vie, et qu'au contraire un gueux, à qui elle est à charge, l'expose volontiers, et il avait encore raison.

Avec sa façon de voir, il n'avait trouvé que vingt hommes, et cela ne suffisait point; mais, avec son génie inventif, il se mit bientôt au complet. Il embaucha quarante soldats des plus braves de la garnison, à qui il persuada que le suivre ce n'était pas déserter : en effet, servir sur terre, servir sur mer, c'est toujours servir. Cependant, comme les chefs auraient fort bien pu n'être pas de cet avis, on prit une petite précaution pour tromper leur vigilance. On convint que le jour du départ ces soldats sortiraient de la ville, sous le prétexte d'aller manger *del cren bouli* (1) au petit Courgain, qu'ils fileraient de là vers le rivage de la mer, où on les prendrait à bord.

Il fut question ensuite de trouver un capitaine qui voulût bien se borner à commander la manœuvre, pendant que mon oncle dirigerait les opérations. Chacun a son petit amour-propre, et aucun des capitaines de Calais ne voulait servir en sous-ordre. M. Meurice, toujours obligeant, nous tira

(1) Excellent laitage qu'on ne sait préparer qu'à Calais On en vient manger de Londres, de Pétersbourg et de Pékin.

d'embarras. Il nous amena un certain Mimi-Duboc, qui n'était pas capitaine, qui n'était pas non plus simple matelot, qui savait le métier à fond, qui était brave, qui buvait sec, qui paraissait digne à tous egards de seconder mon oncle, et qui consentit à n'être que l'instrument de sa gloire moyennant vingt louis comptants et quatre parts de matelot dans les prises.

Il ne restait plus qu'à s'occuper des munitions de guerre et de bouche, et ces deux articles furent bientôt réglés. Comme on trouve à bord des vaisseaux anglais des canons, des fusils, de la poudre, des boulets et des balles, mon oncle jugea inutile de se munir de tout cela. Soixante bouts de fleuret bien affilés, et de vingt pouces de longueur, montés de manches de bois, composèrent tout notre arsenal. Comme les vaisseaux anglais sont encore abondamment pourvus de vivres, les emplettes en ce genre se bornèrent à un baril d'eau-de-vie de soixante pintes et à un sac de soixante livres de biscuit. Le bâtiment de mon oncle, tout équipé et prêt à mettre en mer, lui revenait à quatre mille francs.

On commença par rire beaucoup à Calais de ces préparatifs, et quand on fut las de rire, on finit par murmurer. Les gens qui ont la manie de se mêler de tout représentèrent au commandant de la place qu'il était de son devoir d'empêcher la jeunesse calésienne de suivre un fou à la boucherie. Bientôt toute la ville fit *chorus*, à l'exception des vingt jeunes gens, que mon oncle tenait toujours entre deux vins ou entre deux bières, et qui ne doutaient de rien.

Cependant le citoyen commandant se crut obligé de céder à ces clameurs genérales, et il vint voir mon oncle. Ce n'est pas qu'il

s'embarrassât beaucoup de ce que deviendrait cette brillante jeunesse; mais on est bien aise de complaire à ces concitoyens. Aux premiers mots du commandant, mon oncle tira d'une moitié de mouchoir bleu un papier dont il n'avait pas encore parlé. « Tiens, frère et ami, dit-il à l'officier, voilà de quoi te casser le nez. » C'était un ordre en bonne forme, à toutes les autorités civiles et militaires, de laisser le citoyen Thomas, sans-culotte éprouvé, maître absolu de diriger ses entreprises contre les ennemis de l'Etat, et de lui fournir à sa premiere réquisition les secours de tout genre dont il aurait besoin, et ce à peine de destitution pour les contrevenants, et signé *Robespierre*

Mon oncle ne s'était pas fait lire ce papier; et il n'en connaissait que le contenu en général. Le commandant avait prétendu le mener, et ce fut lui qui mena le commandant. Il me fit écrire les noms des quarante soldats que nous avions embauchés, et il *requit* qu'ils lui fussent envoyés à l'instant. L'officier salua profondément le protégé du citoyen Robespierre, et sortit. Un quart d'heure après. les quarante braves entrèrent. Thomas les établit à discrétion chez M. Meurice, et il ne fut plus question de *cren bouli*.

Je n'aurais pas été fâché que le commandant fût parvenu à déjouer les projets de mon oncle. Il me paraissait difficile, autant que dangereux, d'attaquer et de prendre des vaisseaux avec des bouts de fleuret. Je crois même que je n'aurais pas été fâché de rester à terre tout à fait : l'approche du moment critique avait singulièrement affaibli ma passion pour la gloire. Mais comment déclarer cela à mon oncle! Le neveu de Thomas avoir peur! Il était homme à me faire sauter

la tête d'un coup de pistolet, et j'aimais autant courir le risque de le recevoir de la main d'un Anglais.

Depuis huit jours que nous étions à Calais, mon oncle allait régulièrement matin et soir examiner du rempart les bâtiments anglais qui croisaient à la rade, pour enlever au passage deux pauvres corsaires qu'on équipait dans le port. Jusqu'alors il n'avait découvert avec sa *longue-vue* que quelques *cutters*, quelques *sloops* de dix à douze canons, et il retournait à son auberge avec humeur. Ce jour-là, c'était un vendredi matin, les bâtiments légers étaient disparus et remplacés par une frégate de trente canons. Mon oncle fit un saut, se frotta les mains, m'embrassa et me passa sa lunette : « Eh bien, qu'en dis-tu? — Superbe vaisseau, mon oncle! — Il est à nous. Allons à bord. »

Je tremblais de tous mes membres. Heureusement la joie très-active de Thomas ne lui permit pas de s'en apercevoir. Il court, il *requiert* le tambour du poste du Havre de le suivre; il parcourt les rues au son de la caisse, et ordonne à ses enrôlés de se rassembler à l'instant chez M. Meurice. Il ouvre le garde-manger; il porte sur la table de la cuisine un pâté d'Amiens. une dinde de Périgueux, un quartier de veau rôti et un fromage de Hollande. Il tire de la broche un gigot et six poulets; de dessus les fourneaux, un haricot de mouton et douze pigeons en compote. Il fait monter de la cave une feuillette de bordeaux et un panier de cinquante bouteilles de champagne. On met le couteau dans les viandes, on dresse la feuillette, on la défonce, on y puise à plein verre, on fait sauter les bouchons de champagne, on fait sauter les bouteilles vides, on attaque les pleines, on boit, on mange

tout en riant, en chantant, en jurant, en gambadant.

Pour le dessert, Thomas fait apporter un chaudron dans lequel il verse vingt pintes d'eau-de-vie; il y mêle deux livres de poudre à canon qu'il délaye avec ses mains noires et décharnées. On avale ce breuvage infernal, on s'en barbouille la figure aux cris de : *Vive la République!* les têtes se *volcanisent;* mon oncle saisit le moment, il paye, prend le reste de son argent, et on part bras dessus, bras dessous, pour aller soutenir l'honneur du pavillon français.

J'avais remarqué avec étonnement que mon oncle ne buvait pas, ou qu'il buvait peu. Je remarquai avec plus d'étonnement encore qu'il paraissait calme et réfléchi. Je jugeai dès lors qu'il avait les qualités nécessaires pour bien commander. Pour moi, qui avais senti le besoin de me *volcaniser* comme les autres. je m'étais donné le *coup de toupet,* et je me crus digne alors de marcher sur les traces du grand homme.

Fanchon-la-Poussière, la femme du port la plus laide et la plus connue, nous suivait en tournant ses petits yeux et en faisant danser ses grosses mamelles : « Hé, mé Diu, monsieur Thomas, où qu'ous allez? — Guerroyer, f..... — Est-ce qu'ous ne voyez pon c'te frégate? — Je vais la prendre. — S'embarquer un vinderdi! — Je m'en f... laisse-moi tranquille, et va au diable! »

Nous descendons dans notre barque, la voile est tendue, les rames secondent le vent, nous sortons du port à la vue des habitants étonnés, qui de la jetée nous disent le dernier adieu. Nous étions debout, pressés, pouvant à peine résister au roulis et portant chacun notre fleuret à la ceinture. Mimi-Duboc tenait la barre du gouvernail, mon

oncle était à l'avant, presque nu, le corps et la figure couverts de poil, la tête chargée d'un énorme bonnet de peau d'ourson, l'air terrible, et le porte-voix à la main.

Quand nous eûmes dépassé le Fort-Rouge, Thomas fit carguer la voile et donna l'ordre. « On va nous héler de la frégate, je répondrai. Nous essuierons le feu des batteries de bâbord; on nous manquera. Pendant qu'on rechargera, ou que la frégate virera pour nous envoyer sa volée de tribord, nous aborderons, nous entrerons par les sabords; vous poignarderez tout. Mon neveu, Duboc et moi nous courrons à la sainte-barbe, et nous verrons après. Allons, f..., hisse la voile, et en avant! — En avant! » répétâmes-nous à la fois. Et au bout d'un quart d'heure nous nous trouvâmes à la portée du canon.

Les Anglais avaient braqué leurs lunettes sur nous, et nous laissaient approcher. Il y avait si peu d'apparence que soixante hommes sans armes osassent attaquer un bâtiment de cette force, que peut être ils nous prirent d'abord pour une barque de cartel. Cependant ils étaient sur leurs gardes, et nous apercevions distinctement les canonniers à leurs pièces. « *Qui vive!* nous crie un officier anglais. — *France!* répond Thomas d'une voix de stentor. — Que voulez-vous? — Vous prendre. » A l'instant la volée de bâbord part, et ne nous manque pas, comme se l'était persuadé mon oncle. Le mât, la voile et une partie de l'avant sont emportés; neuf hommes coupés en deux, et un boulet de sept nous a percés à l'eau. « A bord, Duboc! à bord de l'Anglais! » criait mon oncle, et il bouchait le trou du boulet avec une jambe qui se trouvait sous sa main, et nous jetions les morts à la

mer, et nous vidions l'eau avec nos bonnets.

La frégate était en panne, elle avait peu de voiles dehors, la manœuvre n'était pas facile. Cependant nous avancions à force de rames, et elle voulut virer de bord pour faire feu de ses autres batteries. Duboc fit la même manœuvre, et se tint constamment à bâbord de l'ennemi. Ses canonniers rechargeaient à la hâte, mais nous étions déjà à demi-portée de pistolet. Nous essuyâmes encore une décharge de mousqueterie qui nous tua trois hommes et en blessa six légèrement. Nous nous trouvâmes alors sous la courbe du vaisseau, par conséquent hors d'atteinte, et nous sautâmes à l'abordage. Thomas entra le premier par un sabord, et reçut un coup de hache d'armes qui lui abattit le nez et la moitié d'une joue : il n'en fut que plus terrible. Il renversait tout avec son poignard ; Duboc faisait des merveilles, et tout en jouant de mon fleuret, je les suivais de tres près, car je ne savais pas où était la sainte-barbe.

Elle n'était gardée que par quatre hommes, qui n'avaient, selon l'usage, qu'un sabre à la main. Ils demandèrent la vie. Le sang de Thomas coulait; il les poignarda tous les quatre. Nos gens avaient *balayé* les entreponts, et il se crut maître du vaisseau : il était loin de son compte. On n'avait tué que les canonniers, quelques charpentiers, le cuisinier et le chirurgien, car on tuait tout ce qui se présentait. Il restait sur le pont et dans les manœuvres cent cinquante hommes au moins. Ils avaient fermé les écoutilles sur nous, et paraissaient se disposer à faire voile pour l'Angleterre. Nous nous trouvions prisonniers sous les ponts, au sein même de la victoire. Thomas, enragé de ce

contre-temps, cria au capitaine anglais qu'il voulait parlementer. On *parlementa*, comme on le peut à travers des planches de trois pouces. « Apprends, chien d'Anglais, dit mon oncle, que des gens comme nous ne se laissent pas mettre en prison. Je te donne cinq minutes pour mettre bas les armes. Si tu refuses, je mets le feu aux poudres, et nous sautons ensemble. » L'Anglais, aussi brave que mon oncle, lui cria à son tour qu'il s'en f...tait. Thomas, exaspéré par cette réponse, enfonça à coups de hache la porte de la sainte-barbe, défonça un baril de poudre, et courut prendre une mèche aux batteries.

Notre héroïsme, à nous subalternes, n'était pas tout à fait si vigoureux que le sien. Nous trouvions qu'il n'y avait pas de comparaison entre les désagréments de la prison et les inconvénients du saut qu'il voulait nous faire faire. Moi, je n'osais rien dire ; mais nos gens se jetèrent sur lui, lui arrachèrent la mèche, et l'un d'eux fut la jeter à l'extrémite de l'entrepont Thomas ne se connaissait plus ; il les traita de lâches, et tomba sur eux à grands coups de fleuret. Il en avait tué deux, et continuait de manière à pouvoir dans peu de moments sauter en liberté. On le saisit, on le désarma, et on le lia fortement à la tige du grand mât. J'avais l'air de le défendre, et je recommandais tout bas à nos gens de bien serrer les nœuds : je me sentais pour le saut une aversion de tous les diables. A présent que je pense de sang-froid à la fureur de mon oncle, je ne conçois point comment elle ne l'a point suffoqué, ou comment ses blasphèmes n'ont pas fait abîmer le vaisseau.

La confusion, le bruit inséparable de pareils événements, n'avaient pas permis d'en-

tendre les cris de quelques malheureux renfermés dans la cale. Duboc crut, le premier, distinguer quelques mots; il prêta l'oreille. On lui parla français, et il ouvrit aussitôt. C'étaient quinze de nos compatriotes qui avaient entendu la contestation de mon oncle avec son équipage, et que la peur de sauter avait rendus blêmes *comme des clercs au sortir du carême.*

Ils nous racontèrent qu'ils étaient partis du Havre avec soixante-trois mille livres *écus* pour aller prendre à Hambourg un chargement de blé. C'était le bon temps où on nous distribuait *patriotiquement* deux onces de pain de fèves ou de chènevis par jour, qu'il fallait attendre à la porte du boulanger depuis onze heures du soir jusqu'à sept heures du matin : c'était de l'ordure bien achetée. Le farinier du Havre avait été pris la veille par la frégate; les Anglais avaient fait passer à leur bord les hommes et les espèces et avaient coulé le bâtiment, qui n'était bon qu'à les embarrasser dans leur croisière. A la vérité, les négociants du Havre auraient pu ne pas hasarder leur métal et prendre des lettres de change sur Hambourg; mais comment faire connaître aux espions du citoyen Robespierre qu'on avait soixante-trois mille livres *écus* sans s'exposer à perdre soixante-trois mille têtes, si on les avait eues?

Pendant qu'ils nous faisaient ce récit, qui ne nous intéressait guère, un autre incident renouvela mes terreurs. On avait jeté sans réflexion la mèche qu'on avait ôtée à mon oncle sur des fagots soufrés qu'on lance allumés dans les manœuvres de l'ennemi pour faciliter les abordages. Une fumée épaisse et jaune remplit tout à coup l'entrepont, et la flamme se manifesta à la proue du bâti-

ment. Il était facile encore de l'éteindre; mais il fallait de l'eau, et comment en puiser sans se mettre à découvert et recevoir d'en haut des coups de fusil à bout portant? Nous étions tous dans la désolation, et je vis Thomas sourire.

Nous délibérions en désordre, et une autre scène se jouait sur le pont. Dès que les Anglais se virent enveloppés par la fumée qui sortait des sabords, ils ne doutèrent plus que mon oncle n'eût exécuté en partie la menace qu'il leur avait faite. Ils n'aimaient pas la grillade plus que nous; ils frémirent à leur tour, et sommèrent brusquement leur capitaine de se rendre. Le monsieur s'entêta aussi, et on fit en haut ce que nous avions fait en bas : on lia le capitaine anglais, on ouvrit les écoutilles, et on nous cria qu'on se rendait.

Nous étions bien sûrs que mon oncle, que le hasard rendait vainqueur, ne penserait plus à faire le saut périlleux.

On le détacha avec des marques de respect. et on lui demanda pardon d'avoir voulu le sauver malgré lui. Il avait autre chose à faire que de répondre à des compliments. Il ordonna aux Anglais de descendre l'un après l'autre, et de déposer leurs fusils à ses pieds.

A mesure qu'ils obéissaient, nos gens s'armaient. Duboc faisait prendre aux prisonniers des seaux et des *mops*. En cinq minutes, il ne resta plus traces de feu, et les Anglais allèrent dans la cale remplacer ceux que nous avions délivrés; *un clou chasse l'autre*. Ce fut alors que, passant de l'inquiétude à l'excès de la joie, nous montâmes sur ce pont où nous ne devions paraître que pour y recevoir des fers.

Le premier soin de mon oncle fut de cou-

per les cordes qui retenaient le capitaine anglais. Il lui serra la main et lui fit prendre un verre de rhum : « Tu es un homme, toi, et j'aime les braves gens. Prends, ta chaloupe, quatre de tes matelots, et retourne en Angleterre. J'espère que nous nous rencontrerons quelque jour à forces égales, et sacredieu, nous aurons le plaisir de brûler quelques amorces ensemble. »

Après le départ du capitaine, Duboc mit le cap sur Calais. Nous en étions éloignés de deux lieues au moins, et nous ne restions plus que trente-neuf en état d'agir. Les quinze que nous avions délivrés faisaient un total de cinquante-quatre hommes. Il en fallait cent vingt au moins pour le seul service des batteries, et nous avions plus de cent prisonniers à garder. Mon oncle sentit bien que ce n'était pas le moment de faire le gentil, et il fit laisser le pavillon britannique, pour ne pas attirer sur nous les croiseurs anglais qui étaient dans la Manche. S'il aimait à se battre, il aimait bien autant à garder ce qu'il avait pris.

Pendant que nous marchions à pleines voiles, Thomas fit apporter sur le pont la caisse aux soixante-trois mille livres, pour éviter. disait-il l'entremise du juge de paix. En effet, les vingt-quatre heures n'étaient pas révolues depuis que le vaisseau normand avait été pris par la frégate, et les premiers propriétaires étaient fondés à réclamer leurs fonds. J'en fis l'observation moi, homme de loi, et pour prévenir toutes difficultés, il fut résolu qu'en arrivant à Calais j'écrirais au nom de mon oncle au citoyen Robespierre que des gens qui ne savent pas manger du pain de fèves et de chènevis sont infailliblement des aristocrates, et que leur argent était partagé entre les bons

sans-culottes qui l'avaient repris aux Anglais.

En conséquence, chaque homme reçut comptant quinze cent francs en belles espèces sonnantes. Duboc en palpa six mille, et moi, en qualité d'écrivain et de conseil privé du capitaine, les trois mille qui restaient. Nos quinze Normands, qui ne s'étaient point battus, eurent pour leur part la permission de se faire tuer avec nous à la première occasion, et mon oncle, d'un désintéressement tout particulier, se contenta pour la sienne de la frégate toute équipée et pourvue de vivres pour trois mois; ce qui ne valait guère que cinq cent mille livres. On murmura un peu; mais il répondit que son vaisseau serait toujours aux braves qui voudraient voguer avec lui à la fortune, et il proposa de se brûler la cervelle sur l'heure avec ceux à qui ses arrangements ne conviendraient pas. Un matelot, un soldat qui gagne qninze cents livres en deux heures n'y regarde pas de si près. Tout le monde se tut, et nous mouillâmes sous le canon du Fort-Rouge, le pavillon anglais renversé, et le tricolore flottant glorieusement à la vue du port. La jetée était couverte de ces mêmes habitants qni, quatre heures avant nous traitaient d'insensés. Les chapeaux étaienten l'air; on nous saluait, on nous tendait les bras; voilà les hommes! toujours tournés au soleil levant.

CHAPITRE X

Grandes tentatives.

Duboc fit les signaux d'usage pour faire arriver les *lamaneurs*. Mon oncle mit ses prisonniers dans les barques, il y descendit avec moi et l'élite de son monde ; il ne laissa pour veiller sur le bâtiment que Duboc et les quinze matelots, qui, n'ayant rien partagé, auraient pu jaser sur l'irrégularité de la confiscation et du partage. Nous fîmes notre entrée triomphante aux acclamations générales. Fanchon-la-Poussière nous embrassa, M. Meurice nous embrassa, de jolies dames nous embrassèrent ; c'était à qui nous embrasserait. Nous reçûmes les félicitations des autorités constituées, de la garnison, des affiliés aux jacobins et des comédiens, ou soi-disant tels, les unes en prose, les autres en mauvais vers. Le juge de paix témoigna quelque envie d'aller inventoriser notre prise. Mon oncle lui dit sèchement qu'il ne lui croyait pas le pied marin, qu'il pourrait tomber à l'eau, et qu'il lui conseillait de renoncer à la fantaisie de faire le juge en pleine mer. L'homme de plume se tint pour bien averti.

En réjouissance de sa victoire, Thomas ordonna les apprêts d'une fête magnifique. Deux cents couverts sur la place, servis par M. Meurice ; un amphithéâtre pour un orchestre, conduit par M. Senlis, un bal, *non paré*, dirigé par M. Ventrouillac ; tout le monde

admis, indistinctement, à sauter sur le pavé, à boire et à manger une partie des huit mille livres que mon oncle portait dans sa ceinture; et si nos convives ne furent pas composés de la meilleure compagnie de Calais, c'était au moins la plus sautante et la mieux mangeante. Il en coûta mille écus à mon oncle, mais cette prodigalité apparente favorisait de vastes projets dont il s'occupait déjà; et le soir même il enrôla cinquante soldats et vingt-deux matelots, dont les sœurs et les maîtresses se seraient, je crois, enrôlées aussi : mais Thomas n'était pas amateur.

Le lendemain, il fit imprimer par M. Mauri des affiches dont il me dicta la minute dans son style ordinaire, et dont il m'ordonna d'aller tapisser les murs de Dunkerque et de Boulogne. C'était une invitation à la belle jeunesse de se joindre au *fameux* Thomas, *exterminateur des Anglais et des moines*. Tel fut le titre qu'il prit dès lors, et que la postérité, toujours juste, lui conservera sans doute.

Sa grande réputation, ses écus lâchés à propos, et l'espoir d'une fortune brillante, me procurèrent beaucoup plus de monde que je n'en voulais. Fidèle aux instructions de mon oncle, je ne pris que des hommes éprouvés, célibataires et dans la misère jusqu'aux oreilles. En moins de dix jours, nous eûmes une collection précieuse des plus grands vauriens du pays, composée de cent matelots, de cent cinquante canonniers de terre ou de marine, et de cent cinquante fusiliers. C'était beaucoup trop pour une frégate de trente canons, mais mon oncle avait une façon de combattre qui éclaircissait diablement les rangs.

Pendant que je lui organisais une armée.

il s'occupait des moyens de la faire exister et de la vêtir à peu de frais. Comme il n'avait plus d'argent, il mit en réquisition les lits, les garde-manger et les caves des meilleures maisons, parce qu'il voulait que ses hommes fussent bien. Comme ils étaient déguenillés, il mit en réquisition tous les draps qui se trouvèrent dans la ville. Il requit tous les manchons et toutes les peaux de Mlle Lecat pour faire des bonnets, toutes les toiles de M. Brullé pour faire des chemises et tous les cuirs de M. Dupuis pour faire des souliers. Comme le citoyen Robesbierre avait persuadé à ses égaux qu'ils étaient trop heureux de donner ce qu'ils avaient et ce qu'ils n'avaient pas à ceux qui se battaient pour lui, les réquisitions de mon oncle n'éprouvèrent pas la moindre contradiction.

Mais comme il n'y a que deux marchands de drap à Calais et qu'ils ne sont pas infiniment fournis, mon oncle fut obligé de donner à ses différents corps des uniformes différents. Il mit ses canonniers en blanc, ses matelots en rose et ses fusiliers en citron. Pour lui, il se fit habiller d'une *carmagnole* noire complète, parsemée de têtes de mort blanches et d'os en sautoir; avec cela, une moustache qui prenait des bajoues et qui montait jusqu'à l'œil, un large emplâtre noir qui lui couvrait le nez et l'autre moitié de la figure, et il ne ressemblait pas mal au devant d'autel d'une messe de *requiem*.

Pendant que les tailleurs, les cordonniers, les fourreurs, les lingères travaillaient pour le grand *réquisiteur*. M. Lavaquerie lui faisait, à coups de hache, une figure de la Liberté, qui lui ressemblait parfaitement, car la liberté d'alors n'était pas belle ; et une jolie, mais très jolie marchande de modes lui

brodait, sur un superbe pavillon, *Égalité*, *Fraternité*, en caractères de quatorze pouces. Elle avait senti quelque répugnance à travailler pour mon oncle, mais elle s'était bien gardée d'en rien laisser paraître, parce qu'elle craignait qu'après avoir requis son taffetas il ne la mit elle-même en réquisition, et franchement en sa place je n'y aurais pas manqué.

Quand tout fut prêt, mon oncle me fit écrire et porter à tous ses fournisseurs des *bons* payables par le receveur du district, qui paya ou ne paya point. Il assembla sa troupe en grand costume : il lui fit une harangue, dans laquelle il s'embrouilla et où personne ne comprit rien, ni lui non plus; mais sa péroraison fit un effet du diable. Il gesticula, il hurla, il fit tournoyer son sabre sur sa tête, et il répéta trente ou quarante fois la *kyrielle* de ses gros jurons qui valaient mieux que les meilleures phrases. On se mit en marche, on défila devant les habitants, enchantés, malgré leur patriotisme, d'être débarrassés de nous et de nos réquisitions; on prit le pavillon chez Mlle Roubier, qui le présenta d'une main timide. Pour n'être pas requise, elle était restée en bonnet de nuit, et n'en était pas moins jolie.

On enleva tous les rubans qui se trouvèrent chez Mme Hede, on en chamarra la statue de la Liberté, on la porta, en chantant la *Marseillaise*, à bord d'une chaloupe; l'armée s'embarqua dans vingt autres, et on vogua vers la frégate. Les charpentiers détachèrent et jetèrent à l'eau une Diane fort bien faite, et on jucha en sa place la Liberté qui, dès ce moment, donna son nom à la frégate.

Ceux qui nous avaient amenés marquèrent la plus grande envie de faire à bord l'inauguration de la nouvelle sainte, mais mon

oncle ne connaissait plus les gens dont il n'avait plus besoin : il fit déployer les voiles et renvoya les Calésiens à Calais.

Un enragé, qui en commande cinq cents, a des précautions à prendre, si toutefois il en est de rassurantes contre de pareils hommes. Mon oncle fit ce qu'il put pour assurer l'inviolabilité de sa personne et l'exactitude du service. Il procéda d'abord aux promotions.

« Nous sommes tous libres et égaux, mais vous m'obéirez, dit-il, parce que je le veux ainsi. » Il se nomma donc général des troupes présentes et à venir; il nomma Duboc amiral des vaisseaux pris et à prendre, et moi agent général de plume de la flotte et de l'armée de terre. Ces premières nominations passèrent sans difficulté. Mon oncle voulut nommer aussi les officiers subalternes, l'équipage jeta les hauts cris, et prétendit, à l'instar des troupes de la république, choisir ses capitaines, ses lieutenants, ses sergents et ses caporaux. Tout ne va pas toujours au gré d'un commandant, et le plus opiniâtre, quand il est seul de son avis, est obligé de céder. Mon oncle céda donc et l'équipage fit des choix assez mauvais, selon l'usage; mais Thomas trouva sur-le-champ un moyen qui remédiait à cela... Voyez l'article 3 du règlement qui suit.

Les officiers reçus, les escouades formées, et les postes assignés, le serment d'obéissance, le serment de vaincre ou mourir, le serment de ne rien détourner du butin, tous les serments possibles qui ne coûtent rien à des brigands, et que parfois les gens timides prêtent assez facilement, furent proférés à haute et intelligible voix, et on s'occupa de la confection d'un règlement en vingt articles, que j'écrivis sur le bas du beaupré, à

mesure que le génie créateur de mon oncle les enfantait. Les voici tels qu'ils sortirent de son cerveau, à quelques mots près. que je jugeai convenable de rectifier.

1° Le général Thomas a seul le droit d'imaginer et d'ordonner les expéditions,

2° Le conseil de guerre, composé de l'amiral, de l'agent de plume et des capitaines, a le droit de représentation; mais le général Thomas n'en fera toujours qu'à sa tête.

3° Le général cassera tous les officiers qui feront mal leur devoir, et il nommera à leur place.

4° Quiconque refusera d'obéir, ou portera la main sur un de ses supérieurs, sera fusillé aussitôt. Hors du service, les injures sont tolérées.

5° Quiconque, au cri de *Branle-bas*, ne se rendra pas à son poste, sera fusillé.

6° Quiconque reculera au feu, ou à l'arme blanche, sera abandonné sur la prochaine côte, avec un jupon au derrière et une quenouille au côté.

7° Mais comme la loi doit également récompenser et punir, celui qui sautera le premier à l'abordage aura double part.

8° Celui qui arrachera le pavillon ennemi aura triple part.

9° Celui qui tuera le commandant ennemi aura quadruple part.

10° L'amiral aura le cinquantième net dans toutes les prises.

11° L'agent de plume aura le centième.

12° Le général ne veut rien pour lui, mais il prélèvera ce qu'il jugera nécessaire à l'entretien des vaisseaux et aux frais des entreprises.

Pour l'exécution des six précédents articles, le butin sera fidèlement déposé par chacun au pied du grand mât.

13° Les blessés curables seront soignés et traités aux frais de l'équipage. Les blessés à mort seront jetés à l'eau.

14° Et comme il est dû une indemnité aux estropiés, on recevra, savoir : pour deux jambes emportées, mille écus.

15° Pour les deux bras, six mille francs.

16° Pour la tête, rien.

17° Quand les prisonniers seront en trop grand nombre, et le vaisseau trop loin des côtes, ils seront décimés, et sur dix on en jettera neuf à la mer.

18° Il faut penser à tout. Quand, parmi les prisonniers, il se trouvera une femme qui conviendra à l'équipage, on s'arrangera à l'amiable avec elle, et par tour.

19° Si elle accorde des préférences injurieuses aux autres braves, il leur sera permis de violer.

20° Si, enfin, elle excite des différends dans le vaisseau, on la noiera pour en finir.

Ce joli petit code, propre à nous faire tous pendre, si nous tombions au pouvoir de quelque peuple civilisé que ce fût, causa un enthousiasme général, et la joie fut portée à son comble quand mon oncle eut déclaré qu'il allait faire voile pour l'Amérique.

« Chacun, dit-il, travaille pour son compte particulier en ayant l'air de ne s'occuper que des autres. Nous ferons ouvertement ce qu'on fait ailleurs sous le manteau de la fourberie. Soyons indépendants ; pillons toutes les nations, puisque toutes les nations sont liguées contre la nôtre ; pillons encore quand la paix sera faite ; pillons, frères et amis, jusqu'à ce que nous soyons tous gorgés d'or. »

Jugez combien ce discours devait plaire à des hommes grossiers, pleins d'ardeur, à qui de fortes passions donnaient des désirs

effrénés, qui ne s'effrayaient ni des dangers, ni des hasards, ni des travaux, lorsqu'ils voyaient pour issue la fortune ou la mort, et qui ne connaissaient que deux extrêmes, l'opulence et la misère ! J'avoue que j'étais quelquefois honteux de me trouver en pareille compagnie ; mais le sort en était jeté.

Nous rencontrâmes vers Cherbourg deux corsaires nantais de dix-huit et de vingt canons. On se parla selon l'usage, et nous ne pensions à rien, lorsque mon oncle invita les capitaines à venir à son bord. Il leur fit d'abord servir des rafraîchissements, il leur fit voir notre bâtiment dans tous les détails, il leur fit passer la troupe en revue, il fit briller l'argent déjà pris sur les Anglais, il fit sonner plus haut encore des espérances qui n'étaient pas tout à fait chimériques ; enfin, il déclara qu'il ne concevait pas comment d'honnêtes gens comme eux se battaient pour enrichir des armateurs qui recueillaient et dissipaient dans la mollesse les fruits de leurs exploits. Les capitaines convenaient de cette vérité. Ils paraissaient envier l sort de mon oncle, mais ils ne se décidaient à rien. Le punch, adroitement employé, fut le négociateur qui termina l'affaire.

Les capitaines étaient rendus ; mais cela ne suffisait pas. Ils ne pouvaient rien que de l'assen iment de leurs équipages, et la majorité n'est pas disposée partout au vol et au brigandage. Ils retournèrent sur leur bord, ils vantèrent la bravoure, l'intelligence, les forces et la sagesse des projets de Thomas ; ils s'étendirent sur les avantages qu'il y aurait à faire avec lui cause commune, ils appuyèrent sur la facilité d'échapper aux poursuites dans des parages où la métropole ne pouvait pas même calmer la

guerre civile qui dévorait nos colonies. Il n'était pas nécessaire de se mettre en frais d'éloquence avec des gens dignes à tous égards du titre de corsaires, et qui ne demandaient pas mieux que de se laisser persuader. En une demi-heure le traité fut conclu, et mon oncle se trouva chef d'une escadre de trois vaisseaux neufs, bons voiliers, qui portaient soixante-huit pièces d'artillerie et mille hommes en état de faire tête à une armée.

Le pavillon amiral arboré sur *la Liberté*, nous sortîmes de la Manche, et nous marchâmes de conserve jusqu'à la hauteur de Lisbonne, toujours sous pavillon anglais, pour éviter avec les coalisés des affaires meurtrières et inutiles : un des principes de mon oncle était qu'il ne faut jamais se battre où il n'y a que des coups à gagner.

En rentrant dans le grand Océan, nous essuyâmes une bourrasque, dont je ferais une tempête horrible si je voulais, et que je vous décrirais tout comme un autre; mais vous savez par cœur toutes les tempêtes possibles et je vous dirai simplement que *le Phénix* et *l'Hirondelle*, nos deux vaisseaux nantais, se trouvèrent tellement écartés, que mon oncle ordonna de faire voile vers les Açores, rendez-vous convenu en cas d'événement.

Ces îles appartiennent au Portugal, devenu province d'Angleterre, et avec qui, par conséquent, nous étions en guerre aussi. Il n'était pas prudent d'en approcher de trop près; mais mon oncle, persuadé que les Portugais d'aujourd'hui sont les cadets indignes des Portugais d'Albuquerque, osa mouiller à demi-portée du canon de Tercère, la plus considérable de ces îles, où le gouverneur général fait sa résidence. Duboc et lui par-

laient fort bien anglais. Ils eurent l'effronterie de descendre à terre, après avoir pris des uniformes de marine anglaise et les papiers de l'ex-capitaine, qui étaient restés dans les armoires. Je fis ce que je pus pour détourner mon oncle de ce dessein : « Tais-toi, morveux, me dit-il. Si tu continues ainsi, tu ne feras jamais rien de grand et, pour l'honneur de la famille, je serai obligé de te lâcher dans quelque île déserte, où tu ne feras la guerre qu'aux tortues et aux pigeons ramiers. » Il était homme à le faire comme il le disait. Je ne répliquai point, et je l'abandonnai à sa bonne ou mauvaise fortune. Ils entrèrent à Angra, capitale de l'île, en faisant les agréables. Les factionnaires portèrent les armes à l'uniforme anglais, et le sergent, commandant le poste, se chargea de conduire ces messieurs chez le gouverneur. C'était un bon homme que ce gouverneur, à qui on avait donné le commandement des Açores, comme on donnait autrefois en France un bénéfice simple ou une compagnie d'invalides. Tout le monde sait que ces emplois n'obligeaient à rien qu'à en manger les émoluments, ce qui n'est pas difficile, et le gouvernement des Açores, assez négligées par la cour de Lisbonne, parce que leur proximité de l'Europe les garantit de toute insulte, pouvait être considéré comme une honorable retraite.

La figure du seigneur Almagrida, le gouverneur en question, se dérida à la vue de deux des protecteurs du Portugal. Cependant, comme un homme en place ne doit pas se livrer inconsidérément, les papiers furent scrupuleusement examinés et, à la suite de l'examen, les prétendus officiers anglais furent comblés de caresses. Une bagatelle avait pourtant embarrassé M. Alma-

grida : c'est que la commission du roi Georges ordonnait au capitaine Hunter de passer trois mois en croisière dans la Manche, et il y a un peu loin de la Manche aux Açores. Mon oncle répondit à cette observation que la tempête, qu'on avait sentie à Tercère, soufflait nord-nord-est, depuis six semaines, dans le pas de Calais; que, malgré l'habileté de ses manœuvres, ses vaisseaux avaient cédé à l'impulsion du vent; qu'il avait été forcé de se jeter dans la grande mer à la vue d'une flotte de cent soixante vaisseaux de guerre français sortis du port de Saint-Valery, et qu'il rendait grâce à la tourmente qui lui procurait l'honneur de la connaissance du seigneur Almagrida, dont la réputation s'étend au delà des tropiques.

Quand mon oncle parla de cent soixante vaisseaux de ligne sortis de Saint-Valery, d'où il ne sort que des pêcheurs, Duboc donna un grand coup de talon sur un cor aigu et calleux que portait le narrateur depuis vingt ans. Thomas fit un saut de trente pouces de haut; Almagrida lui approcha un fauteuil, et ignorant en geographie, ignorant en marine, ignorant même en tactique, mais grand connaisseur en chocolat, grand amateur de pain bénit, grand partisan des dominicains, du rosaire, de la sainte inquisition et du roi d'Angleterre, il écouta, la bouche béante et d'un air d'admiration, toutes les niaiseries qu'il plut à mon oncle de lui débiter.

Après les explications préliminaires, vinrent les épanchements, les élans d'amitié, les confidences réciproques, très sincères de la part du Portugais. Il offrit à mon oncle des rafraîchissements et du bétail, qui furent acceptés sans façon, portés à bord et reçus

par ceux de nos matelots de Calais et de Boulogne qui baragouinaient un peu d'anglais, et qui trompèrent aisément des Portugais, qui ne connaissaient que le *God dam*, qu'on leur répétait à tort et à travers.

Le seigneur Almagrida fit aux officiers anglais l'honneur de les prier à dîner; Mme la gouvernante leur fit l'honneur de leur présenter sa main à baiser; Mlle Almagrida leur fit l'honneur de jouer des castagnettes; ils eurent l'honneur de boire et de manger de tout, et à la fin de tous ces honneurs, mon oncle renvoya Duboc à bord, après lui avoir fait sa leçon.

A l'issue du dîner, Thomas proposa au gouverneur un petit tour de promenade dans sa ville d'Angra, parce que, disait-il, l'exercice lui était indispensable pour la digestion; mais parce qu'au fait il était bien aise de reconnaître le fort et le faible de la place. Le vieux seigneur portugais, qui eût été au désespoir qu'un officier de la marine anglaise eût eu une indigestion à Angra, lui fit faire trois ou quatre fois le tour des remparts. Des fortifications démantelées, une garnison de cinq cents hommes, à qui dix ans de séjour avaient donné le droit de bourgeoisie et qui vivaient très bourgeoisement, un arsenal à peu près vide, et un bon fort défendu par une batterie formidable, voilà ce que vit mon oncle.

On ne se promène pas sans causer, et Almagrida s'arrêtait à chaque instant, et expliquait dans tous leurs détails les projets qu'il avait formés pour mettre sa place sur un pied respectable. Ici il devait élever un bastion, là une redoute, plus loin une demi-lune, et les bras ne lui manqueraient pas, parce qu'il avait cinq cents prisonniers français. L'amiral Nelson les avait déposés à Tercère, l'orsqu'il reçut l'ordre de se rendre

en diligence dans la Méditerranée, et il est tout simple que des prisonniers gagnent le pain qu'on leur donne. La difficulté était de garnir d'artillerie les ouvrages qu'on allait élever, et en tirer du Portugal, et convertir le Grand Turc, étaient aussi aisés l'un que l'autre.

Quel trait de lumière que cette ouverture, pour un homme qui tirait parti de tout ! Mon oncle offrit avec empressement et cordialité au seigneur Almagrida douze pièces de canon et deux cents mousquets qu'il avait pris à bord d'un corsaire français, qu'il avait coulé bas, parce qu'il l'embarrassait. M. Almagrida parut comblé de cette offre, et mon oncle n'en remit l'exécution que jusqu'à l'arrivée de deux vaisseaux qui composaient le reste de sa flottille, que le dernier coup de vent avait séparés de lui, et qui portaient le cadeau dont il comptait faire hommage à la couronne de Portugal. La vérité, c'est que maître Thomas voulait rassembler toutes ses forces avant que de rien entreprendre.

L'Hirondelle et *le Phénix* furent deux jours sans paraître, et Thomas fut hébergé et logé au gouvernement. On le régala le premier jour d'une grand'messe chantée par le père inquisiteur ; d'une excommunication fulminée contre les Français qui font la guerre au pape ; d'un sermon d'une heure et demie, et d'une procession pour attirer la bénédiction du ciel sur les armes portugaises. Aux talents que vous reconnaissez déjà à mon oncle, il en réunit un dont vous ne l'auriez pas cru capable, celui de prendre l'esprit du moment. Il se mit à genoux à l'élévation, il n'arracha point de la chaire le bon moine qui l'excommuniait, il ne dormit point pendant la prédication, et il suivit sans rire et sans jurer le bon Dieu qu'on promena dans

tous les recoins de la ville, mais il se promettait intérieurement de prendre sa revanche de l'ennui auquel il voulait bien se soumettre, et surtout d'apprendre à vivre au père inquisiteur.

Le lendemain, il y eut gala au gouvernement. Mme la gouvernante y parut décorée d'une garniture de diamants, que son cousin, vice-roi du Brésil, lui avait envoyée. Mon oncle, placé à côté d'elle, ne s'aperçut plus qu'elle était vieille, borgne et boîteuse; il ne vit que ses bijoux, qu'il convoitait avec ardeur. La dame fit honneur à ses charmes du feu qu'elle remarqua dans les yeux de son convive. Il lui manquait à la vérité la moitié du visage; il n'était pas très poli; mais il était très vigoureux, et Mme Almagrida ne trouvait pas quand elle voulait l'occasion de tromper son époux. Celle-ci lui parut précieuse, et elle crut devoir encourager la timidité de l'officier anglais. Elle lui appliqua cinq à six coups de genou des plus énergiques, que Thomas lui rendit très exactement; elle se plaignit de l'excessive chaleur; elle se leva de table, regarda tendrement mon oncle de l'œil qui lui restait et sortit. Thomas s'éclipsa à son tour; il ne voulait pas perdre de vue la garniture de diamants. Le seigneur Almagrida parlait du jugement dernier avec le père inquisiteur; la signora, sa fille, écoutait un jeune dominicain qui lui expliquait le mystère de l'immaculée conception; les autres n'avaient pas d'intérêt à voir ce qui se passait, et mon oncle arriva au cabinet de toilette de Mme la gouvernante sans que personne ait remarqué sa disparition.

Madame avait déjà détaché une partie de ses diamants, qui faisaient un très bel effet à table, mais qui devaient être très incom-

modes à un certain jeu que vous connaissez bien. Mon oncle l'aida à se débarrasser de la pièce d'estomac, et la serra avec le reste dans une armoire qu'il remarqua parfaitement. Madame continua à se plaindre de la chaleur, et Thomas lui coupa ses lacets ; madame prétendit qu'un maringouin lui piquait le dos, et Thomas en le cherchant par devant et par derrière découvrit des ruines qui auraient fait reculer un amateur déterminé ; mais je vous l'ai dit, il avait l'esprit du moment, et il baisa tendrement ces reliques en pensant à la bienheureuse armoire. Déjà madame comptait sur son dessert ; le cœur lui battait, son œil unique mourait, et elle se laissait aller sur sa chaise longue, lorsqu'on appela le capitaine Hunter de tous les coins de la maison, Le capitaine enchanté de se voir tiré d'affaire laissa madame à son désordre et à ses regrets. Il entra dans la salle à manger, où il trouva l'amiral Duboc, qui venait lui annoncer qu'on avait signalé *le Phénix* et *l'Hirondelle*.

Aussitôt mon oncle prit congé de M. le gouverneur ; il le remercia des marques d'amitié dont il l'avait comblé, il l'engagea à se défier des corsaires français qui, disait-on, croisaient dans ces parages, et ils se séparèrent les meilleurs amis du monde.

Thomas revint à bord, attendit nos deux Nantais, assembla tous les officiers, convint avec eux de la marche et des détails des opérations, et les trois bâtiments entrèrent dans le port après avoir salué de trois décharges d'artillerie le roi de Portugal et l'ami Almagrida.

L'affaire était engagée, et il n'y avait plus moyen de reculer. Il fallait pour réussir du courage, et on n'en manquait pas ; il fallait y joindre beaucoup d'adresse et d'accord. La

moindre gaucherie dévoilait nos aventuriers ; la batterie portugaise les coulait bas presque à bout portant, et le danger de l'entreprise les rendit souples et soumis au moindre commandement.

On debarqua de l'*Hirondelle* douze pièces de fort calibre, une certaine quantité de gargousses, de boulets et de mitraille ; deux cents hommes, les poches pleines de cartouches, descendirent, portant chacun un fusil ; deux cents autres, armés de poignards cachés, devaient suivre en désordre avec l'air seulement de la curiosité.

Dès que M. Almagrida eut aperçu ces premières dispositions des croisées de la salle où il faisait la sieste, il envoya poliment à mon oncle cinquante Portugais pour traîner le canon. Les affûts de marine ne sont pas très roulants, et M. le gouverneur n'entendait pas que ses bons amis les Anglais se fatiguassent en lui rendant un bon office.

Les Portugais eurent la bonté de tirer eux-mêmes les pièces. En avant marchaient mon oncle et l'amiral Duboc : derrière les deux cents fusiliers ; enfin les curieux aux poignards se répandirent dans toutes les rues en gagnant vers les différentes portes de la ville. Trente de ces messieurs entrerent avec un air bête dans la redoute même qui commandait le port.

Ils demandèrent d'un ton de bonhomie la permission de jouir du point de vue, qui, en effet, est superbe, et cette permission leur fut accordée avec plus de bonhomie encore.

Cependant le cortège s'avançait vers la grande place où est situé l'arsenal. L'ami Almagrida ne prévoyait pas que mon oncle mettrait autant de pompe à une chose aussi simple ; mais, incapable de demeurer en

reste d'honnêteté envers les sujets de Sa Majesté Britannique, il fit battre la générale et mit en bataille sur la place toute sa troupe que Thomas croyait surprendre dans ses casernes. De toutes les politesses d'Almagrida, celle-ci fut la seule qui lui déplût. Il regardait Duboc d'un air qui voulait dire : Qu'est-ce que tout ceci va devenir.

En effet, sa position était critique. Il se trouvait, à la vérité, au cœur de la place avec deux cents hommes bien armés ; mais il allait avoir en tête cinq cents Portugais qui pouvaient diablement l'embarrasser pour peu qu'ils voulussent se défendre. Il résolut aussitôt de les étonner et de les battre avant qu'ils pussent se reconnaître.

Pendant que sa troupe défilait et se mettait en bataille, le drapeau portugais se courbait devant le pavillon britannique, les tambours battaient aux champs, Almagrida s'avançait d'un air amical, la sécurité était entière : « Garde à vous! En joue, feu ! » crie mon oncle. Les canons, les mousquets, tout part de trente pas. Chacun a ajusté son homme ; la moitié des Portugais tombe; la baïonnette disperse le reste. Ils jettent leurs armes, ils fuient et vont se faire poignarder par les curieux, à qui la majestueuse lenteur de la marche a donné le temps de se mettre en mesure. Au bruit de la décharge générale, ceux qui s'étaient introduits dans la redoute expédient les canonniers sans défense et enclouent les canons. Almagrida est arrêté par mon oncle lui-même, qui, en reconnaissance de la manière noble dont il exerçait l'hospitalité, se contente de le faire garder aux arrêts chez lui.

C'est beaucoup pour la gloire que de prendre une ville sans perdre un seul homme, mais ce n'est rien pour la fortune,

et c'est de ce dernier article qu'on s'occupa sérieusement pendant quatre heures consécutives. Les Portugais ne prévoyant aucun péril, n'avaient caché ni leur or, ni leurs bijoux, et la récolte fut aussi abondante qu'on pouvait l'espérer d'une île qui ne produit que du blé, du vin et du bétail, mais qui vend ses denrées fort cher aux Antilles qui en manquent. Les palais, les maisons, les couvents, les sacristies, les huttes même furent scrupuleusement visités, et on n'y laissa que le linge, les meubles et les batteries de cuisine, dont on n'avait que faire. Les objets précieux furent portés, amoncelés sur la grande place et confiés aux soins d'une garde de cinquante hommes. Tout se passa avec un ordre étonnant de la part des corsaires. On ne brûla que vingt-deux maisons, et encore fut-ce parce qu'il fallait d'abord occuper les Portugais ; on ne viola que quinze filles, parce que les autres se prêtèrent de bonne grâce : on ne tua plus personne, parce que c'était inutile; mais mon oncle, incapable de manquer à son vœu, se fit amener le père inquisiteur et dix-huit dominicains, à qui il coupa les oreilles avec beaucoup de dextérité. Il garda le prieur pour en faire son cuisinier, il donna le procureur à Duboc ; il les envoya à bord avec dix-neuf religieuses toutes neuves, qu'il avait fait mettre à part pour l'usage de ceux qui n'avaient pas participé à la fête; enfin, il renvoya les autres au couvent chanter des grand'messes et excommunier les Français tant que bon leur semblerait.

Quand ces premiers soins furent remplis et qu'on put s'occuper des autres, on délivra avec appareil les prisonniers que l'ami Almagrida comptait employer à la construction de ses épaulements et de sa demi-lune;

on força les prisons de l'inquisition et celles de la justice séculière; on proposa à cinq cent cinquante hommes rendus au grand air de courir la fortune et la gloire de leurs libérateurs en se soumettant aux règlements de la société. Le plus grand nombre s'y décida avec joie; la minorité n'osa pas dire non, et ils furent à l'instant agrégés au corps et armés avec les fusils des Portugais.

Comme il n'était pas prudent de séjourner longtemps à Angra, on embarqua avec précipitation un demi-million en lingots, vaisselle, or monnayé, diamants et marchandises. Duboc fut chargé de surveiller l'opération, et mon oncle, qui n'oubliait rien, alla faire une dernière visite à l'ami Almagrida. Il en reçut des reproches sanglants qu'il n'écouta point, et il fut droit à certaine armoire que vous n'avez probablement pas oubliée non plus. Les bijoux etaient disparus, mais mon oncle pria si poliment Mme la gouvernante de lui faire l'honneur de lui dire ce qu'ils étaient devenus; il ajouta, d'une manière si engageante, qu'il serait au désespoir d'avoir l'honneur de lui donner la torture pour la faire parler, qu'elle lui présenta l'écrin tant désiré les larmes aux yeux et les quatre membres agités d'un tremblement épouvantable. Thomas le vida, garnit ses poches, l'intérieur de son pantalon et de sa chemise, et en rentrant à son bord, il déclara que la flottille étant abondamment pourvue de tout, il ne réclamait rien du butin, et il me fit cacher, sous une planche que je levai adroitement dans sa chambre, les bijoux de Mme Almagrida, qui valaient au moins deux cent mille francs. Le trait n'était pas honnête, et je le lui dis : « Va, me répondit-il, les bénéfices doivent être en proportion du grade et de la capacité. Ton Alexandre, dont tu me parles

tant, partageait-il avec ses soldats les royaumes qu'il volait? Je trompe les miens, parce que je n'en suis pas sûr, et je ne vois pas d'autre différence de ton grand homme à moi. »

CHAPITRE XI

Suite du succès.

Un grand homme, quel qu'il soit, ne pense pas à tout, et voilà en quoi il ressemble aux sots, que la ressemblance dédommage. Mon oncle n'avait pas pensé qu'à peu de distance de Tercère sont les îles Saint-Michel, Flores, du Pic, *et cætera;* que ces îles, sans être très pourvues de troupes, pouvaient rassembler en un jour et mettre en mer assez de monde pour lui donner du fil à retordre. Il ne savait pas que les vaisseaux anglais vont communément faire de l'eau à Saint-Michel; il n'avait pas prévu davantage que sa triple décharge, dont les sujets de Sa Majesté Britannique n'honorent jamais personne, ne manquerait pas de donner l'éveil. Très heureusement on avait mis la ville d'Angra dans l'impossibilité de seconder les ennemis extérieurs.

L'armée de mon oncle étant augmentée d'un tiers, il était tout simple d'augmenter aussi le nombre de ses vaisseaux. Il trouva dans le port deux pirogues qu'il confisqua encore à son profit. Indépendamment de l'avantage de monter sans frais et de pou-

voir ainsi employer utilement tout son monde, ce genre de bâtiment lui convenait singulièrement pour les entreprises qui exigent de l'adresse et des précautions. Ils sont propres surtout à des surprises : vous en jugerez quand je vous aurai dit ce que c'est qu'une pirogue.

C'est une demi-galère, longue de quatre-vingt-dix pieds, et large de seize à dix-huit vers le milieu. Elle porte ordinairement cent vingt hommes, et nage à voiles, et à trente-six, quarante, et quarante-quatre avirons. Quant le vent est contraire ou qu'on craint d'être aperçu de l'ennemi, on couche les deux mâts sur des chandeliers ou fouches de fer plantées au milieu du bâtiment. Il ne tire que deux pieds d'eau, ce qui permet de longer les côtes, et même de tirer la pirogue à terre si l'on est poursuivi trop vivement.

Comme la valeur des nouveaux engagés n'était pas éprouvée encore, mon oncle les incorpora par tiers dans ses vieilles bandes; et il commit une autre imprudence, ce fut de procéder dans le port même d'Angra à cette organisation, qu'on pouvait faire en pleine mer, avec plus de temps, à la vérité, mais sans le moindre inconvénient. Cette opération prit une partie de la nuit, et quand on voulut appareiller on fut frappé de la vue de deux fanaux qui parurent à très peu de distance du port. On prit les lunettes de nuit, et on reconnut aux signaux des vaisseaux ennemis. On se repentit alors d'avoir encloué la batterie de la redoute; on proposa d'y monter du canon de nos frégates, et nous étions en état de soutenir un siège long et meurtrier; mais on observa que l'opiniâtreté même de la défense ne servirait qu'à nous attirer de nouveaux ennemis sur les bras,

et que l'issue ne pouvait être que funeste. Une garnison égorgée, une ville pillée, des maisons brûlées, des religieuses violées, des oreilles coupées, c'était plus qu'il n'en fallait pour autoriser des représailles qui ne nous promettaient rien d'amusant. Mon oncle ne changea donc rien à ses premières dispositions. Il se contenta de mettre tous ses vaisseaux en travers pour défendre l'entrée du port si on essayait de la forcer. Nous passâmes le reste de la nuit sous les armes, et Thomas attendit le jour pour voir à qui il avait affaire et savoir à quoi se déterminer.

Le soleil parut enfin, et nous vîmes, avec une forte inquiétude, deux vaisseaux anglais de soixante-quatorze et cinq pirogues portugaises. Le cas était épineux. Mon oncle assembla son conseil de guerre, et demanda ce qu'on croyait devoir faire. Les uns voulaient parlementer et tâcher de surprendre un des deux vaisseaux pendant la conférence ; d'autres voulaient qu'on proposât de rendre le butin fait à Tercère, à condition qu'on nous laisserait la liberté de sortir du port et de gagner la haute mer ; pour moi, je pensais que nous serions trop heureux qu'on voulût bien nous recevoir prisonniers de guerre, et nous traiter en conséquence. Mon oncle rompit brusquement la séance en disant que le premier avis serait bon s'il était praticable, et, en effet. on ne parlemente pas avec une flotte. On fait venir le chef à son bord, et les bâtiments restent bloqués jusqu'à l'acceptation ou le rejet de la capitulation proposée. Mon oncle ajouta que la seconde proposition était indigne de braves gens. « J'aime mieux, poursuit-il, rendre l'âme que le butin que nous avons fait. Que chacun se rende à son poste et se

prépare à parlementer à coups de fusil. Je ne me dissimule pas le péril; mais redoutez l'ignominie et la misère; redoutez les traitements barbares que vous réservent les ennemis, et pour y échapper combattons. Du courage et un feu d'enfer, f.....; je ne connais, je ne veux connaître que cela. » Aussitôt le rhum circule à pleins brocs, les cœurs se raniment, et on sort du port d'Angra, résigné à tous les événements.

La frégate *la Liberté* marchait entre *l'Hirondelle* et *le Phénix*, et une pirogue était à chaque aile. Nous formions une ligne serrée et nous paraissions présenter à l'ennemi un combat réglé, où la supériorité de son artillerie lui assurait l'avantage. Les Anglais imitèrent notre manœuvre. Les deux vaisseaux se serrèrent, les pirogues portugaises s'étendirent circulairement sur les côtés, pour qu'aucun de nous ne pût échapper. Chacun gardait son feu et attendait le moment. Nous avançâmes ainsi jusqu'à demi-portée du canon, sans que de part ni d'autre on eût brûlé une amorce.

Tout à coup mon oncle change de direction. Il présente l'avant et cingle droit entre les deux vaisseaux anglais. *Le Phénix* et *l'Hirondelle* font le même mouvement pour passer en dehors, l'un à droite, l'autre à gauche des deux bâtiments ennemis, et nos pirogues s'accolent chacune à un nantais, dont l'élévation les garantissait de l'artillerie.

Les Anglais jugèrent notre dessein, et ils ne purent s'y opposer parce que nous avions le vent. Ils se rapprochèrent davantage, espérant nous couler tous les trois. Nous avions toutes nos voiles dehors; notre monde était disposé sur les deux côtés de *la Liberté*. Pas un homme aux canons; tout était sur les

ponts, sur les gaillards, dans les hunes, le fusil à la main et deux forts pistolets à la ceinture. Mon oncle, au pied de son grand mât, encourageait ses gens et leur recommandait de tirer juste.

Nous passâmes enfin, et nous essuyâmes, de bâbord à tribord, deux décharges terribles qui emportèrent notre beaupré et notre mât de misaine. Nous reçûmes cinq boulets à l'eau ; mais notre mousqueterie joua si vivement et avec tant de bonheur; les équipages de *l'Hirondelle* et du *Phénix* nous secondèrent si bien, en longeant les flancs extérieurs des deux vaisseaux ennemis, que leurs ponts furent en un instant jonchés de mort. Nous les avions dépassés d'une portée de mousquet, qu'ils n'avaient fait aucun mouvement pour nous suivre. Nous étions cependant dans un état déplorable. *L'Hirondelle* avait perdu son grand mât ; *le Phénix* avait ses manœuvres hachées; deux cents de nos gens étaient tués ou hors de combat; mais les Anglais avaient perdu la moitié de leur monde. Notre intrepidité les avait découragés, notre bonheur fit le reste.

Nous vîmes les deux vaisseaux entrer dans le port d'Angra. Les pirogues portugaises n'avaient pris aucune part au combat et s'y étaient réfugiées les premières. Maîtres alors de la route que nous voudrions tenir, nous tournâmes vers les Antilles et nous avançâmes lentement, en réparant de notre mieux nos gréements et la carcasse de *la Liberté*. On travailla pendant trente six heures à pomper sur cette frégate l'eau qui nous gagnait sensiblement. Nous en eûmes jusqu'à trente-deux pouces dans la cale. Nos religieuses y étaient descendues et priaient Dieu de les soustraire, par une prompte noyade, aux plaisirs illicites qui leur étaient réser-

vés. Leur ferveur ne fit ni chaud ni froid. Les trous de boulets furent enfin bouchés, et dès le troisième jour nous voguâmes avec assez de facilité.

Quand ceux qui se portaient bien furent rassurés sur leur existence, on s'occupa des blessés. Mon oncle n'avait pas de chirurgien à son bord, parce qu'il l'avait oublié, ou parce qu'il se croyait invulnérable. C'est moi qui, le *Pharmacien français* à la main, exerçais la médecine comme tant d'autres aux dépens de qui il appartenait. En récompense, les Nantais avaient deux jeunes gens qui coupaient très joliment un bras et une jambe. Ils coupèrent tant, et je médicamentai si bien nos blessés, qu'il n'en guérit aucun. Ils laissèrent leur part à des camarades qui les regrettèrent peu, qui oublièrent promptement les dangers qu'ils avaient courus, et on ne pensa plus qu'à se divertir. Nos nonnettes furent fêtées amplement, et trouvèrent fort bon ce qui leur causait tant d'effroi. Elles se plaignaient seulement de la quantite, et on leur répondait : *Abondance de bien ne nuit pas* ; ce qui n'est pas toujours vrai.

Mon oncle avait dessein de gagner Saint-Domingue ou la Martinique, afin d'y mettre ses vaisseaux en carène, et d'y faire rafraîchir ses équipages ; mais l'homme propose, et Dieu dispose, dit le proverbe. Un petit navire chargé de sucre, que nous prîmes à soixante lieues des Antilles, dérangea ce projet. Le capitaine nous apprit que tout était en combustion dans les îles françaises; que les habitations étaient détruites ; que les noirs et les blancs s'y égorgeaient. Il était fort égal à mon oncle que les nègres fussent libres ou esclaves, et qu'ils rendissent ou non à leurs maîtres le mal qu'ils en avaient

reçu ; mais il voulait quelques semaines de repos, et il n'en pouvait attendre dans des lieux où il faudrait nécessairement épouser un des deux partis. Il résolut donc d'aller à Saint-Thomas, où il se proposait de jouir de tous les avantages de la neutralité.

Cette île, une des dernières au nord des Antilles, appartient aux Danois. Son terrain sablonneux est peu propre à la culture, elle ne doit son opulence qu'à un port excellent. qui peut contenir cinquante gros vaisseaux. Il est très fréquenté par les corsaires, qui, pour éviter les droits exorbitants qu'on exige d'eux dans les établissements anglais et français, viennent y vendre leurs marchandises. Il sert aussi d'asile, en temps de guerre, à tous les bâtiments marchands ; il est enfin l'entrepôt d'une foule d'échanges qu'on ne peut faire ailleurs avec autant de bénéfice et de facilité.

L'indiscrétion d'un des matelots pris à bord du petit sucrier changea encore une partie de ce plan. Cet homme parla d'une flotte de trente voiles qui devait sortir au premier jour de Port-Royal de la Jamaïque, sous l'escorte de quatre vaisseaux de ligne et de deux frégates. Tout le monde connaît la richesse des cargaisons de la compagnie des Indes anglaises. Celles de la Jamaïque sont composées d'indigo, de sucre, de café, de cochenille et des denrées les plus précieuses d'Amérique. Il n'en fallait pas tant pour allumer la cupidité de mon oncle et de ses gens ; mais, comment attaquer des forces aussi supérieures ? Les vaisseaux de la compagnie seuls, du port de huit cents tonneaux et de quarante à cinquante pièces de canon, étaient plus que suffisants pour écraser notre flottille. La ruse pouvait réussir, et c'est à quoi mon oncle se détermina. Il mit nos trois

vaisseaux en sûreté dans le port de Saint-Thomas ; il laissa le soin des affaires générales à un conseil d'administration, composé de Duboc tout seul : il me recommanda particulièrement ses diamants ; il mit sur nos deux pirogues des vivres, trois cents hommes choisis et bien armés, et il partit en nous disant que s'il ne reparaissait pas dans quinze jours, nous pouvions le croire tué, et agir en conséquence.

Je n'étais pas fâché de faire trêve à mes exploits ; nos gens en étaient plus aises encore. Il fallut rendre, en pays neutre, la liberté à nos religieuses ; mais cela coûta peu : elles rechignaient toujours, et puis on en était las. On se jeta à corps perdu dans les négresses et dans les cabarets. Une partie du butin fait à Tercère circula parmi les Danois ; mais tout le monde était frais, gaillard, dispos et prêt à rentrer en danse.

Pour moi, qui préfère le blanc au noir, et qui ne trouve aucun plaisir à laisser ma raison au fond d'une bouteille, j'avais distingué la petite sœur Léonore, brune de dix-huit ans, aux formes séduisantes, d'une figure angélique et d'un caractère excellent. Elle avait subi le sort commun, et je ne pouvais lui en faire un crime : Lucrèce elle-même y eût passé. Je n'avais pas même osé essayer de la soustraire à ces attentats multipliés : le règlement était formel, et, à la moindre altercation entre l'équipage et moi, mon oncle l'eût fait noyer impitoyablement. Je souffrais beaucoup : mais je tenais à sa conservation. Enfin, je lui fis, à Saint-Thomas, des propositions qu'elle écouta favorablement. Elle n'avait jamais aimé ; mes mœurs douces la déterminèrent. Je m'assurai, par serment, qu'on m'en laisserait la propriété absolue, et je la pris comme

on prend tous les jours une veuve de plusieurs maris.

Dubourg, le capitaine de l'*Hirondelle*, se dégoûta encore des négresses, et se maria publiquement à une Anglaise, qui avait eu aussi, mais très volontiers, un très grand nombre de maris. Ce qu'il lui dit en sortant du temple mérite d'être rapporté : « Je ne demande pas compte du passé, vous n'étiez pas à moi ; mais si vous me manquez à l'avenir, celui-ci (en frappant sur le canon de son fusil) ne vous manquera pas. »

Onze jours s'étaient écoulés depuis le depart de mon oncle. Le douzième, deux vaisseaux vinrent amarrer à côté des nôtres. Amis et ennemis vivent à Saint-Thomas en assez bonne intelligence, parce que le gouvernement sait faire respecter sa neutralité. Nous étions fort insouciants sur le eompte de ces nouveaux voisins, et nous continuions à fumer et à rire, lorsque nous vîmes sortir de ces bâtiments mon oncle et tous ses gens. « Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! nous cria-t-il ; deux millions, au moins ! » Ce fut là son bonjour.

Aussitôt les cris de joie s'élèvent de toutes parts. On court, on s'empresse, c'est à qui embrassera le premier le général Thomas. On l'enlève, on le porte au cabaret, on fait servir un magnifique festin, on boit, on s'enivre, et Thomas, en faisant raison à tous, raconte les détails de son expédition.

Il était parti avec un vent frais ; il avait laissé à sa droite l'île des Crabes, et courait trois lieues à l'heure à la vue de Porto-Rico. Le lendemain, il se trouva à une lieue de Saona, petite île au sud des possessions espagnoles de Saint-Domingue. Il comptait arriver à la fin du jour à la hauteur de la

partie française de cette île; mais une escadrille espagnole, qui croisait continuellement dans ces parages pour intercepter les contrebandiers, se montra tout à coup derrière lui à la pointe de l'Espada, et lui donna la chasse. Thomas n'était pas en force, et la victoire ne lui aurait pas valu une piastre. Il força donc de voiles et de rames ; mais l'ennemi gagnait considérablement sur lui, et il ne lui resta d'autre ressource que de se jeter sur la côte espagnole même.

Couvert par l'île de Saona, il entra dans la rivière de Quibo, ploya ses voiles, baissa ses mâts, tira ses pirogues dans des mangles, plantes marines assez élevées qui croissent en abondance aux deux côtés de l'embouchure de cette rivière. Il en fit arracher une certaine quantité, dont il couvrit les pirogues et les hommes qui les montaient, et on attendit en silence, et en enrageant, qu'il fût nuit pour se remettre en mer.

On avait passé ainsi une partie de la journée, lorsqu'une des vedettes qu'on avait placées dans l'eau et les mangles jusqu'au cou, se replia, et dit avoir vu une pirogue qui venait de s'arrêter pour parler à un homme à cheval, et qui paraissait descendre la rivière. Thomas fit rentrer ses vedettes à bord, jeta à l'eau les mangles qui les couvraient, et que le soleil avait déjà desséchées; il en arracha de fraîches, se renfonça avec son monde dans ses pirogues, et continua d'observer le plus profond silence.

Il était à présumer que le bâtiment espagnol passerait debout, et mon oncle n'avait nulle envie de l'inquiéter. Pas du tout, cette chienne de pirogue aborda à vingt pas au-dessus des nôtres; l'équipage la tira à terre, et se couvrit de mangles à son tour. Thomas, qui se trouvait par hasard le plus près de

l'ennemi, examinait tout à travers sa feuillée, et ne savait que penser de cette manœuvre. On parlait haut; mais il ne savait pas un mot d'espagnol. Un grand vaurien de moine renégat qu'il avait tiré des prisons de l'inquisition de Tercère, et à qui il avait laissé les oreilles en faveur de son apostasie, se glissa à côté de lui et lui servit d'interprète.

« S'ils entrent dans cette rivière, disait un Espagnol, il est impossible qu'ils nous découvrent. — Il est fort heureux, continuait un autre, qu'ils aient été vus par notre flottille. — Et plus heureux encore qu'elle ait détaché un canot pour en donner avis. Par saint Jacques, disait un troisième, tout cela n'était rien, si on eût à l'instant expédié des courriers pour les rivières voisines. — Il était temps que celui-ci nous joignît; une heure plus tard, et nous étions en pleine mer. — Où nous aurions peut-être été rencontrés par ces enragés là. — Je le crois. Aussi le parti le plus sage est d'attendre ici la nuit. Alors nous remonterons la rivière et, pour ne rien donner au hasard, j'enverrai l'or à Samana.

« — Ah! coquins, vous avez de l'or! dit tout bas mon oncle; il n'ira point à Samana. » Rien n'était plus aisé que de réduire ces Espagnols à force ouverte. Il n'était pas même probable qu'en les attaquant brusquement, ils opposassent de la résistance; mais il pouvait s'en échapper un certain nombre qui se répandrait de tous côtés et qui donnerait l'alarme. La flottille pouvait ne s'être pas éloignée de la côte, et alors on se trouverait entre deux feux. Il fallait donc, pour avoir l'or sans s'exposer inconsidérément, surprendre et détruire jusqu'au dernier des ennemis.

Mon oncle était trop près des Espagnols pour que l'équipage de sa pirogue pût faire le moindre mouvement sans être vu ou entendu. Son second bâtiment était à trente pas au-dessous. Il passa à l'autre bord du sien, se dégagea doucement d'entre ses branchages, se laissa glisser à terre, et se traîna sur les mains et les genoux, caché par les mangles qui l'environnaient.

Les Espagnols avaient aussi placé une sentinelle sur le bord de l'eau, et comme on ne voit pas tout à travers les feuilles, mon oncle ne se doutait de rien. Il n'était pas à dix pas de sa pirogue, qu'un chien vint tourner autour de lui, le nez au vent et la queue en trompette. Thomas alors soupçonna quelque chose, et l'ennemi le plus dangereux pour le moment, c'était le chien, qui pouvait aboyer. Heureusement pour mon oncle, il ne sentait ni le nègre marron, ni l'habitant originaire de l'Amérique, que les chiens espagnols chassent comme les nôtres le sanglier ou le cerf. Il présenta à celui-ci un morceau de biscuit, l'animal s'approcha. Thomas le saisit par le coup, et l'étrangla sans qu'il pût jeter un seul cri.

Il était clair que la voie que le chien avait tracée dans les mangles le mènerait droit à la vedette. Il suivit cette route en agitant les branches à droite et à gauche, pour imiter le mouvement de la queue du chien. Bientôt il distingua les deux jambes de l'Espagnol, qui était assis, son fusil à son côté. Thomas se détourna alors pour le prendre par derrière, et le saisissant aux cheveux, il l'assomma sur la place avec le pommeau de son pistolet.

Après cette expédition, il parvint à sa seconde pirogue. Il en fit descendre l'équipage avec précaution et dans le plus grand si-

lence. Toujours courbé sous les mangles, on se coula lentement et avec ordre sur le haut du rivage, on fila derrière les rochers, et on remonta à cinquante pas au-dessus des Espagnols, qui comptaient sur la vigilance de leur sentinelle, et qui continaient de causer assez librement.

Des réflexions très simples avaient décidé le plan d'attaque de mon oncle. Il avait jugé que s'il était vu de l'ennemi, les fuyards remonteraient infailliblement la rivière, et il avait voulu leur couper la retraite. Si, contre toute apparence, ils fuyaient vers la mer, ils tombaient dans les mains de ceux qui étaient dans sa première pirogue, et il était difficile qu'il en échappât aucun.

Un obstacle imprévu et impossible à prévoir arrêta mon oncle net. La nature du terrain n'était plus la même. Il fallait marcher vingt pas à découvert avant que de redescendre dans les mangles, et des habits rouges, blancs et verts devaient frapper l'œil le moins attentif. Il fit faire halte à son monde; il rétrograda avec trente des plus vigoureux, retourna plus bas encore que le lieu où il était parti, fit arracher une partie considérable de plantes, en fit faire trente fagots qu'on apporta à l'endroit où les autres attendaient. On délia les bottes, on les étendit, on en forma une espèce de haie que quinze hommes de front portaient devant eux, et qui masquait la totalité de la troupe.

Si les Espagnols avaient été à découvert, ils auraient sans doute remarqué cette verdure qui semblait marcher; mais enveloppés eux-mêmes de branchages et environnés d'objets de la même couleur, qui tous se fondaient ensemble dans l'éloignement, ils ne pouvaient s'apercevoir du stratagème sans une extrême attention, qu'ils n'auraient d'ail-

leurs donnée qu'à ce qui se passait au-dessous d'eux : ils n'attendaient pas d'ennemis au-dessus.

Mon oncle et les siens descendirent donc ainsi jusqu'au bord de la rivière, et il fallut de nouveau avancer sur les mains et les genoux. Plus on approchait des Espagnols, plus on avait d'ardeur, et plus aussi on prenait de précautions. On se traînait sur le ventre; à peine osait-on écarter les mangles; on retenait son haleine, on s'arrêtait, on prêtait l'oreille, on avançait encore, on était trempé de sueur, excédé de fatigue, haletant de soif. La plupart avaient les genoux et les mains déchirées; mais il y avait de l'or à dix pas et on ne sentait ni la douleur ni le besoin.

La pirogue fut enfin enveloppée de toutes parts sans que les Espagnols pussent avoir le moindre soupçon : ils dormaient. Le signal convenu était un coup de sifflet que devait donner mon oncle. Quand il croit ses gens en mesure, le coup de sifflet part. Tous se lèvent à la fois, les branchages sont arrachés, les poignards jouent, le sang ruisselle, tout meurt et l'or est conquis.

C'étaient des lingots pour la valeur de trois cent mille francs qu'on portait à Samana. Depuis que les Espagnols étaient en guerre avec la France ils n'expédiaient plus de galions du continent. L'or s'embarquait par parties sur de petites barques qui échappaient aisément aux corsaires. On le rassemblait à Samana, à Porto-Rico, à l'île de Cuba et on attendait le départ de la flotte de la Jamaïque pour le faire convoyer en Europe.

Celui que mon oncle venait de gagner fut porté à son bord; les cadavres des Espagnols furent recouverts de mangles et les Français

ne pensèrent plus qu'à s'éloigner. Le jour était à son déclin ; ils remirent leurs pirogues à flot et hissèrent leurs voiles. Ils sortirent de la rivière de Quibo à l'entrée de la nuit, ainsi qu'ils l'avaient projeté, mais avec des richesses qu'ils n'attendaient pas, et ils avaient vengé, sans le savoir, le sang indien sacrifié par flots à la soif de ce métal.

Pour éviter l'escadrille espagnole, qui probablement cherchait mon oncle sur la direction qu'il avait paru suivre, il jugea à propos de retourner à la pointe de l'Espada. Il repassa devant Porto-Rico, et longea l'île de Saint-Domingue par Samana, le port Plata, le cap Français et l'île de la Tortue ; enfin il arriva, sans faire de rencontres fâcheuses, à la pointe du cap de Mayesi, la partie de Cuba la plus voisine de Saint-Domingue, où la flotte de la Jamaïque devait nécessairement passer. Le bras de mer qui sépare les deux îles est large d'environ vingt lieues; mais les Anglais, ennemis de la France, alliés alors de l'Espagne, je ne sais pas pourquoi, devaient s'éloigner, dans le passage de ce détroit, de l'île de Saint-Domingue, et se rapprocher de celle de Cuba.

Pour ne pas se faire de querelles avec les insulaires espagnols, mon oncle avait arboré leur pavillon en se rangeant sous ce cap de Mayesi. Tenant la mer le jour, pour observer ce qui se passait dans le canal, revenant la nuit dormir en paix sous une côte escarpée, il attendit que la fortune, dont il était l'enfant gâté, je ne sais pas encore pourquoi, le comblât de nouvelles faveurs.

Le sixième jour, cette flotte, si ardemment attendue, parut comme une forêt qui couvrait l'Océan. Les quatre vaisseaux de ligne marchaient sur la droite pour défendre le

convoi du côté de Saint-Domingue; une frégate faisait l'avant-garde, et la seconde se tenait à l'arrière pour veiller sur les bâtiments qui, plus pesamment chargés, ou moins bons voiliers que les autres, auraient peine à suivre le corps de la flotte. Mon oncle cingla droit au milieu des ennemis, comme s'il fût parti de Cuba pour Porto-Rico. Quand il approcha du centre de ces châteaux flottants, dont le moindre avait vingt pieds de bord au-dessus de ses pirogues, il fut hélé selon l'usage. Le moine renégat répondit qu'ils étaient Espagnols, et qu'ils allaient chercher du coton à Porto-Rico. On leur demanda pourquoi leurs équipages étaient si nombreux? Le moine répondit que c'était pour se défendre contre des corsaires français qui avaient pillé les Portugais et les Espagnols de Saint-Domingue, et qui s'étaient, disait-on, retirés à la Tortue.

L'officier qui commandait le convoi avait en effet rencontré l'escadrille espagnole qui avait donné la chasse à mon oncle. Il en avait appris les détails du coup de main de Quibo, et comme il laissait peu de forces maritimes dans les possessions anglaises, il crut de l'intérêt du commerce de détruire en passant un ennemi qui pouvait se fortifier chaque jour. Il fit un signal à la frégate de l'arrière de se porter sur la Tortue, de chercher, de combattre les corsaires, et de rejoindre dans la grande mer le convoi, qui ne marchait pas, à beaucoup près, comme un bâtiment léger.

Cette réponse du renégat, faite au hasard, servit singulièrement mon oncle. Si cette frégate eût conservé sa position, il lui eût été impossible de rien entreprendre. Son éloignement lui rendit l'espérance. Cependant, il ne pouvait rien tenter que la nuit :

cette quantité de voiles marche à la vérité à une certaine distance ; mais elles ne se perdent pas de vue et sont toujours à portée de se secourir.

Il fallait un prétexte à mon oncle pour passer le reste du jour au centre des Anglais, et il n'en avait pas. Il ralentit donc sa marche ; il se laissa gagner par la queue du convoi, et, au risque de se faire chavirer, il embarrassa les mâts de ses deux pirogues dans les beauprés de deux des derniers vaisseaux de la compagnie. Les pilotes anglais, en riant de la maladresse des prétendus Espagnols, changèrent la barre du gouvernail, et, malgré cette attention dictée par l'humanité, les mâts des pirogues furent emportés net : c'était tout ce qu'on désirait. Aussitôt on quitte les avirons, et on se porte, en foule, avec l'empressement de gens intéressés à réparer le dommage ; on se presse, on s'embarrasse : on fait tomber une partie des rames à la mer ; on rattache un mât ; on l'attache mal ; on le démonte pour le remonter encore. On gagne du temps, la nuit approche, et après deux heures employées à mettre les pirogues hors d'état de se mouvoir, on a réussi au point d'avoir véritablement besoin de secours. La loyauté et la valeur sont inséparables. Les Anglais jettent d'eux-mêmes des cordes pour amarrer les pirogues, et les remorquer jusqu'à la sortie du canal de Saint-Domingue.

Déjà la nuit est close. Mon oncle distribue dans toutes les poches les lingots pris à Quibo, et il fait percer ses pirogues par le fond. L'eau entre en abondance. « Nous périssons ! crie le renégat ; le choc que nos bâtiments ont reçu en a disjoint toutes les parties. » Aussitôt les Anglais tirent les pirogues sous leur bord ; nos aventuriers sau-

tent après les manœuvres, avec les cris et le désordre de gens qui paraissent trembler pour leur vie. Les Anglais, de bonne foi, leur prêtent la main; les pirogues coulent bas; mais cent cinquante Français sont chacun sur des ponts ennemis, et, bien supérieurs en nombre, ils s'emparent des deux vaisseaux sans répandre une goutte de sang.

Les Anglais, ni personne, n'auraient imaginé que trois cents hommes, montés sur deux misérables barques, osassent attaquer une flotte qui portait cinq mille matelots ou soldats, et quinze cents pièces d'artillerie. Le genre des barques, d'ailleurs, avait ajouté à leur sécurité : les Espagnols et les Portugais sont les seuls qui se servent de pirogues. Aussi, quand on leur mit le pistolet sur la gorge, leur surprise fut telle, qu'ils ne pensèrent pas à se défendre.

Le premier soin de mon oncle, après avoir mis ses Anglais au fer, fut de carguer ses voiles pour rester en place, et donner au gros de la flotte le temps de s'éloigner. Il passa la nuit ainsi, et au point du jour, ne voyant plus d'ennemis, il prit la route la plus droite pour Saint-Thomas, fier de deux prises qui assuraient douze mille francs au moins au dernier de ses gens.

Mon oncle avait des signaux à lui, inintelligibles même pour la marine républicaine. De son côté, il n'entendait rien à ceux des Anglais, et il ne se doutait pas de la destination de la frégate qui s'était détachée de la flotte. Cependant il fallait qu'il repassât devant la Tortue, et, à la hauteur de cette île il rencontra cette frégate, qui, n'ayant pu rejoindre les corsaires français, faisait force de voiles pour rejoindre son convoi. Mon oncle n'avait pas la moindre envie de perdre le

temps à brûler de la poudre : il fallut pourtant en passer par là.

La frégate reconnut bientôt les deux bâtiments de la Jamaïque et, ne concevant rien à la route qu'elle leur voyait tenir, elle s'approcha de très près. Mon oncle l'avertit par une volée de canon que l'indigo et la cochenille avaient changé de maître. L'Anglais riposta bravement, et mon oncle fit signal de le mettre entre deux feux et de l'aborder. On se canonna longtemps avant que de pouvoir jeter les grappins. Les deux prises de mon oncle étaient percées pour quarante canons, et n'en portaient que trente; mais notre artillerie était bien supérieure à celle de la frégate et, quoique assez mal servie, parce que presque tous nos canonniers étaient restés à Saint-Thomas, on se battait de si près, que la plupart de nos boulets portaient dans le corps du bâtiment ennemi. Il était aussi fort en hommes que nos deux vaisseaux, et il se défendait en désespéré; mais un tiers de son équipage était employé au canon, ce qui donnait encore à notre mousqueterie un avantage réel. L'Anglais perdait beaucoup de monde; ses manœuvres étaient endommagées, et il ne pensait pas à se rendre. Cependant son feu faiblissait, et Thomas, l'opiniâtre Thomas, écumant de fureur, fit un dernier effort pour aborder, et il réussit. Il sauta le premier à bord, la hache au poing, et courut au capitaine, qui, d'un front calme, attendait la mort à son poste. Il allait frapper... Quelle fut sa surprise! il reconnut ce même officier qu'il avait pris à la vue de Calais, à qui il avait rendu la liberté, et dont le nom et les papiers l'avaient aidé à surprendre Angra. Aussitôt il lui fait un rempart de son corps, et il ordonne à ses gens, enragés d'une aussi longue

résistance, mais toujours dociles à sa voix, de cesser le carnage. Hunter est vaincu une seconde fois; mais il a succombé en héros, et sa défaite même l'honore.

Il ne pouvait s'empêcher d'être sensible aux procédés de mon oncle. Cependant l'humeur inséparable d'un événement aussi triste, une sorte d'orgueil national, qui n'abandonne jamais les Anglais, lui arrachèrent des propos piquants. Il donna à entendre que Thomas ne devait la victoire qu'à la supériorité de ses forces. « Recommençons, lui dit fièrement celui-ci. Je vous donne ma parole d'honneur qu'un seul de mes vaisseaux combattra, et que je n'y mettrai pas plus de monde qu'il ne vous en reste. — Vous venez de me sauver la vie, lui répondit Hunter en s'adoucissant, et je serais un lâche d'attenter à la vôtre. — Allez donc, vous êtes libre une seconde fois. Prenez avec vous les Anglais que je tiens prisonniers; réparez votre frégate, et retrouvez-moi un jour où vous ne me devrez rien.

« J'aime beaucoup cet homme-là, ajouta mon oncle en se tournant vers les siens. Il se bat aussi bien que moi; mais il n'est pas heureux. »

Il faut vous faire faire connaissance avec ce capitaine Hunter. Trente ans, la beauté d'Adonis, la force d'Hercule, la valeur l'expérience de Ruyter, de Duguay-Trouin, et une fortune constante, quand il n'avait pas affaire à mon oncle, lui avaient valu l'estime de sa nation, qui ne la prodigue point, et le cœur et la main d'une femme charmante, qui s'était mariée à peu près comme Seymour et Fanny. Nous y reviendrons, je vous le promets.

De la Tortue à Saint-Thomas, il n'arriva

rien qui méritât l'attention d'un au ditoire aussi respectable que celui devant lequel parlait mon oncle. Aussi abrégea-t-il son récit, qui fut suivi d'applaudissements, dont la vivacité alla jusqu'à la frénésie. Dans le premier enthousiasme, on le pria, on le supplia de garder l'or qu'il avait pris à Quibo. Il accepta tout bêtement, en s'engageant à ne rien prendre pour les frais de sa première expédition. Je le crois bien..parbleu : nous avions de quoi tenir la mer trois mois. sans compter les provisions de guerre et de bouche prises à bord des deux vaisseaux anglais.

CHAPITRE XII

Établissement à l'île de Fernandez.

Pendant qu'on vendait nos marchandises à Saint-Thomas, moins cher qu'en Europe sans doute, mais avec célérité et au comptant, je disais à mon oncle, sur qui je n'avais pas autant d'ascendant que mon père, mais qui m'écoutait parfois, que les cinq cent mille francs qu'il possédait devaient suffire aux vœux d'un homme de cinquante ans ; qu'en y ajoutant le produit de la vente de *la Liberté*, bien réparée et abondamment pourvue de tout, il se trouverait un des riches particuliers de France. J'avais bien mes raisons pour lui parler ainsi. J'étais possesseur d'environ cinquante mille francs ; je

m'attachais tous les jours davantage à la petite sœur Léonore, et l'amour éteint le goût des aventures.

Mon oncle, qui n'était pas amoureux, opposait à mes raisonnements, qu'on n'a qu'une veine avec la fortune, et qu'il fallait la pousser quand elle se présentait. Il assurait que sa veine, à lui, ne faisait que commencer. Il ne visait à rien moins qu'à sept ou huit millions, et voilà comment il comptait en disposer: « Comme je bois et que je fatigue beaucoup, il ne me reste guère que dix ans à vivre. Je dépenserai cinq cent mille francs par an, et je mourrai à la fin de la dixième année, sans soucis et sans regrets. Tu ajouteras le fond de mon coffre-fort à ce qui se trouvera dans le tien, et... — Mais, mon oncle, si vous vivez quinze ans encore! — Cela ne se peut pas. — Mais si cela arrive? — Quand je n'aurai plus d'argent je me brûlerai la cervelle. — Quel raisonnement insensé !— Mais, je crois, le diable me brûle, que ce petit drôle-là veut faire le docteur comme son père! Qu'on se taise, morbleu !— Encore un mot, par grâce! — Allons, voyons ce mot. — Vous ne vous souciez pas de retourner en France?— Non. L'air de ce pays-là ne vaut rien à ceux qui ont de l'argent. — Vous ne voulez pas non plus aborder aux colonies françaises ? — Non. Je ne me soucie pas de me battre pour des mots. — Les établissements anglais, espagnols, portugais et hollandais nous sont fermés ; vous n'avez de port libre que celui de Saint-Thomas, et vous n'y reviendrez pas trois fois.— Pourquoi cela, monsieur? — Parce que le mal que vous avez fait et que vous allez faire encore aux nations ennemies les liguera toutes contre vous. — Tant mieux. — Tant pis. Des flottes formidable vous attendront quand

vous croirez entrer ici. ou vous y bloqueront quand vous y serez. Ne serait-il pas plus simple, puisque vous êtes possédé du démon des combats. de vous établir dans quelque île, de vous y fortifier et d'y vivre, dans les temps de crise, avec les magasins que vous aurez formés? — Tu as raison, pardieu! Tu me rappelles un rêve que je fis la veille d'un certain jour où j'allai demander au ministre de la marine le commandement d'un vaisseau qu'il me refusa: tu n'étais pas au monde alors. Je m'imaginais être roi, et pendant les trente ans que j'ai vécu comme une taupe, enterré dans une *capucinière*, rien n'était en effet plus songe que ce songe-là. Je peux le réaliser aujourd'hui. Je me ferai roi de mon île. Qu'en dis-tu? — Un moment, mon oncle, il faudra changer le mot. — Il sonne pourtant bien — Mais il blesse furieusement l'oreille de nos Français. — Il est vrai qu'il a vieilli, et ces gens-là aiment beaucoup la nouveauté. Comment m'appellerai-je donc? — Mais je ne sais pas trop... — Protecteur? — C'est usé comme le papier monnaie. — Dictateur? — On dit que Robespierre prétend l'être, et je ne veux pas ressembler à cet homme-là. Il ne doit un moment de célébrité qu'à la stupeur des Parisiens et à la nullité absolue de ses collègues. — Grand gouvernant? Fi donc? ça n'a pas d'harmonie. — Grand régulateur? — Oui, celui-là remplit assez bien la bouche. Voyons à présent quelle île je *régulariserai* ».

J'ouvre l'Histoire générale des voyages. Je cherche, je compulse, j'examine, je réfléchis. Voilà l'agent de plume arbitre du royaume qu'on va fonder et émule d'Idoménée, fondateur de Salente; de Didon, fondatrice de Carthage; de Romulus, de Théodore de Corse,

et de tous les fondateurs qui n'ont dû leur réputation qu'aux succès de leur postérité. Je trouve beaucoup d'îles désertes dans les *Bermudes;* plus encore parmi celles de *Bahama;* j'en trouvais même entre la Jamaïque et Saint-Domingue, entre Saint-Domingue et Porto-Rico; mais tout cela est situé sur le retour ordinaire d'Amérique en Europe, et je voulais nicher mon oncle dans un coin du globe où il fallût le venir chercher de très loin, et faire par conséquent des frais d'armement considérables qu'on ne renouvelle pas tous les jours. Je voulais encore une situation telle, que les ennemis ne pussent trouver dans les environs de secours d'aucun genre, et qu'ils s'en retournassent, après avoir brûlé leur poudre et mangé la moitié de leur biscuit, ou qu'ils finissent par se manger eux-mêmes. Les îles de la mer du Sud me parurent réunir tous ces avantages, et après avoir balancé entre celles *des Amis, de la Société* et *de Fernandès,* je me décidai pour la dernière, moins éloignée que les autres, à la vérité, mais plus convenable sous tous les rapports, parce qu'elle est placée à deux cents lieues du *Chili,* et à une distance considérable du centre du commerce de l'Amérique.

L'île de Fernandès appartient aux Anglais, à ce qu'ils disent, et ils n'y ont pas plus de droit que sur cinquante autres où ils n'ont point d'établissement, et où ils n'entendent pas que personne s'établisse : semblables en cela au chien du jardinier qui garde les choux dont il ne mange pas. Cette île est très petite; elle convenait donc à un très petit roi et à une très petite population. Le terrain en est très mauvais. Hé! que faisait cela à de très honnêtes gens qui ne comptaient y vivre que de l'industrie d'autrui? Elle n'a

qu'une rivière. Il ne la fallait pas si large pour contenir nos vaisseaux. Elle est partout bordée de rochers; elle en est plus facile à défendre. Il fut donc résolu que mon oncle serait grand régulateur de l'île Fernandès.

Comme il fallait couvrir l'ambition du nouveau potentat de motifs d'utilité générale, je passai deux jours à composer un discours raisonné qui aurait fait honneur même à Gerbier. Deux autres jours, je me cassai la tête pour le faire entrer dans celle de mon oncle; mais il avait la mémoire ingrate et le débit d'un président d'assemblée *populacière*. Semblable aux souverains du plus haut parage, il prit le parti d'expliquer ses vues par l'organe de son chancelier. Je lus, et je lus bien; je fis valoir ma marchandise, et à la fin de ma péroraison tout le monde cria : *A Fernandès! à Fernandès!*

La petite sœur Léonore était enchantée de cet arrangement. Il était clair que lorsque nous aurions pris une certaine assiette, la partie des écritures s'étendrait, qu'il ne serait plus question pour moi de voyages; que je toucherais également mes parts sans être exposé aux vicissitudes de l'onde et de la fortune. C'était charmant pour la petite sœur et pour moi. Notre bonheur commun ne pouvait être traversé que par un siège; mais celui de Troie a duré dix ans, celui de Candie autant, et dans dix ans on a le temps de se retourner. D'ailleurs on a bien levé le siège de Malte en 1565, et celui de Gibraltar en 1778. Pourquoi ne lèverait-on pas aussi celui de l'île de Fernandès?

Il n'y avait plus qu'une difficulté, c'était de faire approuver à mon oncle notre association. Dubourg était dans le même embarras. Embarquer nos femmes sans prévenir le général, c'était les exposer : il pouvait leur

faire un mauvais parti en mer, Les cacher à bord était impossible : on ne met pas une femme dans sa poche. Le plus court était de s'expliquer avant le départ et il n'y avait plus de temps à perdre : nos vaisseaux allaient appareiller.

Je connaissais mon digne oncle. Le heurter était le moyen le plus sûr de ne pas réussir : j'usai donc d'adresse. Je le conduisis à l'auberge où j'avais logé ma bonne petite sœur. Elle était plus jolie encore sous les habits *mondains* que je lui avais donnés; mais mon oncle ne prit pas garde à cela. On ne faisait rien de lui que le verre à la main, et je fis monter quelques bouteilles de madère. Léonore lui versait souvent; elle lui marquait du respect et de l'estime; elle avait soin de charger sa pipe; elle lui présentait l'allumette. et Thomas à la fin parut flatté de ses attentions. « Elle a l'air bonne enfant, ta nonnette. — Oui, mon oncle; ce serait dommage de la laisser ici. — Il faut payer son passage à Tercère par le premier vaisseau. — Vous voulez donc qu'elle rentre dans son couvent, vous qui détestez les moines? — Tu as raison. Qu'elle reste ici et qu'elle y vive de l'argent que tu lui laisseras. — Mais mon oncle, mon cher oncle, quand cet argent sera mangé? — Monsieur le drôle, vous m'avez l'air d'être amoureux. — C'est bien pardonnable, mon cher oncle. — Fi! l'amour gâte un homme de guerre. — Mais je ne suis que votre homme de plume. — Tu as encore raison. Voyons, raisonnons. Si tu embarques cette morveuse-là, elle sera encore plus exposée en mer qu'ici sans le sou et tu connais le règlement, puisque c'est toi qui l'as fait. — Oh! ils m'ont tous promis par serment de la respecter. — Serment d'ivrogne que cela, mon garçon. A la première

velléité, ils ne s'en souviendront plus... Ah! sacredieu! il me vient une idée. — Voyons-la, mon cher oncle. — Achète-moi un demi-quarteron de négresses bien conditionnées et jette-les à bord. Tu les mettras en avant de ta Léonore à peu près comme on oppose un paravent au vent de bise, qui se glisse partout. — Vous me permettez donc d'embarquer ma petite aussi? — Il le faut bien, coquin, puisque cela vous fait plaisir. »

M. Dubourg s'y prit, lui, d'une toute autre manière. Il déclara brusquement à mon oncle qu'il était marié, et qu'il entendait que sa femme le suivît. « C'est juste, dit Thomas, mais si nos lurons en ont envie? — Je casserai la tête au premier qui l'approchera. — Alors je ferai noyer Mme Dubourg. — Je la défendrai, corbleu! — Contre moi? — Contre le diable! — Monsieur Dubourg! — Monsieur Thomas! — D'un ton plus bas, s'il vous plaît. — C'est le mien, sacredieu, et je me moque de quiconque y trouve à dire. » Mon oncle saute sur ses pistolets, Dubourg sur les siens. On se jette entre eux, on les sépare. On idolâtrait mon oncle, et on allait faire un mauvais parti à son adversaire. Thomas, incapable de le souffrir, prend bravement sa défense; l'adversaire, que rien ne touche, sort en jurant qu'il n'en fera qu'à sa tête, et qu'il aura raison du général à la première occasion : heureusement Mme Dubourg arrangea l'affaire.

Elle aimait passionnément son mari le jour des épousailles; mais, fidèle à son goût pour la variété, elle avait offert au bout de la quinzaine son cœur et ses charmes à un jeune commis de la douane. On ne part pas pour la Terre de Feu sans se faire de longs et tendres adieux. Ceux-ci furent tellement prolongés que Dubourg, qui cherchait ma-

dame pour la conduire à bord, la surprit avec son commis dans une position qui n'était pas équivoque. Aussi fidèle à ses promesses qu'elle était légère dans les siennes, il lui fit sauter la cervelle, et vint s'embarquer avec le plus grand sang-froid.

Il est loisible par tout pays à un époux de tuer sa femme surprise *flagrante delicto*. On informe pourtant, ne fût-ce que pour s'assurer des circonstances. Le gouverneur pouvait donc faire arrêter M. Dubourg; mais il connaissait tant de cocus en Amérique, ainsi qu'en Europe, qui vivent parfaitement bien avec leurs femmes et leurs amis, qu'il crut la vivacité du cocu Dubourg tout à fait particulière aux cocus corsaires. Or, comme les corsaires ont peu de rapports avec les cocus de la bonne société, le gouverneur ne craignit pas que l'exemple gagnât. Il se contenta, pour la forme, de faire barbouiller quelques carrés de papier quand nous fûmes en pleine mer.

Dubourg ne pensait plus à son altercation avec mon oncle; mais mon oncle ne l'avait pas oubliée; il était devenu rancuneux chez les capucins. Dès le second jour de navigation, il trouva que le capitaine n'avait pas obéi assez promptement à certains signaux. En vertu de l'article 3 du règlement, il le destitua, donna à son second le commandement de son vaisseau, et le laissa dans une des îles Vierges, avec son fusil, un quarteron de poudre et une livre de plomb. Voilà qui vous prouve que parmi les corsaires, ainsi que dans les Etats civilisés, il ne faut jamais se brouiller avec ses supérieurs, fussent-ils bêtes ou taquins comme un Thomas, un Baour et tant de gens en place que je nommerai peut-être... quand ils n'y seront plus.

Pour moi, je m'aperçus le troisième jour que mon oncle avait eu raison de me dire que les serments de notre équipage étaient des serments d'ivrognes. Ces messieurs se ruèrent sur mes négresses, qui heureusement étaient d'une complexion et d'une encolure à tenir tête à une armée. Ma petite sœur dut à cet expédient la plus entière tranquillité. Cependant elle garda ma chambre de peur d'accident. J'avais tout son amour, mon oncle tous ses soins ; nous étions tous contents.

Le général Thomas n'était pas homme à traverser sans faire des siennes la moitié des mers connues. Cependant, comme vous pouvez être né avec des inclinations pacifiques, ce qui ne prouve rien contre vous, même en temps de révolution, car enfin a le diable au corps qui peut ; comme donc il est possible que vous n'ayez pas les inclinations guerrières, je vous ferai grâce des mille et un combats que nous soutînmes des Antilles à la mer du Sud, et qui véritablement se ressemblent tous : c'est toujours de la poudre brûlée, des hommes égorgés, et pour dernier résultat, des vainqueurs et des vaincus, à peu près aussi à plaindre les uns que les autres. Je vous dirai sommairement que nous forcâmes en passant l'île de la Barbade, colonie anglaise, dont tous les forts furent emportés en cinq jours l'épée à la main ; que nous chargeâmes un de nos vaisseaux de la Jamaïque de cent pièces de canon, d'une portion convenable de poudre et de boulets, du produit du pillage, de trois cent cinquante Anglais de tous métiers et de deux cent soixante Anglaises des plus jolies. Vous trouverez peut-être étrange que mon oncle, qui n'aimait pas les femmes, en fît une aussi ample provision ; mais il voulait

que ses gens s'amusassent à Fernandès, et il était bien aise de favoriser le goût le plus général.

Après avoir pourvu à l'agréable, il pensa à l'utile. Dès que nous eûmes doublé le cap Horn, il fit ses dispositions pour attaquer le Chili. Sur une immense étendue de côtes, les Espagnols n'ont de peuplades que Baldivia, la Conception, Valparaiso et la Séréna. Ces habitations, défendues par cinq cents soldats seulement, sont séparées des autres colonies par un désert de quatre-vingts lieues ; par conséquent, rien de plus facile que de fournir abondamment Fernandès du bétail, des grains et des vins excellents que ce fertile pays produit presque sans culture. Il a aussi des mines, qui n'étaient pas à dédaigner pour des corsaires, quoiqu'elles ne rendent guère que cinq millions par an. Mais cet or se travaille à Saint-Iago, situé à quarante lieues dans les terres, d'où le bruit de notre débarquement le ferait sans doute exporter à travers les Cordilières, où il serait impossible de le suivre. On remit donc les expéditions purement métalliques à un autre temps. Chacun de nous d'ailleurs avait autant d'or qu'il en pouvait porter.

De douze cents hommes qui restaient à mon oncle, il en descendit onze cents à la Conception, vers le centre des bourgades espagnoles. Il divisa son armée en six petits corps qui se répandirent de différents côtés, que la terreur précéda, et devant qui tout prit la fuite. Les Espagnols se réfugiaient dans l'intérieur avec ce qu'ils avaient de plus précieux, et ils abandonnaient à nos gens ce qu'ils avaient ordre de prendre et de conduire à bord. Dès le septième jour, des convois considérables arrivèrent sans interruption, conduits, traînés ou portés par les Espagnols

qu'on avait pu prendre. Ils tombaient de lassitude ou succombaient à la violence des mauvais traitements. Ils demandaient grâce : on fut impitoyable pour eux, comme ils l'avaient été envers les Indiens, dont ils ont exterminé la race.

Le vingtième jour nous partîmes avec nos cinq vaisseaux tellement chargés que le moindre coup de vent devait les submerger : depuis longtemps Thomas nous avait appris à ne rien craindre. Le trentième jour, nous mouillâmes enfin à l'entrée de cette rivière de l'île de Fernandès que nous allions vivifier. Mon oncle se jeta à la nage pour aborder plus tôt, et contempla avec une joie avide toutes les parties de ses nouveaux domaines.

Les relations des voyageurs sont souvent infidèles ou du moins inexactes. Nous reconnûmes avec satisfaction que, loin d'avoir été trompés par nos livres, la réalité passait nos espérances. La rivière, dont le mouillage est excellent, traverse les deux tiers de l'île du levant au couchant. Elle est très poissonneuse, et c'est une ressource pour les jours maigres. Les monticules dont le pays est couvert sont peuplés, de chèvres sauvages, autre ressource pour ceux qui aiment la chasse, La température du climat est délicieuse, avantage réel pour celles de nos dames qui avaient la poitrine délicate. Pas un animal dangereux, hors nous ; enfin deux rochers isolés, l'un au nord, l'autre au midi, couronnés chacun par une assez vaste plateforme, placés exprès sur le bord de la mer, et dominant les parties accessibles de l'île, offraient des forteresses toutes faites à des gens dont pas un n'était en état de tracer une parallèle. La difficulté était d'y monter du canon ; mais mon oncle avait pris

trois cent cinquante Anglais pour quelque chose.

Après deux jours de repos passés à bord ou à terre, on s'occupa avec ardeur de tous les objets qui devaient assurer la consistance, la durée et l'agrément de l'honnête société. Chacun travailla d'après les connaissances qu'il avait ou qu'il n'avait pas ; mais enfin chacun *mit la main à la pâte*, depuis le grand régulateur jusqu'au dernier soldat. Tel l'empereur de la Chine ne dédaigne pas pour encourager l'agriculture de tracer lui-même un sillon.

CHAPITRE XIII

Magnifique ville bâtie. — Constitution sublime de la composition de mon oncle.

Nous commençâmes par débarquer le bétail, tellement entassé qu'il était menacé d'une suffocation générale. Je prétendais, moi, qui me mêlais un peu de tout, qu'il fallait parquer nos vaches, nos moutons et nos bœufs. Il me semblait qu'ils fumeraient ainsi alternativement les pâturages qui sont dans les vallées; qu'ainsi ils trouveraient dans tous les temps une nourriture abondante; que, les ayant toujours à notre portée, on ferait des élèves, on métamorphoserait à volonté les jeunes taureaux en bœufs, et qu'il serait facile dans tous les temps de choisir les plus gras pour la table de Son Excellence le grand régulateur et celle de

son neveu, qui avait droit de faire bombance, parce que partout les souverains bourrent leur famille d'autant plus aisément que c'est toujours le public qui paye. Mon cher oncle me demanda si je comptais transformer des héros en garçons bouchers. Il m'objecta que la mer formait un parc naturel autour de l'île, et que, sans se donner tant de peines inutiles, quand il aurait besoin d'un bouillon, il prendrait son fusil et jetterait bas le premier animal qui se présenterait. Je répliquai que si une cinquantaine de messieurs avaient envie d'un bouillon le même jour, et se le procuraient de la même manière, l'île serait dépeuplée en moins d'une décade. Ce raisonnement valait bien mes premières observations; mais les grands hommes tiennent d'autant plus à leurs idées qu'elles doivent être meilleures, et nos bêtes allèrent paître et fumer où bon leur sembla.

A tous seigneurs tous honneurs. Ce que nous avions de charpentiers, de menuisiers et de maçons s'occupa d'abord du palais du grand régulateur. On choisit un endroit riant sur le bord de la rivière, précisément entre les deux rochers dont on comptait faire deux forteresses, et comme les grands tiennent au chef, les subalternes aux grands, et les petits aux subalternes, chacun choisit autour des jalons qui indiquaient déjà le sanctuaire de la puissance un emplacement plus ou moins près et plus ou moins grand, selon le degré d'élévation ou de faveur du personnage. Un jardinier traça des rues, non de ces vilaines rues droites qui permettent de découvrir d'un bout à l'autre d'une ville; mais de ces jolies petites rues tortueuses, où on ne voit pas à trente pas; où l'œil n'est pas fatigué par l'uniformité régulière des objets

et où on marche deux heures sur soi-même sans jamais s'en apercevoir. A présent qu'on perfectionne tout, j'espère qu'on rebâtira Paris sur le modèle des jardins anglais. Alors les rues Saint-Honoré, de Richelieu, du Cherche-Midi, de la Chaussée-d'Antin, du Temple et autres offriront chacune cinq ou six culs-de-sac, ce qui sera fort agréable aux rouliers, aux cochers de fiacre, aux piétons qui craignent les cabriolets ; ce qui facilitera la circulation de l'air et la propreté du sol ; ce qui ajoutera à l'obscurité, que les beautés sur le retour aiment tant; à la sûreté de nuit, etc., etc. Si cette idée est adoptée, je demande le brevet d'invention.

La ville nouvelle fut commencée et finie en quinze jours. Vous jugerez de sa magnificence par la description du palais du grand régulateur, qui dominait sur les autres édifices, comme le Capitole sur Rome. Quatre gros arbres de trente pieds de tronc formaient quatre angles égaux et représentaient autant de colonnes de je ne sais quel ordre. A la naissance des grosses branches, coupées en fourches, étaient appuyées quatre pièces de bois ; sur ces pièces de bois, des perches légères qui traversaient tout l'édifice à six pouces de distance; par-dessus le tout, des feuilles de palmier attachées ensemble avec des lianes ; voilà pour la couverture. Les intervalles d'une colonne à l'autre étaient remplis par de menus branches, proprement récrépies en terre grasse ; voilà pour les murailles. Du côté du midi, une porte faite à coups de hache, voilà pour la sûreté. Nous avions parmi nos Anglais un architecte qui ne manquait pas de goût; je voulais qu'il ornât l'édifice de pilastres, de corniches, de compartiments, de culs-de-lampe : « Taistoi, me dit mon oncle, qui avait du bon sens.

Je commanderai à ces gens-là, parce que je suis le seul capable de les conduire; mais je ne veux pas qu'il m'accusent d'un vain orgueil que je n'ai pas. »

En conséquence, l'ameublement fut analogue au reste. Au milieu du palais était suspendu le hamac, qu'on montait et descendait à volonté, avec des poulies attachées aux quatre colonnes; sous le hamac, une table grossière et deux bancs; enfin, une armoire assez grande pour contenir trois chemises bleues, trois mouchoirs de poche, une paire de pistolets, et une livre de tabac haché.

Les magasins publics où on serra les blés, les vins, les sucres, les cafés, les rhums, les viandes salées, le biscuit n'étaient pas tout à fait si recherchés: mais tout y était rangé dans un désordre pittoresque, et à peu près à l'abri de l'humidité.

Le bâtiment nommé le *grand sérail* fut celui qui demanda le plus de temps, parce que la décence et l'agrément particulier de chacun exigeaient que chacune de ces dames eût une chambre de six pieds de long au moins, sur quatre de large. Or, comme elles étaient deux cent soixante, il fallut faire deux cent soixante cloisons. Heureusement le bâtiment, long de mille quarante pieds, n'en avait que six de profondeur, sans quoi il y aurait eu de quoi faire reculer les architectes les plus opiniâtres du monde policé.

Eclairés par l'expérience, nous ajoutâmes quelques mois plus tard au grand sérail une vaste maison qui fut nommée l'*Inattaquable*, parce qu'il était défendu aux hommes d'y entrer. Elle servait de retraite aux femmes grosses de huit mois, aux femmes en couche et aux nourrices. Vous voyez qu'on favo-

risait la population à Fernandès ainsi qu'ailleurs.

Comme nous n'avions que le nombre de hamacs nécessaire pour nous, maîtres et seigneurs, ces dames eurent la bonté de se faire de jolis petits lits de feuilles de palmier, assez larges pour recevoir un amateur. Elles se prêtèrent même à cueillir de ces feuilles, autant qu'il en fallait pour les couvertures. Il est vrai qu'elles en furent priées de manière à ne pouvoir refuser et, en reconnaissance de leur docilité et de leur patience, on leur attacha aux pieds des pointes de fer qui leur donnaient la facilité de grimper aux arbres comme des écureuils.

Elles cueillirent tant et tant de ces feuilles, qu'il n'en resta pas une sur les arbres, ni le moindre ombrage dans l'île. Restait cependant à couvrir les cuisines publiques, les maisons communes où on devait manger, celles où on devait prendre le café, celles où on devait boire hors les heures de repas, et enfin l'espèce de bagne où on devait renfermer, le soir, les esclaves anglais. Comme le génie ne connaît pas d'obstacles, on imagina finement de suppléer les feuilles par du gazon, par des voiles, par des chaloupes renversées, ce qui faisait une variété très agréable à l'œil.

On avait fait beaucoup, sans doute ; mais l'essentiel était à faire. Notre véritable richesse consistait en dix mille quintaux de poudre, qu'il fallait serrer dans des lieux très secs et qui ne laissassent rien à craindre des fumeurs ni des gargotiers. On fit creuser de vastes magasins dans le roc vif par des esclaves anglais. On leur fit monter ensuite trente pièces de gros calibre sur les deux rochers dont je vous ai parlé. Point

d'échafaudages, de grues, de chèvres, rien de ce qui facilite le travail : les bras, rien que les bras des vaincus. Ils étaient destinés à servir, s'user, mourir, et il y en avait d'autres à la Grenade, à la Dominique, à Saint-Christophe.

La dernière opération à faire était d'empêcher qu'on ne vînt inopinément nous rendre visite. Un petit fort sur chaque rive de la rivière à son embouchure aurait singulièrement plu à mon oncle ; mais cela demandait du temps, de la capacité, et Thomas était pressé de jouir, et ne savait rien faire. On fixa les deux vaisseaux de la Jamaïque sur quatre ancres, aux endroits qu'on voulait fortifier ; on les rasa de leurs mâts et de leurs agrès ; on mit les batteries sur les ponts, les corps de garde dessous, et en moins d'une journée de travail on eut deux redoutes qui pouvaient durer deux ans ; la prévoyance de nos messieurs ne s'étendait pas si loin.

L'inauguration de la ville se fit au bruit des verres et de toute notre artillerie. Cette superbe cité fut nommée *Thomassine* ; le rocher du nord, *Thomasson* ; celui du midi, *Thomassard* ; le vaisseau de la rive gauche, *Thomassin*, et celui de la rive droite, *Thomasseau*.

Tant que l'activité avait été soutenue, dans toutes les classes, par le besoin de se loger, de pourvoir à la vie animale, au superflu, à la sûreté générale, l'ordre et l'harmonie n'avaient pas été troublés. Le moment de l'oisiveté était venu, et c'est ce que je redoutais. Nos gens ne pouvaient toujours boire et faire ce qu'ils appelaient *l'amour*, et ils me faisaient trembler quand je les voyais les bras croisés. Je proposai à mon oncle de faire des lois courtes, simples et fortes sur-

tout Je me rappelai ce que j'avais trouvé de mieux dans Justinien, Cujas et Bartole; j'éloignai ce qui me déplut; je fis un petit code qui me parut très clair. J'allai aussitôt le lire à mon oncle, qui n'y comprit rien, et les bras me tombèrent quand il me dit qu'il voulait faire lui-même une constitution. « Vous, mon oncle, vous ferez une constitution! — Parbleu! tout comme un autre. — Je crains qu'elle ne vaille rien. — Eh bien, j'en ferai une seconde. — Qui ne vaudra pas mieux. — J'essayerai d'une troisième. — Qui ne durera pas davantage. — Savez-vous, monsieur mon neveu, que vous êtes un impertinent? — Je suis vrai, mon cher oncle. — Non, je dis, je n'ai pas d'esprit, c'est le chat. Allez, monsieur, allez tailler vos plumes, et quand j'aurai rêvé deux heures à cela, vous viendrez écrire ce que je vous dicterai. »

Il me rappela, en effet, deux heures après. J'entrai dans son palais, je m'assis, je tirai mon écritoire et j'écrivis.

Droits de l'homme.

Chacun ici a le droit de vivre dans l'abondance et sans rien faire.

Du gouvernement.

Le général Thomas, étant proclamé grand régulateur, réglera et déréglera tout à volonté.

« Tu vois qu'en quatre traits de plume voilà mes bases posées. — Oh! c'est charmant, mon oncle. — Souvenez-vous, monsieur, que vous n'êtes que mon secrétaire;

écrivez sans réflexions, comme le journal du soir. »

Code civil et criminel.

Comme les hommes n'ont de différends entre eux que parce que l'un veut avoir ce que l'autre possède, personne ici n'aura rien en propre.

Comme les magistrats sont inutiles où il n'y a pas de contestations, il n'y aura pas de magistrats ici.

Comme il ne faut ni prison, ni geôliers, ni procureurs, ni avocats, ni bourreaux, où il n'y a pas de magistrats, il n'y aura non plus ici, ni bourreaux, ni avocats ni procureurs, ni geôliers, ni prisons.

« Nous voilà débarrassés tout d'un coup de ce qui embarrasse le monde connu, depuis qu'on le connaît. Poursuivez, monsieur. »

Mais, comme il est du devoir d'un législateur éclairé de tout prévoir, et que je prévois tout, si, dans l'ivresse ou de sang-froid on s'injurie, ou on se frappe, les parties iront vider leur querelle, à coups de fusil, dans un coin de l'île, et le grand régulateur nommera quatre témoins, qui veilleront à ce que tout se passe dans les règles.

Si quelqu'un assassine, il sera assassiné par le meilleur ami du défunt, et les assassinats ne s'étendront pas plus loin.

« Voilà, je l'espère, un code civil et criminel aussi court et aussi complet que possible, et tel qu'on n'en a point imaginé encore. Passons aux finances.

Des finances.

Comme le grand régulateur n'a aucun re-

venu assuré, et que des circonstances imprévues peuvent nécessiter des sacrifices, il sera établi par moi, dans les cas extraordinaires seulement, un impôt unique et volontaire.

« Tu sens bien que si je voulais, j'imposerais, comme un autre, la terre, les maisons, les portes, les fenêtres, les cheminées, les ânes, les hommes, les femmes, les meubles, les voitures, le blé, la viande, le poisson, l'eau-de-vie, les choux, le papier, l'industrie, les grands chemins, la pensée et tous les objets connus; mais cela fatiguerait les cerveaux de notre bon peuple, qui craindrait toujours d'être en contravention; et puis il faudrait une nuée de faiseurs de rôles, de percepteurs, d'exécuteurs, de commis, de sous-commis : la moitié de la colonie serait sans cesse occupée à vider les poches de l'autre. Non, pas de ça, Lisette. Un impôt unique et volontaire. — Voyons, mon oncle, sur quoi vous l'établissez. — Ecris. »

Sur la respiration.

« Sur la respiration? — Ah ! ah! ah! tu ne t'attendais pas à celui-là, hein? C'est un véritable don gratuit que mon impôt, car, enfin, celui qui ne voudra pas respirer ne payera rien.

« — Mais il me semble, mon oncle, que vous êtes déjà en contradiction avec vous-même. — Allons donc! Cela se pourrait, au plus, si j'avais fait dix mille et quelques lois. — Vous dites dans un article que personne n'aura rien en propre, et maintenant vous demandez des sacrifices. — Ah! sacredieu, tu as raison. Il n'est pas aisé d'être législateur, et je suis étonné que tant de gens s'en mêlent. Tâchons d'accoucher d'un petit article supplémentaire que tu savetteras avec le reste le mieux que tu pourras. »

Article supplémentaire.

Le gouvernement s'obligeant à fournir à tous le nécessaire et le superflu, l'or et les bijoux seront emmagasinés, et chaque lot marqué du nom du propriétaire, qui sera maître de le retirer quand il voudra aller vivre ailleurs.

« L'article est bien, pas vrai? — Ah! encore incohérent avec l'autre. — Va, va, nos gens n'y regarderont pas de si près. Voyons maintenant les articles réglementaires : ceci exige du développement. »

Des expéditions.

Si vous voulez que le grand régulateur vous entretienne, vous nourrisse et vous enivre de vin et d'amour, il faut lui en faciliter les moyens.

« Vois-tu! je fais aussi des préambules. moi. »

Trois cents hommes seront constamment en course, et seront remplacés, au retour, par trois cents autres.

Ils iront prendre chez les autres ce qui manquera chez nous.

De la force armée.

Il y aura tous les jours cent trente hommes de garde.

Quatre-vingt-dix seront employés à la garde de ma personne et des forts; le reste fera des patrouilles et veillera à ce que nos esclaves ne coupent pas les oreilles ou mieux que cela

à ceux de nos messieurs qui seront tombés sous les tables et sous les bancs.

A cet effet, chaque homme de garde sera tenu de conserver sa raison, et, pour cela, il ne lui sera alloué qu'une bouteille de vin pour ses vingt-quatre heures.

Mais comme il n'est pas de sacrifice qui qui ne mérite une indemnité, la garde descendante vivra à discrétion pendant les deux jours suivants.

De la répartition des esclaves,

Des gens comme nous ne devant rien faire, tous les travaux publics et domestiques seront à la charge des esclaves.

Le grand régulateur en aura quatre pour son service particulier, l'amiral trois, chaque officier deux. Il en sera attaché un à six soldats ou matelots.

Soixante-dix entretiendront les forts, les armes, deblayeront, arroseront les rues, et, pour se reposer, feront la chasse aux maringouins.

Les quarante restant feront la cuisine, mal d'abord, et bien au bout de quelques jours, parce qu'ils seront battus jusqu'à ce que leurs ragoûts soient mangeables.

Comme il n'est pas de bon gouvernement sans économie, et qu'il faut en même temps que les esclaves vivent pour continuer à servir, il leur sera accordé une demi-livre de biscuit par jour, une heure pour pêcher ou chercher des coquillages, et l'eau de la rivière tant qu'elle en pourra fournir.

« Ceci me conduit naturellement à traiter de la bonne chère, qui n'est pas l'article le moins important pour moi. »

De la table.

Le grand régulateur sera servi dans son palais, et comme il doit représenter et traiter souvent ses hauts officiers, ses rations solides et liquides ne sont pas fixées.

L'amiral aura par jour trois livres de bœuf, trois livres de porc, la moitié d'un mouton, six livres de pain, douze bouteilles de vin et deux de rhum.

Les capitaines auront moitié de cette ration.

Les autres officiers le tiers.

Les soldats et les matelots auront deux livres de viande, deux livres de pain, deux bouteilles de vin et une demi-bouteille de rhum.

On se rassemblera au son de la cloche dans les maisons indiquées pour les repas, selon le grade de chacun, et on sera exact, parce qu'on n'attendra personne.

Les dames mangeront chez elles, parce qu'il est bon qn'on les trouve à toute heure.

Des cafés et estaminets.

Après le dîner, ira prendre le café qui voudra, et autant qu'il en voudra.

Deux fois par décade, il sera délivré pour les estaminets huit pièces de vin de deux cents pots, qui seront bus par les matelots et soldats qui voudront s'amuser honnêtement. Là, ils trouveront des pipes et du tabac, et pourront en emporter ce qu'ils jugeront nécessaire à leur consommation.

Les officiers qui ne seront pas de service

pourront s'enivrer tous les jours, dans un estaminet qui ne sera ouvert que pour eux.

Des vêtements.

Quiconque aura son habit usé en ira prendre un neuf au magasin.

Quiconque aura une chemise sale l'ira troquer contre une blanche.

Comme il n'est pas de bon gouvernement qui ne cherche à tout utiliser, les habits et le linge seront faits, raccommodés et blanchis par les nourrices et celles de nos dames dont la société ne se souciera pas.

De la population.

Le mariage étant insupportable où il est indissoluble, et ne signifiant rien où le divorce est admis, on ne se mariera pas du tout.

Mais comme il faut des enfants pour perpétuer une colonie, et qu'il est très amusant d'en faire quand on n'en est pas chargé, on en fera tant qu'on pourra, et les mères seules en auront soin, selon la destination que leur a donnée la nature.

La nature les destinant également pour l'homme, ces dames n'en pourront refuser aucun. Mais pour le maintien des mœurs publiques, et afin d'éviter tout conflit, le premier qui entrera chez une femme accrochera son bonnet en dehors de la porte, ce qui voudra dire à celui qui surviendrait : Passez à un autre numéro.

La faiblesse paternelle étant contraire aux progrès des enfants, les nôtres se dévelop-

peront de bonne heure, parce qu'aucun ne connaîtra son père.

Aussi, dès l'âge de dix ans, les garçons seront mousses ou tambours.

Dès l'âge de huit ans, les filles sauront faire des mines et jouer de la prunelle, et à quinze ans on en fera de petites mamans.

Ceux qui violeront un des articles de la présente constitution, librement acceptée, seront déportés sur les côtes du Chili, et leur or et leurs bijoux confisqués au profit du grand régulateur.

Après avoir fini de me dicter cette admirable production, mon oncle, enchanté de lui-même, fit battre la générale, rassembla toute l'armée, me fit hisser en haut d'un palmier pour qu'on m'entendît de plus loin, et m'ordonna de lire à haute et intelligible voix. Je tirai mon cahier de ma poche, je criai à tue-tête, et je ne dus être entendu que de la très faible partie de mon auditoire : *Aures habent, et non audient.* Au reste, qu'on ait entendu ou non, qu'on ait compris ou non, la constitution de mon oncle fut reçue à l'unanimité, parce qu'elle convenait à beaucoup, que le mode de gouvernement était indifférent au plus grand nombre, et que les autres n'auraient rien gagné à dire : *Non.*

CHAPITRE XIV

Désastres.

Les choses allèrent assez bien pendant quelques mois. On crevait des esclaves qu'on remplaça facilement ; on exerçait si vivement et si continuellement les dames, qu'il en mourut vingt des plus jolies, parce que les plus jolies étaient les plus exercées ; on buvait du matin au soir, ou on chassait, ou on se baignait, ou on jouait à la boule ou au ballon, ou on fumait, ou on dormait : c'était charmant.

Tout annonçait que cette vie délicieuse durerait. *L'Hirondelle,* toujours en mer, et volant sur la surface de l'eau, évitait ou atteignait les meilleurs voiliers, à son choix. Les magasins regorgaient, l'abondance était partout, et tant que les Anglais et les Espagnols prendraient la peine de cultiver la terre, il ne paraissait pas possible que la colonie manquât de rien.

Pour moi, dont les goûts différaient singulièrement de ceux de ces messieurs, et qui évitais toute communication trop directe avec eux, je m'étais fait une jolie habitation vers la source de la rivière. Ma maisonnette ornée de mille jolis petits riens que j'avais trouvés à bord de différentes prises, était adossée à un rocher couronné de verdure. En avant, j'avais un bocage frais que la nature semblait avoir fait croître pour moi. Je

n'avais eu qu'une cinquantaine d'arbustes à arracher pour pratiquer des allées couvertes et solitaires. Au bout de mon bosquet coulait la rivière, étroite, peu profonde et limpide. Des poissons des plus délicats de la mer du Sud remontaient jusqu'à ma porte et venaient mourir dans les bras de ma jolie petite sœur. Avec des semences d'Europe j'avais fait un potager d'un côté de mon bocage, un parterre de l'autre ; et dans mes jardins, sur le bord de l'eau, dans mon petit bois, dans ma maisonnette, je trouvais Léonore qui embellissait tout, et qui vivait cachée à tous les yeux.

J'avais été aidé dans mes exploitations par les deux esclaves qu'on m'avait donnés. L'un était peintre, l'autre médecin, par conséquent incapables de supporter des travaux violents; mais je les ménageais, je les encourageais ; je partageais avec eux mes rations plus que suffisantes pour ma compagne et moi. Elle les consolait ; elle leur accordait ces soins délicats, ces attentions fines, seuls moyens d'un sexe faible, qu'ils finissent par rendre le plus fort; Léonore, enfin, acheva d'en faire nos amis, et n'en a pas qui veut.

J'avais trouvé et accumulé des trésors qui n'avaient tenté que moi. Des instruments de musique, de mathématiques, de bons livres, cent choses utiles aux arts avaient été jetés sur la plage. Je les recueillais soigneusement et on riait du cas que je paraissais en faire. C'est avec ces ressources que nous charmions nos loisirs. Le peintre, naturellement gai, avait retrouvé sa belle humeur; le médecin, grave... comme un médecin, parlait toujours raison, et la raison plaît, assaisonnée d'un grain de folie. En riant avec le peintre, en raisonnant avec le docteur, en

caressant ma Léonore, je m'occupais du bien-être et de l'agrément de tous. J'en étais aimé et béni : je ne désirais pas d'autre sort.

Mais *l'Hirondelle*, à force de prendre, prit bientôt moins, et bientôt ne prit rien.

Mais le gaspillage épuisa en peu de temps les provisions qui étaient dans l'île.

Mais quelques-unes des dames qui remplacèrent les défuntes apportèrent certaine incommodité qui circula en peu de temps, et qui donna de l'occupation et de l'importance à mon docteur.

Mais la disette et la maladie donnent de l'humeur.

Mais l'humeur porte à faire des sottises.

Mais quand les sottises sont d'une certaine force, elles violent le contrat social.

Mais mon oncle, qui tenait à l'article des confiscations, déportait exactement les coupables.

Mais, enfin, on se mit en insurrection ouverte contre lui.

Quand les ressorts d'un gouvernement, bon ou mauvais, sont rompus, il se forme autant de partis qu'il y a d'intérêts différents.

Quand aucun des partis n'entend raison, tous crient à la fois.

Quand ils ne persuadent pas avec des cris, ils entrent en fureur.

Quand ils sont en fureur, ils prennent les armes.

Quand ils ont pris les armes, ils se battent.

Quand enfin ils voient que le sang répandu n'améliore pas leur sort, ils se rapprochent; ils s'accordent : autant vaudrait commencer par là.

On se battit toute une journée à Fernandès. Cent cinquante hommes furent tués

ou blessés sans que personne sût bien précisément pourquoi. Vingt fois je m'étais jeté au milieu des combattants; vingt fois j'avais fait l'orateur et épuisé tous les lieux communs sans y rien gagner. Le soir on eut faim; il n'y avait pas de quoi souper, et je glissai encore mon mot : « Ce n'est pas en se tuant qu'on fait tourner la broche. » Ce mot fit tomber les armes des mains. On se demanda pardon, on s'embrassa, on se réconcilia. Mon oncle, excédé de fatigue et couvert de blessures, me consulta modestement sur ce qu'il fallait faire, et parla pour la première fois au nom de la société. « Ce soir, répondis-je, il faut s'aller coucher. Qui dort soupe, et demain nous verrons. » On me crut, on se sépara, et je regagnai ma maisonnette.

J'avais travaillé, et j'en reçus le prix. Des petits pois et des haricots préparés par Léonore, un melon cueili par elle réparèrent mes forces Nous soupâmes; nous dormîmes assez bien, pour des gens qui avaient l'esprit agité, et, le lendemain au point du jour, je me rendis dans le palais du grand régulateur, qui avait tout déréglé et qui ne réglait plus rien.

Tous ceux qui pouvaient se soutenir se rassemblèrent autour de moi. Je les menai à ma maisonnette, et je leur fis voir mon jardin. « Si vous aviez fait comme moi, leur dis-je, vous auriez soupé hier, et vous déjeuneriez aujourd'hui. L'homme est né pour travailler; voilà qui le prouve. Voyons maintenant à vous tirer d'embarras. Vous êtes environ six cents. Prenez un fusil; formez une ligne qui coupe l'île sur sa largeur; avançons en chassant, tuons ce qui reste de ces chèvres, dont vous ne preniez que la peau, et dont la viande va vous paraître déli-

cieuse. Qu'on en fasse cuire trente ou quarante pour le besoin du moment ; qu'on sale le reste ; qu'on s'embarque, qu'on fasse une dernière tentative sur le Chili. Puisque vous voulez vivre indépendants, transportez ce que vous aurez pris aux îles Galapes dont le sol est excellent. Cultivez-le, et, en attendant que tout cela soit fait, mangez de la chèvre et buvez de l'eau. Noé en buvait bien avant qu'il s'avisât de planter la vigne. »

Il n'y avait pas de réplique à cela; aussi ne répliqua-t-on rien. On partit pour cette battue générale, qui rendit beaucoup au delà de ce que j'avais espéré, et on ne chercha pas les cuisiniers anglais. Les uns écorchaient le bétail, d'autres le mettaient en pièces ; ceux-ci allumaient des feux; ceux-là couraient prendre des chaudières, du sel, du piment. Deux heures après, ces messieurs, qui trois jours avant ne voulaient du mouton que les gigots, à qui il fallait tous les jours du pain frais, des vins de Canarie ou de Madère, déchirèrent à belles dents ces chèvres dont l'idée seule leur soulevait le cœur, et furent trop heureux d'aller se désaltérer à la rivière.

J'avais pensé la veille à faire dans cette rivière ce que je venais de faire dans les montagnes ; mais on ne s'était pas donné la peine d'arranger un filet. On n'avait que quelques lignes, et la pêche n'eût rien rendu.

Le jour suivant, on sala sept cents chèvres ou environ ; on emplit des futailles d'eau, hélas ! rien que d'eau. On embarqua les provisions avec cinq cents hommes sur *la Liberté* et *l'Hirondelle ;* on en laissa cent pour défendre l'île d'un coup de main ; on renvoya sur *le Phénix* les esclaves qui pouvaient

se soulever et se venger ; on garda les femmes en santé pour soigner les malades et les blessés, dont le nombre était effrayant ; on mit sur tous les forts des chapeaux et des bonnets fichés sur des bâtons pour ôter à l'ennemi, s'il se présentait, la connaissance de notre faiblesse. Les équipages des deux vaisseaux nous promirent solennellement de nous venir prendre pour nous porter aux îles Galapes. Pour gages de leur sincérité, ils nous laissèrent leur part des richesses déposées dans les magasins ; enfin, ils partirent sous les ordres de Duboc, qui n'avait jamais commandé en chef, et qui brûlait de se signaler.

Mon oncle, blessé, se désolait de n'être pas à la tête de l'expédition ; j'étais attristé du départ de mon médecin et de mon peintre ; Léonore s'attristait de me voir triste ; nos malades n'étaient pas plus gais ; nos cent hommes d'armes avaient l'air sombre et préoccupé ; les femmes soupiraient, les unes de ce qui leur était arrivé, les autres de ce qui ne leur arrivait plus. L'île était rembrunie comme la salle de fantasmagorie de Robertson.

Je trouvai pourtant le moyen d'éclaircir petit à petit les visages, et de dissiper le découragement. J'avais perdu mon cher docteur, et je me retrouvai le médecin en chef de la colonie. Je suivis les errements de mon ami, et, ce qui produisit autant d'effet que les médicaments, j'établis une sorte d'abondance dans la colonie. Je fis faire des filets par les femmes, par la mienne, par ceux de nos soldats à qui j'inspirais insensiblement le goût du travail. On eut du poisson en quantité, on en eut de mer et d'eau douce. A la vérité on manquait d'assaisonnements, mais l'appétit est le meilleur de tous. A la

pointe méridionale de l'île nos pêcheurs trouvèrent quelques tortues; dès lors mes malades eurent du bouillon, et on connaît la vertu de celui de tortue pour la maladie que je traitais. Un régime doux, une vie frugale opérèrent des prodiges. On guérissait rapidement. Mes raisonnements de tout genre étaient écoutés, et mes conseils suivis. On défricha le peu de terrain qui ét·it susceptible de produire. Je donnais des graines, je dirigeais les travaux, et quarante à cinquante jardins se formèrent sous mes yeux. L'occupation ramenait la gaieté et adoucissait des mœurs féroces. On se rassemblait tous les soirs : on s'amusait sans emportement et sans aigreur; on revenait aux jouissances de la nature. On m'entendait avec plaisir peindre les douceurs d'une union chaste et les charmes de la paternité. Les jeunes gens trouvaient le bonheur présent dans mes tableaux : les hommes mûrs y devinaient des appuis pour leur vieillesse. Tous regardaient Léonore; et son air décent et satisfait achevait de persuader.

A la quantité de fonctions dont la raison seule m'avait investi, je joignis bientôt celles du sacerdoce. Je ne prêchais pas de dogme : je n'aurais parlé que le langage des hommes. J'annonçais une morale simple et pure; c'est à cela que se borne la révélation, et nos cœurs ne vont pas plus loin. Mes efforts furent couronnés d'un succès flatteur; je fis onze mariages. L'île n'était plus un repaire de brigands; ses habitants, rendus à la sociabilité, devenaient des hommes estimables, et chacun était heureux, autant qu'on peut l'être quand on manque de plusieurs choses essentielles que l'estime de soi-même ne fait pas toujours oublier.

J'avais conçu le projet de nous réconcilier

avec nos voisins et d'acheter d'eux ce qui nous était nécessaire. Les richesses immenses que nous possédions pouvaient déterminer l'ennemi à traiter, et s'il préférait la guerre, nous étions encore assez forts pour l'inquiéter.

Mon oncle avait été forcé de convenir que sa constitution ne valait pas le diable. Il avouait que j'entendais mieux que lui l'art de gouverner; mais il ajoutait que je ne savais pas me battre; il fallait bien qu'il eût sur moi quelque avantage, et je lui laissais volontiers celui-là. Cependant comme le chien d'amour-propre perce toujours, il me contrecarrait souvent en législature, en morale et même en médecine. Je défendais mes opinions, il s'emportait; je le laissais dire. Il jurait; je ne l'écoutais plus, car des jurements ne sont pas des raisons. Il me semblait à moi observateur que la médecine ne doit tendre qu'à aider une nature affaiblie, que partout la morale est une et inaltérable, et que les meilleures lois ne sont pas les plus sages, mais celles qui conviennent le mieux au peuple à qui on les destine. Une première, mais terrible attaque de goutte, confina mon critique dans son hamac, et me laissa la liberté d'opérer tout le bien que je pourrais faire.

Il y avait trois mois que nos compagnons étaient partis; nous ne comptions plus les revoir. Personne ne disait clairement ce qu'il en pensait; mais je crois qu'au fond, chacun en était bien aise. La saison était favorable, et je pensai sérieusement à députer plusieurs de nos gens vers le gouverneur du Chili. Je choisis les plus modérés et les plus intelligents; je fis équiper la plus grande des chaloupes, et j'écrivis au gouverneur une lettre que je crus propre à calmer les ressenti-

ments. Mes ambassadeurs allaient partir lorsqu'une flotte de huit à neuf voiles parut à la vue de l'île. On courut aux armes ; on se mit en défense ; mon oncle se fit porter dans un fauteuil sur le fort Thomasseau. J'étais né pour tout faire, et ce jour-là je fis l'aide de camp. Je portais partout les ordres que le général me donnait avec son sang-froid ordinaire. Il éprouva enfin que des hommes mariés sont plus braves que d'autres quand ils aiment leurs femmes et qu'ils tremblent pour elles ; mes onze maris ne parlaient de rien moins que de faire sauter l'île, plutôt que de se rendre. Fort heureusement on ne fut pas contraint d'en venir à cette extrémité. On reconnut *la Liberté* et *l'Hirondelle ;* on rit du danger imaginaire et des préparatifs de défense ; on mit armes bas, et on fut recevoir l'amiral Duboc qui entrait à pleines voiles dans la rivière.

Ce drôle-là était vraiment né avec des qualités. Il s'était formé sous mon oncle. Il avait voulu surpasser dans une seule expédition ce que son chef avait fait dans toute sa vie, et il avait réussi. Il revenait avec ses six grands vaisseaux chargés de toutes sortes de provisions. Il avait augmenté l'armée de six cents Français, délivrés en différents lieux, et il apportait cinq millions en or. Voilà en dix lignes le journal de son expéditioa.

« Abordé de nuit à Valparaiso. Surpris les habitants ; tout passé au fil de l'épée.

« Marché de suite sur Saint-Iago. Rencontré et pris sur la route cinq millions qu'on allait embarqué pour Quito.

« Chargé des vivres et des vins en rentrant à Valparaiso, pris dans le port deux vaisseaux sur le lest.

« Doublé la Terre de Feu. Rentré dans

l'Océan méridional. Fait trois descentes au Brésil. Chargé les vaisseaux pris à Valparaiso. Délivré soixante Français.

« Remonté vers les Antilles. Forcé Saint-Eustache ; délivré cent-cinquante Français. Pris deux vaisseaux chargés de comestibles arrivant d'Europe.

« Attaqué Saint-Vincent. Emporté l'île après huit jours de siège régulier. Délivré trois cent quatre-vingt-dix Français. Chargé autant que possible quatre vaisseaux trouvés dans le port de Boucama : deux ont coulé bas au retour.

« Revenu enfin, après trois mois de course, vainqueur des Espagnols, des Portugais, des Hollandais et des Anglais. »

La lecture de ce journal fit faire à mon oncle une grimace qu'il s'efforça en vain de cacher. Il regarda Duboc d'un air sévère : « Amiral, lui dit-il, vous avez opéré en brave et habile homme; mais votre mission ne s'étendait pas plus loin que le Chili, où vous deviez prendre des vivres. Vous avez exposé à mourir de faim ceux qui vous attendaient ici, pendant que vous couriez la pretantaine, et je vous destitue. Destituer un homme comme moi ! reprit Duboc en fureur. Destituer un homme comme lui ! » reprit tout son monde. Et l'anarchie qu'avait causée la disette fut ramenée par l'abondance. Plus d'ordre, plus de subordination. On proposait tout haut de déporter mon oncle ou de lui faire pis. J'avais mes bons colons sur qui je pouvais compter ; mais ils formaient une très petite minorité. Je ne savais pas trop me battre, comme me l'avait bien dit Thomas, et sa goutte l'empêchait de se mettre à leur tête.

Cependant le tumulte allait toujours croissant ; l'outrage était au comble. Il ne restait

rien à mon oncle de sa considération ni de son autorité. Il n'était plus qu'un vil envieux qu'il fallait immoler. Ainsi périrent les Gracques, au sein de la plus grande popularité. Ainsi périt Mazaniel, des mains du peuple même qui l'avait adoré. Ainsi finira celui qui doit à des orages un moment de faveur, qui finit avec eux.

Le moment de mon oncle n'était pas arrivé encore. La goutte ne lui avait ôté ni le courage ni la présence d'esprit. Ce fut ce qui le sauva. Il demanda la parole ; elle lui fut refusée. Nos colons, répandus dans la foule et jusqu'alors spectateurs de la scène, s'écrièrent qu'on ne pouvait se dispenser d'entendre Thomas. Ils crièrent tant, qu'enfin les autres se turent « Jusqu'à ce que vous ayez fait de nouvelles lois, dit mon oncle, je ne connais que celles que vous avez librement acceptées. Y est-il dit que lorsqu'il surviendra une querelle, toute la colonie tombera sur celui qui aura le malheur de déplaire? Il est dit que le différend sera vidé à coups de fusil : je défie l'amiral. S'il a fait ce qu'il dit, il acceptera en brave homme, et ne souffrira pas qu'on m'assassine comme un chien. Allons, sacredieu, acceptes-tu, amiral? » Aussitôt le bouillant Duboc lui frappe dans la main en signe d'adhésion. Le champ est marqué. Les champions sont à quarante pas ; mon oncle charge son arme, assis dans son fauteuil, la jambe appuyée sur un tas de feuilles sèches. L'armée forme la haie des deux côtés des combattants.

Quel spectacle pour la multitude que celui de deux autorités supérieures aux prises ! Il en doit résulter un changement, et tout changement doit être un pas vers le mieux... Pauvres humains !... hélas !...

Les deux tiers des spectateurs font des

vœux pour Duboc; mes amis en forment pour mon oncle, et tous tombent d'accord de s'en tenir à l'issue du combat, et d'oublier absolument le passé.

Duboc était l'offensé, il tira le premier. Son ressentiment, sa vivacité, lui permirent à peine d'ajuster. La balle siffla à l'oreille de mon oncle, qui ne fit pas le moindre mouvement. Il ajusta à son tour, il ajusta longtemps; mais il ajusta mieux. Il cassa une cuisse à l'amiral, qui tomba, mais sans manifester aucun signe de douleur.

On reporta mon oncle dans son palais; on le rétablit dans ses honneurs, on remit en vigueur sa pitoyable constitution. Tous les jardins existants furent foulés aux pieds, le grand sérail fut repeuplé, le gaspillage recommença, et mes colons, entraînés par l'exemple, se *démoralisèrent* en peu de temps.

Obligé moi-même de céder au torrent, je rongeais mon frein; mais je me tus. Je conduisis ma bonne petite sœur tout à fait à à l'extrémité de l'île; je rebâtis une maisonnette dans des rochers escarpés, aussi bien que je pouvais bâtir seul. Où je trouvai quelques pouces de terre, je jetai au hasard quelques semences, incertain d'en recueillir les fruits. J'étais mal logé, assez mal nourri, quand la distance et mes travaux m'empêchaient d'aller prendre mes rations; mais j'avais mis Léonore en sûreté. Une autre raison m'avait déterminé à me retirer dans un lieu à peu près inaccessible.

En déchargeant les vaisseaux, en entassant les denrées dans les magasins, en partageant les cinq millions, on avait perdu de vue une femme qu'on avait embarquée à Saint-Vincent avec quelques autres. Cette infortunée, digne d'un meilleur sort, s'était éloignée de ses ravisseurs. Elle s'était avan-

cée dans l'île, et le hasard l'avait conduite devant ma première habitation. Léonore était à sa porte; les deux femmes se fixèrent. L'inconnue était belle comme un beau jour, modeste comme la vertu, et Léonore lui sourit. Ce sourire l'encouragea; elle entra. Le langage de ma bonne petite lui inspira de la confiance, elles se lièrent à l'instant.

Je rentrai; je vis la belle inconue. Elle ne me donna pas d'amour, mais elle m'inspira le plus vif intérêt. Je lui proposai de la soustraire aux infamies qui lui étaient réservées; elle ne me remercia point, elle tomba à mes pieds.

Il est étonnant sans doute qu'elle eût échappé jusqu'alors aux affronts, dont l'idée seule la faisait frissonner. Les équipages de *la Liberté* et de *l'Hirondelle* avaient eté répartis sur les huit vaisseaux. Ils étaient chargés au point qu'on avait eu une peine infinie à les tenir sur l'eau, et le travail continuel auquel on était contraint n'avait pas permis de penser à autre chose,

Je la cachai au fond de ma cabane, dans un réduit pratiqué sous la roche, et Léonore lui prodigua ses soins. Elle nous aima bientôt, comme nous avaient aimés mon peintre et mon médécin, et elle nous confia ce qu'elle avait soigneusement caché pendant la traversée, de peur qu'on n'ajoutât, s'il était possible, aux désagréments de sa position. Elle était la femme de ce capitaine Hunter qui se battait si bien et que mon oncle estimait tant. Une grande disproportion de fortune et de naissance avait longtemps empêché leur union; mais enfin elle n'avait écouté que l'amour, et elle avait donné sa main sans l'aveu de ses parents. Hunter l'avait conduite de la Jamaïque, où il l'avait épousée, à Saint-Vincent où demeurait sa mère,

auprès de qui il l'avait mise. Elle avait écrit à son père les lettres les plus soumises ; il y répondait enfin, et elle avait l'espoir de le fléchir, lorsque Saint-Vincent fut attaqué et pris par nos gens.

Elle pleurait en finissant son récit ; nous pleurions en l'écoutant ; la beauté malheureuse touche si aisément ! C'est pour elle en partie que j'avais transporté mon domicile dans un lieu où j'espérais qu'elle pourrait au moins respirer en liberté.

Nos gens ne s'écartaient jamais de la partie de l'île où régnaient la bonne chère et la licence. Madame Hunter et Léonore se promenaient quelquefois sur la cime de nos rochers. Insensiblement, elles en contractèrent l'habitude, et nul objet encore ne leur avait inspiré d'alarmes. Un jour elles furent tout à coup frappées de l'aspect de deux hommes qui les observaient de la vallée. Madame Hunter rentra épouvantée, et je conçus le danger qui la menaçait. Je sortis ; je vis les deux hommes qui s'éloignaient en se parlant avec chaleur et en se tournant parfois de notre côté.. Je pris aussitôt mon parti. Je conduisis madame Hunter, par des détours, dans une grotte que j'avais reconnue précédemment à cinq cents pas de notre habitation ; je l'engageai à n'en pas sortir. Je lui dis que je la viendrais prendre dès qu'il serait nuit, et que je croyais avoir trouvé le moyen de la garantir de toute insulte.

Je n'étais pas trop sûr de mon fait. On m'avait promis de ménager Léonore, et on l'avait fait d'abord, parce qu'on avait de quoi se satisfaire d'ailleurs. Les services que j'avais généralement rendus m'avaient ensuite concilié les esprits. Notre éloignement et la retraite où vivait la bonne petite sœur assu-

raient notre tranquilité; mais il n'y avait pas de traité qui assurât celle d'une seconde femme, belle surtout, la plus belle que j'aie vue de ma vie. L'autorité de mon oncle pouvait être méprisée : je n'avais pourtant de ressources qu'en lui.

CHAPITRE XV

Conclusion.

Une heure après que je fus rentré, une vingtaine de ces messieurs montèrent les degrés que j'avais grossièrement taillés dans le roc pour arriver à mon habitation. Je crus reconnaître parmi eux ceux qui avaient vu madame Hunter; cependant je ne me déconcertai point. Je leur fis accueil, et j'attendis qu'ils expliquassent le sujet de leur visite Ils prirent pour prétexte le désir de voir ma nouvelle demeure, et en louant ma persévérance, mon industrie, ils examinaient tout jusqu'au moindre coin. J'avoue qu'à la fin je n'étais pas à mon aise. Léonore était plus fine que moi. Elle fit tomber adroitement la conversation sur les magasins de vêtements; elle se plaignit du peu de soin qu'on en avait; elle ajouta qu'elle avait fait à cet égard des reproches très vifs à une nourrice qui était venue le matin lui apporter du linge blanc. La ruse était heureuse; elle produisit l'effet attendu : ces messieurs se retirèrent assez honnêtement, et nous crûmes avoir détruit jusqu'à l'ombre du soupçon.

J'eus envie alors de ramener madame Hunter chez moi et de l'y tenir cachée; mais je pensai à ce que ce genre de vie a de désagréments. Il était possible d'ailleurs que nos gens repassent un autre jour et la surprissent. Toutes réflexions faites, je revins à mon premier plan. Vers minuit, j'allai prendre l'infortunée, et je la conduisis chez mon oncle. Il était guéri de sa goutte, et il buvait gaiement avec deux hommes de sa garde : « Ah! la belle femme! s'écrièrent ceux-ci. Eh d'où diable sort-elle? » madame Hunter frémit. « Vous avez fait de belles actions, dis-j à mon oncle, et je viens vous offrir un moye d'effacer celles qui ne vous font pas d'honneur. — Pas de phrases, monsieur le philosophe. Voyons, de quoi s'agit-il? — De protéger, de secourir madame. — Hé! que me fait madame, à moi? Es-tu encore amoureux de celle-ci? — Je l'honore, je la respecte, et vous partagerez ces sentiments quand je vous l'aurai nommée: vous voyez madame Hunter. — Madame Hunter! brave homme, son mari. Je lui ai sauvé la vie: que veux-tu que je sauve à sa femme? — L'honneur. »

La touchante créature se jeta aux pieds de mon oncle. Elle lui fit le récit de ses malheurs avec tant de chaleur et de grâce, que Thomas, penché vers elle, l'œil mouillé, ne pensait pas à la relever. Elle avait cessé de parler; il écoutait encore. « Sacredieu! madame, vous me rappelez une lady que j'ai connue aussi malheureuse que vous, et à qui j'ai rendu quelques petits services. — Je ne connais que ma mère, monsieur, dont les anciennes infortunes soient comparables aux miennes.— Son nom? — Lady Seymour. — Vous êtes la fille de lady Seymour, la femme de Hunter! Corbleu! tant qu'ils restera une goutte de sang à Thomas, per-

sonne ne portera sur vous une main profane. Je le le jure par mon sabre, par votre mère !

Thomas m'embrassait, me remerciait. Il offrit à madame Hunter son palais, la souveraineté de l'île. Elle bornait ses vœux à en sortir. Les deux soldats murmuraient, et je n'étais pas rassuré encore.

Dans l'incertitnde qui m'agitait, je saisis le moment où mon oncle était attendri. Je lui proposai un parti qui arrangeait tout à l'instant, à notre satisfaction commune. J'avais cent mille écus, mon oncle avait près d'un million. La résistance que lui avait opposée Duboc etait d'un exemple dangereux, et il n'était pas à présumer qu'il ajoutât désormais à sa fortune par la voie des confiscations. Il ne devait donc désirer que de jouir de celle qu'il avait acquise. Je le pressai de quitter l'île avec moi, Léonore et Madame Hunter; de faire, du salut de cette dernière, la condition positive sous laquelle il abandonnerait le commandement à Duboc; je le flattai, enfin, de l'espoir de se rétablir dans l'opinion des honnêtes gens en rendant une femme à son mari, une fille à sa mère. Mon oncle accéda à toutes ces propositions, et il envoya chercher l'amiral. Madame Hunter sourit pour la première fois, et je courus dire à ma bonne petite de se préparer au départ.

Les extrêmes se touchent, je l'ai déjà dit. Madame Hunter, Léonore et moi, nous étions au comble de la joie, et une scène horrible se préparait. Ceux de nos gens qui étaient venus chez moi ne s'en étaient pas tenus à ce que leur avait dit la petite sœur. Ils avaient été au magasin, et le résultat de leurs informations fut qu'aucune femme n'avait porté de linge à Léonore. Au point

du jour, ils se répandirent dans les différentes habitations, et travaillèrent des esprits trop faciles à échauffer. Ces deux soldats, épris des charmes de Madame Hunter, les vantaient partout et indiquèrent le lieu de sa retraite. La foule, indignée de ce que le chef lui-même violait la constitution, se porta devant sa maison. Ils demandèrent à grands cris la femme qu'on leur dérobait. J'étais près d'elle alors, elle tomba mourante dans mes bras. Mon oncle ne prit point ses armes, à quoi eussent-elles servi?

Il se jeta en avant de madame Hunter, les bras étendus vers ces énergumèmes, priant, caressant, menaçant tour à tour. Les accents de la fureur et d'une passion effrénée furent la seule réponse qu'il obtint. « Vous voulez donc qu'elle meure de l'excès, de la multiplicité des infamies? Eh bien! sacredieu! elle mourra pure, et je mourrai avec elle, puisque je ne peux la sauver. » Il saute sur ses pistolets, il met un des canons dans sa bouche, il s'avance sur madame Hunter, le second pistolet levé ; les deux coups vont partir à la fois... « Aux armes ! laissez cette femme! aux armes! » répètent mille voix en dehors de la maison. La multitude s'écoule, la porte est libre ; je sors... deux vaisseaux de guerre, quatre frégates, six galiotes à bombes... Ce n'est pas une illusion cette fois, les pavillons anglais et espagnols flottent de toutes parts. Madame Hunter respire, les brigands l'oublient, et pensent à se défendre.

Revenons à milord Seymour, que nous avons oublié depuis longtemps. Il s'était retiré avec sa jeune épouse à Bruxelles, lorsque Fanny quitta si brusquement mon oncle blessé à Dunkerque. Fait pour plaire à

tous ceux qu'il approchait, il plut au gouverneur des Pays-Bas. On n'aime pas les femmes avec passion sans aimer un peu la gloire : Seymour ne voulait point passer sa jeunesse dans l'obscurité. Il obtint du service dans les troupes impériales. Il se fit un nom dans la guerre d'Hanovre, et son père, vaincu par sa constance, séduit par l'éclat de sa réputation, finit, comme tous les pères, par pardonner. Seymour passa en Angleterre. Milord Chatam lui donna un régiment.

Il se distingua à la bataille de Minden, et monta rapidement aux grades supérieurs. Il n'avait pas d'enfants. Le bon Thompson demandait tous les jours au ciel de se voir renaître encore, et ses vœux furent exaucés. Après quinze ans de l'union la plus heureuse, le bonheur de Fanny s'accrut par la naissance d'une fille. Le roi voulut ajouter ses faveurs à celles de la nature : Seymour fut nommé au gouvernement de la Jamaïque.

Les deux époux commençaient à vieillir, mais la jeune lady leur rappelait les grâces de leur jeunesse. Elle avait apporté en naissant cette disposition à aimer qui avait troublé la première moitié de la vie de ses parents : Hunter lui plut ; il n'était pas qualifié, sa fortune était modique, mais il avait l'estime de l'armée navale. Lucy exprima ses désirs à son père, et son père oublia qu'il avait été jeune et amoureux. Il était à l'âge où l'on considère comme des illusions tout ce qui n'est pas richesses ou grandeurs, et il condamna le choix de sa fille. Sa fille déposa ses larmes dans le sein de sa mère. Fanny ne lui donna aucun conseil, mais elle lui conta comment elle s'était mariée. Faire cet aveu à sa fille, c'était l'autoriser indirec-

tement à l'imiter, et la jeune personne l'imita.

Seymour fut outré de ce mariage et de la fuite de sa fille à Saint-Vincent; mais il avait des entrailles. Lucy lui écrivait souvent, sa mère opposait sans cesse la modération à l'emportement, les prières à l'opiniâtreté. Chaque jour Seymour faiblissait. Il pensait, sans répugnance, à faire pour sa fille ce que son père avait fait pour lui. Il était prêt à se rendre, lorsque Hunter débarqua à la Jamaïque, vint se jeter à ses pieds et lui apprit, avec les accents du désespoir l'enlèvement de sa femme.

Le même coup les frappait tous deux, il les rapprocha à l'instant. Le passé disparut devant les craintes qu'inspirait l'avenir. On ne pensa qu'à délivrer la jeune femme.

Toutes les colonies des puissances alliées se plaignaient depuis longtemps du brigandage que les corsaires français exerçaient impunément sur toutes les côtes. On avait souvent proposé de faire, à frais communs, un armement assez considérable pour purger tout à fait les mers d'Amérique; mais il fallait le concours du gouverneur de la Jamaïque : les forces réunies de cette puissante colonie pouvaient seules assurer le succès. Jusqu'alors Seymour avait refusé de dégarnir son île, parce que les Français de Saint-Domingue et de la Martinique auraient pu profiter de son état de dénûment pour l'attaquer. Le danger de sa fille l'emporta sur toutes les considérations : l'expédition fut résolue. Les Portugais, les Espagnols, les Hollandais donnèrent ce qu'ils purent rassembler d'hommes et de munitions. Seymour fit le reste.

Il monta lui-même sur la flotte, impatient de combattre et de punir un homme dont il

avait entendu vanter le courage, et qu'il était loin de soupçonner d'être ce même Thomas à qui Fanny devait tant. Il prit à la Barbade plusieurs de ces prisonniers anglais que nous avions relâchés, qui, connaissant nos forces et nos localités, devaient lui servir de guides. Il se proposait de commander les troupes de débarquement. Hunter faisait les fonctions d'amiral.

Mon bon médecin s'était empressé de se faire admettre au nombre de ceux qu'on embarqua à la Barbade. Seymour et Hunter avaient juré de tout exterminer dans notre île. et mon docteur m'aimait sincèrement. Il s'attacha pendant la traversée à gagner les bonnes grâces de milord. Il lui peignit sous des couleurs si favorables mon humanité, ma douceur, les services que je lui avais rendus, que j'étais seul excepté de la proscription générale quand la flotte mouilla devant l'île.

Hunter et Seymour, voulaient attaquer à l'instant. Mon docteur sentit bien que si nous étions forcés, l'épée à la main, il n'y aurait de quartier pour personne. En effet, comment veiller sur la vie d'un seul homme confondu avec quinze cents autres? Il parla, il raisonna, il pressa. Ses raisonnements et ses prières ne pouvaient rien sur l'impatience, l'indignation d'un père, et la jalouse fureur d'un époux. Le médecin les attaqua alors avec leurs propres armes. « Il n'est rien, leur dit-il, dont ces gens-là ne soient capables. Qui vous répond qu'ils ne détourneront point vos coups en y exposant Madame Hunter la première? Qui sait si, prévoyant l'instant de leur destruction, ils ne vengeront pas leur mort dans son sang? C'est pour elle particulièrement que vous avez pris les armes, et pour la délivrer sûre-

ment il faut négocier. » Seymour et Hunter trouvaient indigne d'eux de traiter avec des ennemis du droit public et particulier; mais ils tremblaient pour ce qu'ils avaient de plus cher et la crainte prévalut sur la répugnance. Le médecin fut député vers nous pour proposer la capitulation.

Son premier soin fut de venir embrasser celui qu'il appelait son bon maître et il me dit que je ne le quitterais plus. Mon oncle, grossier, brutal, intempérant, avait le meilleur cœur; il m'aimait, et j'étais incapable de l'abandonner. Je répondis à mon ami que la reconnaissance et l'honneur m'empêchaient d'accepter ses offres, à moins qu'elles ne fussent communes à mon oncle et à moi. Il m'assura qu'il ne pouvait rien de particulier pour lui; je répliquai en soupirant que mon sort était inséparable du sien.

Le docteur me quitta les larmes aux yeux et se présenta devant nos chefs assemblés. « Je viens, leur dit-il, vous offrir la vie; c'est tout ce que je puis vous offrir. — Et nos richesses? interrompit Thomas. — Ceux que vous avez dépouillés sont là, déterminés à les reprendre. — Nous les avons acquises au prix de notre sang, poursuivit mon oncle, nous les conserverons de même. Allez dire à ceux qui vous envoient que des gens comme nous se battent et ne capitulent jamais. — — Bravo, Thomas! bravo! cria toute l'armée. Et chacun se rendit à son poste.

« Viens avec moi, docteur », dit mon oncle à mon ami. Il le mena chez lui, le fit asseoir, et le força de trinquer avec lui. « Écoute, poursuivit-il, je viens de faire le général, et, sacrebleu! je le ferai jusqu'au bout; mais je suis bien aise de faire l'homme un moment, cela repose. Approchez, madame. » La fille de Seymour vint. » Tous nos gens sont oc-

cupés. Outrés de votre départ, ils m'assassineront peut-être, mais je m'en f... Profitez du moment, suivez le médecin, retournez parmi les vôtres et qu'il leur dise que je vous rends à eux toujours digne de leurs respects. Dites à Seymour qu'il m'en coûtera de me battre contre lui; dites à Hunter que son beau-père et lui sont les hommes du monde que j'aime le plus, et, sacredieu! je vais leur faire voir que je mérite leur estime... Point de remercîments. Allez, partez, et mettez-vous du coton dans les oreilles. »

La recommandation n'était pas inutile. Deux heures après que Madame Hunter eut embrassé son père et son époux, le feu commença de part et d'autre. Hunter et Seymour n'étaient plus excités que par la gloire, mais ce motif est suffisant pour de grands cœurs. Les deux braves Anglais admiraient la bizarre générosité de mon oncle, mais ils prétendaient à l'honneur de vaincre l'homme jusqu'alors invincible. Seymour avait à justifier les faveurs de son roi et Hunter deux défaites à effacer. Pendant vingt-quatre heures sept cents bouches à feu tirèrent des deux côtés sans interruption. Notre île offrait à l'œil la surface d'un volcan. Le jour et la nuit s'écoulèrent sans autre perte pour nous que cinquante hommes tués ou blessés par les bombes. Les ennemis eurent une frégate totalement désemparée.

Le lendemain, la face des affaires changea. Les deux vaisseaux de ligne se portèrent à l'embouchure de la rivière, et attaquèrent nos vaisseaux de la Jamaïque, qui en défendaient l'entrée. Thomas y courut aussitôt, et le combat devint terrible. L'artillerie des Anglais était bien supérieure; mais elle était sur des masses mobiles, et une multitude

de coups frappaient l'air, ou se perdaient dans l'eau. Nos deux vaisseaux étaient fixés sur quatre ancres, et presque toutes nos volées portaient. A chaque instant, Thomas traversait la rivière en chaloupe, ou à la nage, selon le moment; il allait d'un bâtiment à l'autre; il donnait ses ordres; il soutenait les braves; il encourageait les faibles; il y en a partout.

Hunter n'obtenait pas de succès déterminés par la force; il employa la ruse. Il fit tirer à boulets ramés sur nos câbles, ne fit plus tirer que sur eux et il parvint à les couper tous.

La marée montait alors, nos deux vaisseaux rasés ne purent résister à la force de la barre, ils furent emportés dans l'intérieur de la rivière et échouèrent sur ses bords. Ils se trouvèrent tellement penchés que l'un d'eux avait une partie de sa quille à découvert. Ces deux postes cessèrent d'être tenables. Thomas en fit descendre tout son monde et se hâta d'y mettre le feu : cette manœuvre nous donna le temps de respirer un moment.

Hunter ne voulut pas rétrograder. Il détacha toutes ses chaloupes pour éteindre le feu : ses vaisseaux pouvaient sauter avec les nôtres. Il entra dans la rivière, soutint ses travailleurs et protégea la descente, qui se fit sans difficultés. Les bâtiments légers débarquèrent, derrière lui, environ quatre mille soldats : c'était presque trois contre un. Ces differentes opérations prirent trois heures au moins et mon oncle en profita.

Il jugea que sa gloire et sa vie allaient dépendre du destin d'une bataille et il fit tout pour la gagner. Il rangea treize cents hommes qui lui restaient et appuya ses ailes à chacun de nos rochers, devenus des forts.

Il en fit descendre toutes les pièces qu'on ne pouvait tournèr du côté de l'ennemi, il en fit une forte batterie qu'il plaça à son centre; enfin, il fit abattre les huttes de nos gens et des pieux qui les formaient il fit un retranchement tout le long de sa ligne.

Vous vous rappelez que ces forts étaient chacun à une extrémité de l'île, en la prenant sur sa largeur. Elle n'était accessible que par la rivière; nous ne pouvions donc être tournés et il était difficile qu'on nous battît de front. Nos magasins en tous genres, nos trésors étaient derrière nous.

Les ennemis s'avancèrent bravement, quoiqu'ils n'eussent pas de pièces de campagne, et que notre artillerie fît un grand ravage dans leurs rangs. Ils perdirent plus de trois cents hommes avant que d'arriver à la portée du mousquet; cependant, animés par Seymour et Hunter, ils approchaient, en bon ordre, de nos retranchements, d'où il n'était pas parti un coup de fusil encore. Une décharge générale, commandée à propos par Thomas, arrêta les plus intrépides; les autres parurent déconcertés. Ils répondirent cependant à notre feu; mais une seconde salve, d'un effet prodigieux, les débanda entièrement. Il fallait simplement recharger et les attendre. Ils se seraient rembarqués, où ils seraient venus se faire tuer jusqu'au dernier devant nos retranchements; la bataille était gagnée enfin, si nos gens eussent conservé leur sang-froid, et obéi à leur chef. Mais ils crurent n'avoir plus qu'à poursuivre et à exterminer les fuyards. Ils sortirent en désordre, la baïonnette en avant, et furent arrêtés à leur tour par mille Anglais reliés à deux cents pas, et formidables par leur discipline.

A la droite des Anglais se ralliaient les Es-

pagnols. Les Portugais et les Hollandais coururent se reformer sur le terrain même que nous venions d'abandonner ; nos gens se trouvèrent enveloppés de toutes parts. Ceux qui défendaient les forts ne pouvaient plus tirer; leurs coups eussent porté sur nous comme sur l'ennemi.

La fortune changea tout à fait en ce moment. Ce ne fut plus un combat, ce fut un horrible massacre. Aucun des nôtres ne demanda quartier ; tous voulaient mourir les armes à la main. L'intrépide Thomas, percé de coups, se défendait toujours, et paraissait encore redoutable. Seymour et Hunter le cherchaient, l'appelaient, conduits par le bon médecin, qui exposait sa vie par attachement pour moi. Ils trouvèrent mon oncle, affaibli par la perte de son sang, un genou en terre, et pouvant à peine soutenir son sabre de ses deux mains. On allait l'achever lorsqu'ils arrivèrent; il le voulait, il appelait la mort ; ils le sauvèrent malgré lui. Pouvaient-ils moins pour un homme à qui chacun d'eux devait une épouse ?

Pour moi, au moment où nos gens sortirent des retranchements, j'avais cru, comme eux, la bataille gagnée, et j'étais allé caresser, rassurer ma bonne petite sœur. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis entrer chez moi les deux Anglais et mon médecin, portant eux-mêmes mon oncle sans connaissance ! Je leur demandai s'ils étaient prisonniers. « C'est vous qui le seriez, me répondit Seymour, si vous étiez moins estimable. » Et il me présenta la main.

Pendant qu'on détruisait de fond en comble tous nos établissements dans l'île, qu'on faisait sauter, à force de poudre, jusqu'aux rochers que nous avions transformés en citadelles, le bon médecin, Léonore et moi, nous

donnions à mon pauvre oncle des soins bien affectueux et bien inutiles. Aucune de ses blessures n'était mortelle par elle-même; mais les excès avaient détruit en lui les sources de la vie. Il expira le second jour dans nos bras, et Seymour et Hunter regrettèrent sincèrement un homme dont la valeur rachetait ses défauts.

Sa perte me fut très sensible, et elle n'était pas la seule qui m'affligeât. Je m'étais flatté un moment de procurer à Léonore un sort digne d'elle, et il ne me restait rien de cette immense fortune que nous possédions, mon oncle et moi. Les vainqueurs la partageaient presque sous nos yeux, et la misère semblait nous attendre pour nous punir d'avoir goûté une illusion passagère. Autre surprise! La part de Seymour et de Hunter était à peu près égale à ce que nous avions perdu; le docteur leur dit un mot, et ils m'offrirent le tout avec une amabilité qui donnait un nouveau prix au bienfait.

J'acceptai leurs offres, je m'embarquai avec eux pour la Jamaïque. Je vis cette Fanny dont mon malheureux oncle m'avait tant parlé. Elle n'était plus jolie, mais elle était belle encore. Elle avait conservé le souvenir de Thomas et elle accueillit son neveu. Madame Hunter se joignait à sa mère pour me combler de marques d'amitié. « Oh! me disais-je, que la vertu doit être douce, qu'elle doit être satisfaisante! Je trouve des amis partout, uniquement parce que je n'ai pas été un barbare. »

Je sentis, en respirant un air pur, qu'il manquait quelque chose à mon union avec Léonore. Je lui proposai ma main : elle n'osait me la demander, elle l'accepta avec transport. La noce se fit chez Seymour. Il voulait nous retenir à la Jamaïque; mais l'amour de

la patrie ne s'éteint jamais entièrement. Je voulais, d'ailleurs, revoir de bons parents, que j'avais cruellement abandonnés. Nous nous embarquâmes, avec nos richesses, sur un vaisseau neutre, et nous arrivâmes heureusement en France.

J'avais laissé mon père et ma mère dans une certaine aisance et depuis quatre ou cinq ans ils gémissaient dans l'indigence. Il semble que tout ce qui était honnête devait se dépouiller sous la verge de l'anarchie et racheter sa vie par le sacrifice de sa fortune. Je gémis sur mon père et sur ma mère; je partageai avec eux ce que je posédais. Mais combien je fus satisfait des changements heureux qui s'étaient opérés dans ma triste patrie! Je l'avais laissée dans un état déplorable. Un peuple trompé se battait pour le choix de tyrans obscurs, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager des dépouilles. Des criminels étaient à la place des juges qui les avaient flétris, des hommes ruinés par leurs profusions et leurs débauches proscrivaient le citoyen paisible dont ils voulaient envahir le patrimoine. L'avidité s'enrichissait sans travail, les vengeances s'exerçaient sans crainte; la licence écartait tout frein et la fureur brutale de la multitude détruisait ce dont elle ne savait pas jouir.

A mon retour, un soleil nébuleux encore, mais déjà actif et chaud, animait l'horizon. Les misérables qui avaient souillé ma patrie étaient retombés dans l'obscurité et le mépris. L'habitude du crime et de la violation des lois s'était évanouie devant l'homme rare devenu le premier par sa seule energie. Toutes les factions étaient courbées devant lui; on pouvait travailler avec la certitude de jouir; on pouvait devenir père sans

craindre d'être arraché à ses enfants; l'asile du citoyen n'était plus violé. Si la misère. effet inévitable d'une guerre longue et sanglante, se fait encore sentir, le nom d'un héros semble commander la paix. Son gouvernement sera durable, car où le chef s'entoure d'hommes probes et éclairés, le contrat social a une garantie.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER

Paris.—Imprimerie Nouvelle, 11, r. Cadet.—R. Barré, dir.— 1153 9

ŒUVRES DE SHAKESPEARE

PUBLIÉES DANS LA **Bibliothèque Nationale.**

Numéros
de la
Collection

165.	*Hamlet*..............................	1 Volume
166.	*Roméo et Juliette*....................	1 —
181.	*Othello*............................	1 —
198.	*Macbeth*............................	1 —
211.	*Le Roi Lear*.........................	1 —
220.	*Le Marchand de Venise*.............	1 —
233.	*Les Joyeuses Commères de Windsor*..	1 —
247.	*Le Songe d'une Nuit d'été*...........	1 —
262.	*La Tempête*	1 —
266.	*Vie et Mort de Richard III*.........	1 —
273.	*Henry VIII*..........................	1 —
281.	*Beaucoup de bruit pour rien*.........	1 —
294.	*Jules César*.........................	1 —

Le volume broché, **25** cent.; relié, **45** cent.
FRANCO, **10** cent. en sus par volume.

Paris. — Imprimerie Nouvelle, 11, rue Cadet. — 725-8

ŒUVRES DE MOLIÈRE

PUBLIÉES DANS LA **Bibliothèque Nationale.**

Numéros de la Collection		
31.	*Le Tartufe. — Le Dépit amoureux...*	1 Volume.
41.	*Don Juan.* précédé de la *Vie de Molière* par Voltaire. — *Précieuses ridicules* .	1 —
76	*Le Bourgeois gentilhomme. — La Comtesse d'Escarbagnas*	1 —
118.	*Le Misanthrope. — Les Femmes savantes*	1 —
135.	*L'Avare. — George Dandin*	1 —
142.	*Le Malade imaginaire. — Les Fourberies de Scapin*....................	1 —
152.	*L'Étourdi.— Sganarelle ou le Cocu imaginaire.*	1 —
159.	*L'École des Femmes. — Critique de l'École des Femmes*................	1 —
173.	*Le Médecin malgré lui. — Le Mariage forcé. — Le Sicilien*................	1 —
179.	*Amphitryon. — L'École des Maris*....	1 —
221.	*M. de Pourceaugnac. — Les Fâcheux. — L'Amour médecin*................	1 —

Le volume broché, 25 cent.; relié, 45 cent.
FRANCO, 10 cent. en sus par volume.

Paris. — Imprimerie Nouvelle, 11, rue Cadet. — 725-8

Paris. — Imp. Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5. — PALLET.